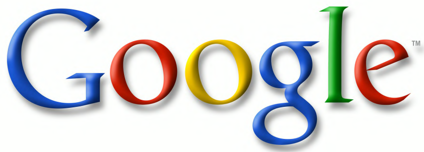
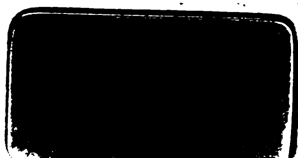








CE VOLUME CONTIENT

LA SUITE DE L'HISTOIRE DU PRINCE TITI, par S. HYACINTHE.



Adieu, puisqu'il faut vous quitter, adieu.

LE CABINET DES FÉES,

OU

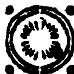
COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

Ornés de figures.

TOME VINGT-HUITIÈME.



A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

Et se trouve à PARIS,

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVII.

HISTOIRE DU PRINCE TITI.

LIVRE QUATRIÈME.

Depuis son avénement à la couronne, jusqu'à l'arrivée du roi de Forteserre.

QUOIQUE Bibi se fût préparé depuis quelques jours au départ de son cher prince, elle sentit sa fermeté & sa raison foiblir, quand le bruit qui annonçoit l'arrivée de ceux qui venoient chercher leur nouveau roi se fit entendre. La vue du trône, qu'elle voyoit si proche d'elle, ne la dédommageoit pas de la peine de se voir séparée d'un amant qui lui étoit si cher. Elle eût voulu qu'il n'eût jamais eu de royaume à gouverner. Elle regrettoit cette île inconnue, où Titi, content de régner dans le cœur de sa chère Bibi, avoit en elle sa sujette & sa reine.

Avant que de quitter la petite maiſon, le roi monta dans une chambre où elle s'étoit retirée pour n'être point vue, & pouvoir à ſon aiſe ſe livrer à ſa douleur. Il la trouva les yeux baignés de larmes. En quel état vous vois-je, lui dit-il? Pourquoi augmenter la peine que j'ai à m'éloigner de vous? Puis-je vous quitter & vous ſavoir dans la douleur par mon abſence? Croyez-vous, ma chère Bibi, que vous aimant comme je vous aime, qu'accoutumé comme je le ſuis à paſſer tous les momens du jour auprès de vous, je ne ſouffre pas infiniment à m'en éloigner? Hélas! un ſeul de vos regards me rendoit ces momens délicieux, & je ne vais plus vous voir; je vous chercherai par-tout ſans vous trouver, & ſachant que je ne vous trouverai pas. Mais que faire? Voulez-vous que je vous aime d'une manière indigne de vous & de moi? Vous m'avez inſpiré de la force & du courage; vous m'avez rappelé à la vertu, lorſqu'il ne s'agiſſoit, pour combler tous les vœux de ma tendreſſe, que de ſacrifier ſecrétement vos ſcrupules à l'amour. Vous avez fait que cet amour ſi ardent, ſi vif, a cédé au devoir. Quelque contraire qu'elle

fût à ma paſſion, j'ai admiré en vous une vertu qui ranimoit la mienne. Voulez-vous maintenant que j'y ſois infidèle lorſque le devoir m'appelle à faire le bonheur d'un grand peuple; ou voulez-vous que je me préſente ſur le trône avili aux yeux de mes ſujets, par un amour qui m'occuperoit plus que les devoirs de la royauté? Non, cher prince; j'ai tort, dit Bibi, en eſſuyant des larmes qui couloient ſur ſes belles joues ſans pouvoir les arrêter: non, lui dit-elle en ſoupirant, ſoyez digne de vous; pardonnez-moi des larmes que je condamne, lors même qu'elles me ſoulagent; elles coulent de mes yeux, mais elles n'ébranlent pas ma raiſon. Vous devez partir, partez. Je ne vous quitte, reprit Titi, que pour aller vous préparer le trône où vous devez monter. Laiſſez-moi obſerver tout ce que je dois faire pour vous y placer avec honneur. Voudriez-vous qu'on pût dire que vous devez la place que vous y occuperez à la foibleſſe d'un cœur que les charmes de votre beauté auroient aſſervi, que vous ne le devez qu'à un amour qui rend toujours un prince mépriſable, quand on peut le ſoupçonner d'être l'eſclave de ce qu'il aime.

Non, non, ma chère Bibi, vous régnez pour jamais dans mon ame, mais vous ſavez que le devoir y doit auſſi régner toujours. L'amour & le devoir y ont été d'accord juſqu'à préſent, qu'ils y conſervent toujours une égale puiſſance. Rendons-nous reſpectables aux peuples ſur qui nous devons régner. Le reſpect fortifie l'amour naturel qu'ils ont pour leurs princes. Il les rend plus zélés & plus ſoumis, & par conſéquent plus diſpoſés à ſe prêter au bien qu'on veut leur faire. Que ce ſoit l'amour qui vous place ſur le trône, mais que tout le monde reconnoiſſe que cet amour n'eſt point en moi une paſſion indigne d'un prince, mais une juſtice que je dois plus à vos vertus qu'à votre beauté. Ainſi, loin de vous affliger d'une ſéparation néceſſaire pour mieux nous réunir, encouragez-moi par votre exemple. Partez donc, cher prince, reprit Bibi, j'ai tort de m'affliger. Je ſens tout ce que vous devez faire; je ſens que l'attendriſſement où je ſuis maintenant eſt une foibleſſe que mon cœur déſavoue. Pardonnez ces marques de douleur, c'eſt une émotion dont je ne ſuis pas maîtreſſe; ma raiſon la condamne intérieurement, elle en

triomphera bientôt. Partez, on vous attend. Oui, dit Titi, je pars: nous devons être assez raisonnables pour savoir tout ce que nous devons penser & tout ce que nous pourrions nous dire. Cependant, j'exige de vous une promesse avant mon départ; assurez-moi que vous ne viendrez point me voir sous quelque forme que ce puisse être. Bibi fut si frappée de cette demande, que ses larmes, suspendues pour un moment, laissèrent voir dans ses beaux yeux le nouveau trouble qui naissoit dans son ame. Pourquoi me défendez-vous, dit-elle, d'aller vous voir dans votre cour, puisque j'ai bien été vous voir à l'armée? Ne vous fâchez point, ma chère Bibi, à cet égard, non plus qu'à l'égard de tout le reste, répondit le prince; lorsque j'étois à l'armée, je n'étois pas loin de vous, vous pouviez aisément y venir en une demi-heure, & souvent même en moins de tems. Mais je serai maintenant éloigné de plus de 70 lieues. Vous auriez beau prendre la forme d'une aigle, il faudroit plus de trois heures, ou environ, pour faire le trajet, & vous arriveriez peut-être lorsqu'il me seroit impossible de vous voir, ou du moins lorsque je

ne pourrois décemment quitter pour aller vous entretenir. Jugez combien ce trajet me donneroit d'inquiétude, & combien la pensée que vous seriez près de moi me causeroit de distraction. Non, ma chère reinè, prenons courage, faisons bien ce que nous devons. Je compte sur votre cœur, comptez sur le mien; mais épargnez-moi les inquiétudes & les distractions. Privez-moi du plaisir même que je goûterois en vous voyant, quoique ce soit le plus doux de ma vie. La peine de vous aller trouver n'est rien, répondit Bibi, je prendrai si bien mes mesures, qu'il n'y aura point de risque. Mais d'ailleurs, ne pourriez-vous me donner un petit cabinet où je resterois toujours? J'y arriverai sans qu'on me voie; j'y serai sans qu'on le sache, & vous pourrez me voir quand vous serez libre de monde & d'affaires. Non, ma chère Bibi, répondit le prince, cela se découvriroit. Et de plus, le plaisir de vous voir, l'idée que vous seriez seule enfermée, la douceur que je trouverois à être auprès de vous, la peine que j'aurois à m'en arracher, tout cela me détourneroit de mes affaires, & vous devez juger que j'en aurai beaucoup dans une cour,

où l'état du gouvernement & le caractère des personnes me sont presqu'aussi inconnus que si je n'y avois jamais été. Mais quoi! reprit Bibi, sera-t-il possible que vous n'ayez pas quelques momens à vous? Non, dit le roi, car enfin je dois vouloir le bonheur de cet état, & si je le veux, je ne dois perdre aucun moment, puisqu'en différant, c'est prolonger le mal ou en causer un nouveau. Laissez-moi mettre toutes choses dans l'ordre que je crois le plus propre à rendre heureux vos sujets & les miens. Satisfaisons aux devoirs de la vertu, & nous aurons alors du tems de reste: contens & libres, nous en goûterons avec plus de joie les douceurs de l'amour. Je vous emmènerois dès-à-présent avec moi, & ne monterois sur le trône qu'en vous donnant la main pour vous y placer; mais un roi ne doit rien faire qui puisse être interprêté désavantageusement. Le respect s'affoiblit toujours par le soupçon. On auroit lieu de penser que je ne suis pas affligé de la mort de mon père, & que je suis plus joyeux de vous élever sur le trône, que touché du desir d'en remplir les devoirs. Dois-je mener l'amour & les plaisirs dans un palais encore

rempli de deuil ? Promettez-moi donc, ma chère Bibi, de n'y point venir que je ne vous le demande, & croyez que dès que j'aurai quelques momens à moi, je viendrai les passer auprès de vous. A ces conditions, répondit-elle, je pourrai ne point aller vous détourner de vos affaires ; mais je ne vous le promets pourtant point si positivement que je ne puisse y manquer. Non, ma chère reine, dit le prince en l'embrassant, vous n'y manquerez pas. Adieu, puisqu'il faut vous quitter. Adieu, lui dit-il en l'embrassant encore, & en rougissant par l'effort qu'il fit pour réprimer ses larmes qu'il sentoit prêtes à couler.

Il passa dans une autre chambre, afin de se remettre un peu de l'émotion où il étoit, & descendit ensuite auprès des quatre seigneurs qui l'attendoient. Après avoir été un moment avec eux, il se présenta à la foule des gens de toutes conditions dont la cour étoit pleine, & qui l'accompagna jusques dans la capitale, grossissant à chaque moment sur la route.

La joie que les peuples firent paroître de l'avénement de Titi à la couronne fut extrê-

me. Pendant ſeize jours la nuit ne parut faite que pour varier le ſpectacle, & non pour donner le tems du ſommeil. Toutes les rues étoient pleines de monde, & retentiſſoient du bruit de toutes ſortes d'inſtrumens, dont la muſique n'étoit interrompue que par des cris d'allégreſſe; elles étoient toutes tendues des plus belles tapiſſeries, & le pavé étoit couvert de fleurs. On dépeupla les forêts voiſines pour planter devant chaque porte un arbre en ſigne de réjouiſſance, ſelon la coutume du pays. On dreſſa au milieu des rues des berceaux de feuillages, ſous leſquels il y avoit des tables continuellement ſervies par toutes les maiſons du quartier, & où tous ceux qui venoient prendre place étoient bien reçus. A chaque coin de rue il y avoit des buffets chargés de toutes ſortes de rafraîchiſſemens & de toutes ſortes de vins, & des hommes qui ne laiſſoient paſſer perſonne ſans boire à la ſanté de Titi, ou pour mieux dire à la ſanté du roi. Les places publiques étoient ornées tout autour de portiques de feuillages, ſous leſquels on trouvoit toutes ſortes de fruits & de liqueurs, tandis que le milieu de ces places étoit occupé, ou par des

personnes qui dansoient, ou par des théâtres sur lesquels des baladins de toute espèce, farceurs, danseurs de cordes, marionnettes, joueurs de gobelets, se succédoient pour varier les divertissemens du peuple. Il y eut chaque jour opéra & comédie, & l'entrée en fut accordée à tout le monde. Il en étoit de même des bals & des concerts qu'on donnoit en diverses maisons. Jamais les joueurs d'instrumens n'ont eu plus d'affaires. La nuit offroit un spectacle encore plus beau que le jour, par la quantité de lampions dont toutes les fenêtres étoient garnies, sans parler des lustres suspendus dans les berceaux, & dont les lumières éclatoient au travers des feuillages. On avoit illuminé toutes les tours & toutes les murailles des édifices publics.

Outre ces illuminations, il y eut chaque nuit, dans différens quartiers de la ville, des feux d'artifices, où l'envie de se surpasser les uns & les autres par la hauteur & le brillant des fusées, par l'artifice des chiffres & des figures, employa tout ce que cet art a de plus surprenant. Les boutiques furent fermées pendant tout ce tems-là; les artisans furent sans travailler, & ne

firent jamais meilleure chère. Tous les biens parurent communs dans la joie universelle d'un avénement qui faisoit le bonheur public. Les grands seigneurs firent des tournois, où l'on s'exerça dans diverses sortes de jeux. Les bourgeois en firent à leurs manières. Enfin, tout ce que l'imagination put inventer pour marquer une allégresse extraordinaire fut mis en œuvre. Un avare que la joie & le vin avoient fait devenir honnête homme, s'avisa le treizième jour de ces réjouissances, de prendre tout l'argent qu'il avoit dans un coffre fort, & de le jeter à poignée par les fenêtres. On exagère peut-être, mais on dit qu'il jeta ainsi plus de deux cent mille écus. Son exemple fut suivi de tous ceux qui avoient de l'argent chez eux; les uns plus, les autres moins. Les ginguets d'or & d'argent, toutes sortes d'espèces de monnoie, pleuvoient dans les rues; ceux qui n'avoient point d'argent monnoyé, y jetèrent leur vaisselle. Un marchand s'étant avisé d'ouvrir sa boutique, & d'inviter les passans à y venir choisir des étoffes gratis, tous les autres marchands firent de même. Et on ne peut dire combien tout cela auroit duré,

ſi une troupe de danſeurs qui parcouroient les rues, précédés de hautbois & de violons, ne ſe fuſſent aviſés de vouloir aller danſer dans la maiſon du premier miniſtre du feu roi; on leur en refuſa l'entrée, ſous le prétexte qu'il étoit abſent. Ces danſeurs en forcèrent la porte, & une nombreuſe populace s'étant jointe à eux, la maiſon fut dans peu de tems démolie. Cette action violente ſervit de prétexte pour faire ceſſer ces fêtes qui duroient depuis ſeize jours, & qui auroient pu dégénérer en quelque choſe de tragique pour tous ceux qui avoient été dévoués au miniſtère précédent.

Titi ne ſouffrit toutes ces démonſtrations de joie, que parce qu'il ne convenoit pas de l'interdire à un peuple qui s'y livroit de ſi bon cœur. Il les condamnoit loin d'y prendre part. On ne remarqua en lui qu'un air de ſérénité toujours égal, & qu'une affabilité extrême pour tous ceux qui approchèrent de ſa majeſté, dont l'accès fut libre à tout le monde. Un jour qu'etant près d'une fenêtre, il jetoit les yeux ſur la ville, l'ambaſſadeur de Forteſerre s'approchant, lui demanda s'il n'étoit pas charmé de la joie que ſon retour cauſoit aux peuples.

« Je ſuis bien-aiſe, dit-il, qu'on me revoye
» avec plaiſir; mais je vous avouerai que
» cette joie me bleſſe plus qu'elle ne me
» plait; car ſi elle vient de ſe voir délivré
» du gouvernement précédent, ce n'eſt
» pour moi qu'une idée mortifiante, puiſ-
» que c'étoit celui du roi mon père. Et ſi
» cette joie vient de l'eſpérance d'un gou-
» vernement plus heureux, vous m'avoue-
» rez, monſieur l'ambaſſadeur, qu'il y a
» plus de folie que de raiſon dans l'excès
» auquel ces peuples ſe livrent, puiſqu'ils
» ne ſavent pas encore comment je gouver-
» nerai. Tout ce que je dois faire, c'eſt
» d'apporter tant de ſoins à les rendre heu-
» reux, que leur bonheur réponde à la
» joie qu'ils font paroître, & qu'ils me
» regrettent lors même que je leur laiſſe-
» rois un ſucceſſeur propre à remplir mes
» meilleures intentions. Mais, monſieur
» l'ambaſſadeur, pourſuivit le roi, il y a
» long-temps qu'on a remarqué que le peu-
» ple n'eſt jamais content de ce qu'il a, &
» qu'il n'aime que la nouveauté. »

C'eſt par des raiſons à-peu-près ſembla-
bles, que divers corps ou compagnies ayant
fait demander au maître des cérémonies,

un jour, pour venir complimenter le roi, ce prince leur fit dire qu'il les verroit tous avec plaiſir, mais qu'il ne vouloit point de harangue : *Je n'ai point*, diſoit-il, *de temps à perdre, & je crains l'ennui. D'ailleurs, comment irai-je écouter des louanges que je ne mérite pas ſans-doute ; que ceux mêmes qui me les donneront ne croiront pas que je mérite ? Ce ſont les actions qui ſont les véritables louanges, & non pas les phraſes agencées des orateurs.*

La reine Tripalle, dans l'incertitude des événemens, voyant tant d'oppoſition à faire recevoir le frère cadet de Titi pour ſucceſſeur de Ginguet, s'étoit retirée dans une province maritime, & voiſine des états d'un prince ſur l'amitié duquel elle comptoit beaucoup. Cette province étoit couverte de marais, & coupée de diverſes rivières qui en faiſoient un lieu de retraite difficile à forcer, & de plus, le premier miniſtre y étoit tout-puiſſant par les grandes terres qu'il y poſſédoit, & par l'affection du peuple qu'il y avoit toujours ſingulièrement protégé. Ce miniſtre & tous ceux qui avoient reconnu pour roi Triptillon, l'y avoient ſuivi avec la reine mère, & elle y avoit tranſ-

porté les trésors de Ginguet qui étoient immenses. Le jour même que Titi arriva dans sa capitale, après avoir donné quelque temps aux félicitations du public, il se retira pour écrire à Tripalle la lettre suivante.

MADAME,

Mes premiers soins à mon avénement à la couronne, sont de prier très-instamment votre majesté d'oublier tous les sujets de mécontentement qu'elle a cru avoir d'un fils qui n'a jamais eu que le dessein de lui plaire. Je promets à votre majesté de ne plus même songer au malheur que j'ai eu de n'y pas réussir. Revenez, madame, dans votre palais, y recevoir les respects d'un fils à qui le titre de roi ne sera jamais oublier que vous êtes la reine sa mère. Ramenez mon frère, & qu'un prompt retour à son devoir efface la précipitation avec laquelle il a pris un titre qui m'étoit dû. Il trouvera dans mon amitié de quoi s'en dédommager, & outre les biens que je me sens porté à lui faire, votre majesté sera la maîtresse d'augmenter son apanage. Venez, madame, remettre toutes choses en ordre, & aider par votre présence, à consoler un fils de la perte qui lui fait occuper le trône.

C'eſt la coutume des rois de ce pays là, de ſigner toujours *moi le roi.* Mais Titi ſigna cette lettre en ſouſcrivant. *Votre très-humble ſerviteur & fils* Titi.

Il en écrivit en même temps une autre au premier miniſtre, auquel il ordonnoit de revenir promptement, & de commander de ſa part à tous ceux qui avoient ſuivi le parti du prince, de venir ſe remettre dans le devoir. Il l'exhortoit ſur-tout à porter la reine à ne pas différer un retour autant ſouhaité que néceſſaire. Il lui en faiſoit voir les conſéquences, & finiſſoit en aſſurant qu'il oublieroit toutes les fauſſes démarches qu'on avoit faites, pourvu qu'on les rectifiât par une prompte obéiſſance.

Il chargea enſuite de ces deux lettres le prince de Fullfoi, un des quatre ſeigneurs qui lui avoient toujours été le plus affectionnés, & lui recommanda beaucoup d'ajouter de vive voix tout ce qui ſeroit propre à rendre ces lettres efficaces.

Il écrivit enſuite à Abor pour lui marquer de ſe tenir prêt à venir le trouver. *Dites à ma chère* Bibi, écrivoit-il dans ſa lettre, *que je ſuis bien fâché de ne pouvoir encore la faire venir; mais il n'y a principalement que mon*

cœur qui ait beſoin d'elle, & ma conduite a principalement beſoin de vous. Il s'étoit propoſé de n'écrire que cette lettre; il ne put ſe refuſer d'y en joindre une autre pour Bibi. Il craignit qu'elle ne fût fâchée s'il ne lui écrivoit pas, & ſe fit un plaiſir de celui qu'elle auroit de recevoir de ſes nouvelles.

Le prince Fullfoi arriva à la cour de la reine mère, lorſque cette reine tenoit ſon conſeil avec les miniſtres & ſeigneurs de ſon parti, & avec les principaux de la province. Il y avoit deux heures qu'elle avoit appris la nouvelle de l'entrée de Titi dans la capitale du royaume, & de la joie que les peuples avoient fait éclater. Le prince ſe fit annoncer. Il entra, remit à la reine & au premier miniſtre les lettres dont il étoit chargé : & comme il voulut, par la ſeule expoſition des circonſtances préſentes, porter le conſeil de la reine mère à faire ce que le roi exigeoit, Tripalle lui dit d'aller ſe repoſer, & qu'elle lui feroit ſavoir la réponſe. Fullfoi ſe retira. La reine lut la lettre qu'il lui avoit remiſe, & dit au premier miniſtre de lire auſſi celle qu'il avoit reçue. Après que l'une & l'autre eurent été lues tout bas, la reine donna la

ſienne à lire tout haut. Le premier miniſtre fut obligé d'en faire autant ; & ces lettres ayant été ainſi communiquées au conſeil, Tripalle demanda ce qu'il y avoit à faire, & exigea que chacun dît naturellement ſon ſentiment ; mais perſonne n'oſoit le dire. Les uns ne vouloient pas conſeiller de ſe conformer à ce que ſouhaitoit Titi, de peur de ſe rendre ſuſpects à Tripalle, & de ſe faire regarder pour gens peu attachés à ſon parti ; ce qui pouvoit leur être nuiſible, ſi même cette princeſſe revenoit jamais à la cour de Titi : on la connoiſſoit impérieuſe & vindicative. Les autres n'oſoient conſeiller de ne pas ſe rendre à ce que ſouhaitoit Titi, parce qu'ils craignoient les événemens, ſentant bien que le parti du jeune prince n'étoit pas en état de réſiſter, & ne voulant pas qu'on pût les accuſer dans la ſuite d'avoir donné des conſeils pernicieux qui les perdroient eux-mêmes ſans reſſource. La reine preſſoit vainement de parler. Chacun lui répondoit que l'affaire étoit d'une ſi grande conſéquence, qu'il y falloit beaucoup de réflexion : mais tous lui dirent que lui étant parfaitement dévoués, c'étoit à elle à décider, & qu'ils la

ſuivroient, quelle que fût ſa réſolution. Alors Tripalle prenant la parole, leur fit le diſcours ſuivant.

« Perſuadée de votre zèle, je ne puis me » plaindre de votre ſilence. Je ſens que » dans une circonſtance ſi délicate, il eſt » plus prudent de ſe taire, que de parler » ſans avoir aſſez réfléchi ſur une réſolution » dont l'alternative ne nous offre que les » riſques d'une guerre civile, ou la néceſ- » ſité de vivre ſous la puiſſance d'un homme » qui croira que nous l'avons offenſé. Je ne » ſuis pas moins combattue que vous ſur » le parti que j'ai à prendre. Les malheurs » d'une guerre civile m'effrayent, lors » même que les ſuites ne m'épouvantent » point. Car enfin, la proſcription du prince » Titi, par le feu roi ſon père & mon » époux de glorieuſe mémoire, ſubſiſte, » ſouſſignée de tous les ſeigneurs de ſon » conſeil privé. Titi a fui, il a quitté l'état, » & s'eſt ſouſtrait à la juſtice de ſon roi » & de ſon père : marque donc qu'il » étoit coupable, & que la proſcription » eſt juſte. Le prince ſon frère a été » reconnu pour roi. Il n'y a eu que l'am- » baſſadeur d'un prince qu'on ſait ennemi

» de ce royaume, & avec lequel Titi a eu » des liaiſons ſuſpectes, qui a proteſté con- » tre une proclamation que la juſtice auto- » riſe, & que les belles qualités de Trip- » tillon juſtifient. Nous avons la juſtice pour » nous, nous avons auſſi la force, car nous » avons l'argent. Si la plus grande partie » du royaume ſe déclare pour Titi; ſi » même la plûpart des troupes prennent » ſon parti, rien en cela ne doit nous inti- » mider. Il n'a point d'argent pour payer » ſes troupes, comment ſe les conſervera- » t-il? & comment exigera-t-il de ſes peu- » ples les ſommes néceſſaires, ſans les indiſ- » poſer contre lui, lorſqu'il ne doit ſonger » qu'à les gagner? Eſt-ce en exigeant de » l'argent de ſes nouveaux ſujets qu'il s'en » attirera, ou qu'il s'en conſervera l'affec- » tion?

» Pour nous, nous ſommes maîtres aſsû- » rés d'une grande province, impénétrable » à nos ennemis, & qu[illegible] - ceſſe » nous fournir par mer [illegible] nouvelles reſ- » ſources. Nous pouvons de plus compter » ſur les forces d'un roi puiſſant, & ſur » toutes ſortes de ſecours de la part du » roi mon père. Nous avons des gens

» affectionnés

» affectionnés dans tous les endroits de ce
» royaume, & enfin nous avons de l'argent.
» Titi n'en a point, que fait-on ſans argent?
» Cependant, pour ne pas expoſer l'état
» aux malheurs d'une guerre civile, j'eſ-
» père que Triptillon aura l'ame aſſez géné-
» reuſe pour céder la royauté à ſon frère,
» & donner les mains à une réunion que je
» ſouhaite, & que je conſerverai de toutes
» mes forces, ſi Titi ſe montre tel qu'il
» doit être : mais il eſt juſte auſſi que lorſ-
» qu'on lui fait les plus grands ſacrifices,
» on prenne les précautions néceſſaires pour
» n'avoir pas lieu de s'en repentir.

» Mon ſentiment eſt donc de conſentir
» à la réunion que Titi demande ; mais de
» convenir auparavant des conditions aux-
» quelles nous voulons y conſentir.

» Si vous êtes de mon ſentiment, ſur
» quoi je ne veux gêner perſonne, ajouta-
» t-elle, en jetant les yeux ſur tous ceux
» qui é[illegible]ſens, il n'y a qu'à dreſſer
» les prop[illegible]que nous avons à faire. »

On applaudit d'une voix unanime au diſcours de Tripalle. On travailla ſur le champ à dreſſer les propoſitions qui devoient être envoyées à Titi, ou pour mieux dire,

les conventions qu'on exigeoit de ce prince.

Elles contenoient en ſubſtance, qu'*outre l'apanage dû au frère unique du roi, on accorderoit à Triptillon quinze mille cinq cent ginguets d'or par chaque mois, pour l'entretien de quatre régimens, & de deux compagnies de gardes, tant à pied qu'à cheval. Que ces dits régimens dépendroient tellement de Triptillon, que non-ſeulement tous les emplois en ſeroient à ſa diſpoſition, mais que le lieu même de leur garniſon & de leur ſervice dépendroient de lui. Que ſi la reine mère ne vouloit plus retourner à la cour, ſa majeſté pourroit reſter dans le château royal de la province où elle ſe trouvoit actuellement, & que Triptillon pourroit demeurer avec elle, s'il préféroit cette retraite à quelqu'autre demeure que ce fût. Que tous les ſeigneurs, & autres ſans exception, qui avoient ſuivi le parti de Triptillon, ſeroient conſervés dans les charges, rangs, titres & dignités qu'ils avoient ſous le règne du feu roi; & que pour garantie de l'exécution des promeſſes de Titi, il conſentiroit que les tréſors laiſſés par le feu roi demeuraſſent en dépôt entre les mains de la reine mère, auquel cas on conſentoit de lui renvoyer l'épée, le ſceptre, la couronne, & autres ornemens royaux.*

Tripalle signa ces propositions, qui furent aussi signées par tous ceux de son conseil, excepté par le premier ministre & deux secrétaires d'état, qu'on crut qui ne devoient pas les signer, sous prétexte que Triptillon n'étoit pas présent; mais en effet, pour donner d'autant moins d'autorité à cet acte, si jamais il prenoit envie à ce prince de n'y avoir aucun égard, & de vouloir maintenir sa proclamation. Rafinement inutile, puisque ces propositions étoient plutôt une nouvelle insulte, qu'un moyen d'accommodement.

La reine mère écrivit, à l'heure même, cette réponse à la lettre de Titi.

Je suis bien aise, monsieur mon fils, *de voir les dispositions où vous êtes à mon égard. Je ne puis me résoudre à retourner dans des lieux où tout me renouvelleroit la douleur d'une perte irréparable. Si vous avez un sincère desir de pacifier toutes choses, souscrivez aux propositions ci-jointes. Il ne tiendra pas à moi*, monsieur mon fils, *que vous ne me trouviez la meilleure mère du monde.*

Moi, *la reine mère.*

Après avoir fait fermer cette lettre, elle paſſa dans ſon appartement, où elle ne doutoit pas qu'elle ne trouvât le prince Fullfoi, qui y étoit en effet. Elle le fit entrer dans ſon cabinet, lui donna la lettre, & commença à l'entretenir des ſujets de plaintes qu'elle avoit contre Titi. Fullfoi tâchoit de les détruire par de meilleurs raiſonnemens que ceux ſur leſquels ces plaintes étoient fondées. Mais que ſervent les bons raiſonnemens auprès de ceux qui n'écoutent que leur paſſion ? Enfin le prince Fullfoi ayant oſé conclure de toutes les réponſes qu'il avoit faites aux accuſations de la reine, que toute la conduite de Titi à l'égard du feu roi ſon père & de la reine ſa mère avoit toujours été ſi reſpectueuſe, qu'on ne pouvoit ſans injuſtice l'accuſer d'avoir voulu leur déplaire. Je ſuis donc injuſte, moi, dit Tripalle d'un air colère. Vous pouvez l'être ſans le croire, madame, & ſans avoir envie de l'être, répondit Fullfoi. Allez, monſieur le député, reprit la reine d'un ton de mépris ; ſi vous n'aviez que cela à me dire, ce n'étoit pas la peine de faire le raiſonneur. Elle ouvrit alors elle-même la porte de ſon cabinet, & le congédia.

Le prince Fullfoi, en ſortant de chez la reine, fut chez le premier miniſtre, qui lui dit qu'il ne pouvoit encore faire de réponſe à la lettre de Titi, parce qu'il falloit auparavant qu'il entretînt en particulier la reine mère, & chacun des principaux de ceux qui s'étoient dévoués au parti de Triptillon; qu'il le feroit inceſſamment, & qu'il ne manqueroit pas de rendre compte de tout à Titi.

« J'ai toujours honoré les vertus de ce » grand prince, pourſuivit-il, & ſi j'ai » prêté mon miniſtère à quelque choſe qui » ait pu lui déplaire, ce n'a jamais été » que par la néceſſité où j'étois de ſuivre » les volontés de Ginguet & de Tripalle. » Faites-le ſouvenir, ajouta-t-il, que pour » le faire jouir de ſon apanage, je me » ſuis expoſé à déplaire au roi & à la » reine, qui vouloient s'en conſerver les » revenus, & aſſurez-le que s'il veut me » donner des lettres qui me mettent à cou- » vert de toute recherche, m'accorder trois » mille ginguets de penſion pour vivre » tranquillement dans mes terres, je l'in- » formerai d'une infinité de choſes qu'il ne » peut ſavoir que par moi : que je feindrai » même d'être ferme dans le parti de Trip-

» tillon, pour en ſavoir tous les deſſeins,
» en inſtruire Titi, & les faire échouer :
» que je ferai, quand il le voudra, révol-
» ter contre la reine mère cette province
» où elle ſe croit ſi fort en sûreté : que je
» ſaurai me ſaiſir de ſes tréſors, & les
» remettre entre les mains de Titi, & que
» je ne veux aucune grâce qu'après tous
» ces importans ſervices.» Le prince Fullfoi lui fit répéter toutes ces propoſitions, & les écrivit devant lui, afin d'être plus sûr de les rapporter ſans aucune altération. Il repartit ſur le champ pour ſe rendre auprès de Titi, qu'il crut que les propoſitions du miniſtre conſoleroient des mauvaiſes diſpoſitions de la reine.

Tripalle ſentoit bien que la réponſe & les propoſitions qu'elle faiſoit à Titi ne feroient pas paroître à ce prince qu'elle eût grande diſpoſition à la réunion qu'il ſouhaitoit, elle ſentoit même qu'il y avoit de quoi l'irriter : mais elle croyoit qu'il étoit d'un naturel ſi bon & ſi déſintéreſſé, ce qu'elle regardoit comme ſottiſe, qu'elle s'imagina que ce prince, pour éviter une guerre civile, feroit tout ce qu'on exigeroit de lui, & céderoit de tout ſon cœur les tréſors qu'avoit laiſſés le feu roi. Elle ne ſe

trompoit pas. S'il n'y avoit eu que cela à céder, Titi l'auroit cédé de tout ſon cœur.

Fullſoi de retour commença par donner à Titi le paquet que lui avoit remis la reine mère. Ce prince, avant de l'ouvrir, augura mal de la réponſe qu'il contenoit. On avoit mis ſimplement pour ſouſcription : *au prince* Titi *mon fils*. Il fut très-affligé de la réponſe de la reine, & des propoſitions auxquelles elle avoit ſouſcrit. Vous a-t-on fait part des réponſes, demanda-t-il au prince Fullſoi? Non, ſire, répondit le prince. Liſez, reprit le roi, & plaignez un fils qui ne peut ſe concilier l'affection de ſa mère. Le prince Fullſoi vit avec indignation la réponſe & les propoſitions qu'on oſoit faire à ſon maître, & tirant le papier où il avoit écrit celles dont le premier miniſtre l'avoit chargé, il en fit la lecture, que Titi écouta avec autant de mépris que d'indignation. Fullſoi, ſurpris de ce que le roi ne paroiſſoit pas vouloir profiter des offres du premier miniſtre, ne put s'empêcher de dire à ſa majeſté, que quoique les propoſitions de cet homme fiſſent parfaitement connoître la baſſeſſe & la perfidie de ſon cœur, quelques

personnes croiroient qu'on pourroit en profiter; puisqu'en les acceptant, le roi s'assureroit bientôt de tous les trésors qu'on lui avoit enlevés, & verroit, sans aucune guerre civile, le parti de Triptillon entièrement détruit. *Il me semble, mon cher* Fullfoi, répondit Titi, *que d'employer des traîtres, c'est se rendre au moins complice de leur trahison, & j'avoue que j'en ai tant d'horreur, que je ne pourrai jamais me résoudre à me servir ni de trahison, ni de traîtres. Parlons de bonne foi*, poursuivit ce généreux prince, *quelle différence y a-t-il entre celui qui fait une mauvaise action, & celui qui la fait faire? Aucune, si ce n'est que celui qui la fait a souvent plus de courage & d'adresse. Régnons*, ajouta le roi, *mais ne régnons que par les voies de la justice & de l'honneur, toujours inséparables.* Ceci donna lieu à une petite conversation, où ils examinèrent la règle de conduite qui veut que de deux moyens pour parvenir à un but, on se serve toujours du moyen le plus sûr & le plus prompt. Titi convint de la vérité de cette règle, mais observa fort bien qu'elle n'étoit applicable qu'entre des moyens également justes, & qu'elle cessoit de l'être dès que

le moyen le plus prompt & le plus sûr n'étoit pas juste. Ils examinèrent la différence qu'il y avoit entre la trahison & la ruse; & Titi fit voir, que, quoique cette dernière fût quelquefois permise, elle ne l'étoit jamais qu'avec ceux qui vouloient l'employer contre nous. Ce prince, qui savoit fort bien l'histoire, remarqua qu'on n'y lisoit point une trahison sans sentir une indignation, qui s'étendoit jusques sur ceux qui en profitoient, lors même qu'ils ne l'avoient point tramée, à moins qu'ils ne fissent punir les traîtres, ce qui faisoit alors un grand plaisir.

Fullfoi ne quitta son roi, après cet entretien, qu'avec une augmentation d'attachement & de respect pour la personne de sa majesté. Il n'y avoit pas deux heures qu'il se reposoit dans son appartement, lorsque deux secrétaires d'état & six seigneurs, de ceux qui avoient suivi le parti de Triptillon, vinrent le trouver pour le prier d'informer le roi qu'ils venoient se rendre à ses ordres, & supplier sa majesté de vouloir bien les recevoir en grâce. Fullfoi fit sur le champ ce qu'ils souhaitoient. Ils l'avoient suivi jusques dans l'antichambre du roi, qui

ordonna d'abord qu'on les fît entrer. Ils se jetèrent aux genoux de Titi, qui les faisant relever, sans leur donner le tems de parler, leur dit : *il n'y a personne*, messieurs, *qui ne puisse faire des fautes, mais je sais qu'il n'y a point de fautes qu'on ne doive pardonner, à proportion que ceux qui les ont commises travaillent à les réparer. Il ne tiendra donc qu'à vous de me faire perdre jusqu'au souvenir de votre imprudence ; & je ne vous entretiendrai même, dans le tems présent, de ce qui s'est passé, que pour être instruit de ce que je dois savoir, & non pour vous en faire des reproches.* Ces seigneurs furent si pénétrés de la bonté de Titi, que quelques-uns ne purent retenir leurs larmes. Ils se jetèrent de nouveau à ses genoux, pour marquer leur reconnoissance, mais il les obligea aussi-tôt de se relever, & demanda des nouvelles de la manière dont on vivoit dans la province qu'ils venoient de quitter ; si l'air y étoit bon ; si on y faisoit grand'chère ; si les vins n'y étoient pas abondans, quoiqu'il n'y eût point de vignes ; enfin, il leur parla de tout ce qui pouvoit écarter les idées d'offense & de pardon ; & les congédia, en leur disant d'aller se reposer, & de ne point

offrir ensuite de visages inquiets à la joie que leurs parens & leurs amis auroient de les embrasser.

Il écrivit après cela une lettre à la reine mère, qui commençoit ainsi.

MONSIEUR,

C'est avec une extrême douleur que je vois par la lettre & les propositions que vous m'avez envoyées, que je dois désespérer d'obtenir les bonnes grâces de votre majesté. *J'ose dire que mon attachement & mon respect pour elle méritoient un autre retour. Je ne me départirai jamais de ces sentimens,* madame. *Ainsi, pour ce qui regarde la personne de* votre majesté, *je n'ai point de convention à faire, je n'ai qu'à savoir sa volonté & la suivre. Mais pour ce qui regarde tout autre, & sur-tout ceux qui ont souscrit les propositions que vous m'avez envoyées,* votre majesté *me permettra de lui dire, que je ne pense pas assez mal du titre que je porte, pour vouloir capituler avec ceux qui n'ont que le droit de m'obéir. Ma règle sera de ne jamais pardonner les fautes sur lesquelles on aura eu le tems de réfléchir, & qu'on auroit pu réparer. C'est assez, puisqu'on ne devroit peut-être pas même pardonner celles qui ont été faites sans*

réflexion. Je le répète, pour ce qui regarde votre majesté, madame, *je n'ai qu'à souscrire à ce qu'elle souhaite, mais je vous supplie de conseiller à mon frère, & à tous ceux qui sont auprès de lui un parti de séditieux, de venir avant seize jours se remettre dans leur devoir, ou de se bannir pour jamais du royaume; autrement je les ferai servir d'exemple aux mauvais sujets. Je n'en excepte que mon frère, en faveur de son âge, & dans l'espérance que si on ne lui apprend pas maintenant ce qu'il doit faire, plus de connoissance de ses devoirs & de ses véritables intérêts le remettra dans le bon chemin.*

Titi s'étendoit ensuite sur l'impossibilité de faire réussir le parti de Triptillon, & sur le peu de confiance que la reine devoit avoir en ceux mêmes qui lui paroissoient le plus attachés; sur quoi il lui envoyoit une copie des propositions que le premier ministre avoit faites. Dans la crainte qu'elle ne communiquât pas cette lettre à ceux qui avoient intérêt d'en être instruits, il la fit voir aux deux secrétaires d'état, & aux six seigneurs qui avoient quitté le parti de Triptillon, & le prince Fullfoi leur en donna

quelques copies qu'ils firent remettre à ceux de leurs amis qui étoient restés auprès de Tripalle, par le même officier qui lui porta celle de Titi.

La reine mère fut extrêmement surprise à la lecture de cette lettre. Elle croyoit que Titi n'étoit bon que de cette bonté de tempérament qui marque plus de foiblesse que de vertu. Elle ne connoissoit que celle-la, ou cette bonté perfide que la politique met en usage pour séduire ceux dont elle a besoin. Elle ne connoissoit pas la vraie bonté que la raison inspire & dirige comme les autres vertus, & dont le terme est une justice d'autant plus sévère, que cette bonté a été plus grande. La reine mère s'imagina que Titi ne lui auroit jamais écrit avec tant de résolution, si quelqu'un ne l'eût porté à le faire. Elle se promit bien de le découvrir, & de punir tôt ou tard cruellement qui que ce pût être; mais ce qui l'agitoit cruellement elle-même, c'étoit la trahison du premier ministre, dont elle ne pouvoit se venger sans se perdre, à cause du pouvoir qu'il avoit dans la province, où l'on peut dire qu'elle & Triptillon étoient sous sa protection. Tel est le sort des grands

qui prennent des partis injustes, & surtout de ceux qui se révoltent contre l'autorité suprême : obligés de ménager tout le monde, ils deviennent les esclaves de tous ceux dont ils ont besoin. La reine mère, agitée, incertaine, résolue seulement à ne pas prendre le seul parti qu'elle auroit dû suivre si elle eût écouté la raison, rouloit dans sa tête mille idées dont aucune ne pouvoit la fixer. Elle eut cependant assez de prudence pour ne laisser voir à personne l'agitation où elle étoit. Elle attendit qu'elle fût assez calme pour marquer, du moins extérieurement, une tranquillité dont son ame ne jouissoit pas, & quand elle se crut en état de feindre, elle envoya chercher le premier ministre, & lui donna à lire la lettre de Titi. Il n'étoit pas moins habile à feindre que Tripalle; il ne se déconcerta point quand il lut ce qui le regardoit, & dit en souriant : *Ils sont plus habiles que je ne croyois, ils n'ont pas donné dans le panneau que je leur avois tendu.* Il fit un détail politique, pour prouver à la reine qu'il n'avoit fait les propositions dont on envoyoit copie à sa majesté, que pour entrer dans les desseins de Titi, & sous prétexte

de le servir, & après l'avoir servi en effet dans quelque chose de peu d'importance, le faire échouer dans une occasion qui causeroit la perte de ce prince, & assureroit pour jamais la couronne à Triptillon. Mais d'où vient, dit la reine, que vous ne m'avez pas parlé de ce dessein? C'est qu'il étoit inutile d'en entretenir votre majesté, avant que de savoir comment ils s'y prêteroient, répondit le ministre. Quoiqu'il eût fait cette réponse sans hésiter, la reine ne laissa pas de remarquer dans un mouvement presqu'imperceptible, que sa question l'avoit surpris; mais le besoin qu'elle avoit de cet homme, fit qu'elle feignit de le croire. Un plus grand éclaircissement n'eût servi qu'à tout brouiller; & d'ailleurs sa perfidie révélée par Titi devoit rendre ce ministre ennemi mortel de ce prince, & l'attacher d'autant plus aux intérêts de Triptillon. C'est en effet ce qu'il fit, comme un désespéré qui vouloit tout perdre s'il ne se sauvoit pas lui-même. Dans leur conversation, qui fut assez longue, il demanda à la reine ce qu'elle étoit enfin résolue de faire: de maintenir Triptillon, dit-elle, quelque chose qu'il en coûte. Renvoyez

donc, reprit le miniſtre, celui qui vous a apporté la lettre de Titi, avec ordre de dire à ſon maître ; que dans quelque temps votre majeſté lui fera remettre une réponſe par écrit, & j'en fournirai les matériaux. Permettez-moi, madame, continua-t-il, d'aller les chercher dans toutes les villes de la province, & votre majeſté verra ſi je lui ſuis véritablement un ſerviteur zélé & fidèle. Il expliqua ſon deſſein à la reine qui l'approuva. Ils ſe quittèrent en apparence bien réunis, parce qu'il étoit en effet de leur intérêt de l'être par la néceſſité des circonſtances.

L'officier, après avoir fait rendre les autres lettres dont il avoit été chargé, repartit ſelon l'ordre de la reine, & vint dire à Titi la réponſe verbale qu'on lui avoit faite. Ce prince en fut extrêmement fâché, jugeant par là que la reine ſa mère étoit réſolue de ſe porter aux extrémités les plus violentes.

Cependant Abor étoit arrivé à la cour, où il s'étoit rendu, ainſi que le roi l'avoit ſouhaité. L'Eveillé avoit été le chercher dans un caroſſe du roi, ce qui ne cauſa pas peu de ſurpriſe aux courtiſans. Ils voyoient

un homme avec un visage basané, des mains de laboureur, un habit grossier, pas même des manchettes, & pour qui cependant le roi marquoit une considération infinie. Qu'est-ce que c'est que cet homme là, s'étoient-ils demändé les uns aux autres? Est-il gentilhomme? De quelle maison est-il? On ne connoît ni sa mine, ni son nom. Les plus curieux avoient été questionner l'Eveillé, qui se plaisoit à les laisser dans l'inquiétude. Cependant, comme la faveur du prince est le plus beau titre qu'on puisse avoir à la cour, Abor y avoit reçu dès son arrivée, non-seulement des politesses, mais des respects. Les attentions du roi avoient donné l'exemple; il l'avoit logé dans un des plus grands & des plus beaux appartemens du palais, & le voyoit souvent en particulier. Le roi lui-même prenoit plaisir à l'inquiétude des courtisans sur le sujet d'Abor. Cependant, quoiqu'on eût défendu aux gens de l'équipage qui avoit été le chercher, de dire où ils avoient été, deux seigneurs trouvèrent le moyen de les faire parler, & envoyèrent ensuite, pour satisfaire toute leur curiosité, jusqu'à la petite maison d'Abor. Ceux qu'ils y en-

voyèrent étoient des gens adroits, qui s'y présentèrent sous prétexte d'avoir à entretenir Abor de quelqu'affaire. La femme d'Abor les reçut très-poliment dans une chambre où Bibi ne parut pas. S'ils l'avoient vue, sa beauté leur auroit fait sans-doute deviner tout le mystère. Mais malgré les questions qu'ils firent avec beaucoup d'adresse, ils ne purent savoir que ce qu'ils savoient déjà, ou ce qu'il leur avoit été aisé de deviner. Titi fut instruit de ce voyage, & exila pour un an les deux seigneurs & leurs espions à cent lieues de la cour. C'est ainsi qu'ils furent payés de leur curiosité. Il vouloit bien pousser la bonté, à l'égard des courtisans, jusqu'à se familiariser avec eux; mais il ne vouloit pas qu'ils se familiarisassent avec lui jusqu'à lui manquer de respect, il croyoit avec raison que c'étoit en manquer, que de s'intriguer pour pénétrer dans les secrets de son maître.

Cet acte de sévérité, qu'il fit dans le premier mois de son avénement à la couronne, fit faire aux courtisans de grandes réflexions sur la circonspection avec laquelle il falloit se conduire, à l'égard d'un prince certainement bon pour ceux qui

se tenoient dans le devoir, mais sévère envers ceux qui osoient s'en écarter. Cela mit à la cour un esprit d'ordre qui fit que chacun ne se mêla que de ses propres affaires. Cette sévérité prévint mille mauvais manèges, & fit craindre de faire des fautes plus considérables que celles d'avoir trop de curiosité. Cependant, Abor ne resta inconnu à la cour que peu de temps. Le roi apprit aux principaux seigneurs, qu'Abor étoit un homme chez qui il avoit logé lorsqu'il avoit fait travailler à la construction du fort Titi; qu'il l'avoit trouvé cultivant ses terres de ses propres mains; mais possédant en soi un trésor inestimable, un sens droit, & une probité si rare, qu'il étoit résolu de le consulter sur toutes les affaires, & de lui donner toutes les marques de distinction dues au vrai mérite, quand même il n'en auroit pas une autre raison qu'on sauroit quelque jour. Ces dernières paroles qui causèrent aux courtisans une nouvelle curiosité, servirent aussi à redoubler leurs attentions à l'égard d'Abor. Cependant, Titi eut beaucoup de peine à le faire rester à la cour, & sur-tout dans le magnifique

appartement où on l'avoit logé. *Il est trop grand pour moi*, disoit-il à Titi en souriant, *je crains de me perdre ici sans vous. Vous m'aimez, mon cher* Abor, poursuivit le roi, Bibi *va être le lien de notre union & de notre amitié. L'expérience que vous avez du monde vous apprend qu'il n'est qu'injustice & perfidie. Votre vertu m'assure de la droiture de vos conseils. Voulez-vous m'en priver dans un temps où j'en ai un si grand besoin pour moi-même, & pour le bonheur de mes sujets. Ne me privez pas du seul bien que les plus grands princes ayent à souhaiter. Ne m'ôtez pas un ami de confiance, un conseiller de vertu.* « Vous n'avez pas besoin qu'on » vous la conseille, lui répondit Abor; » votre majesté y est naturellement portée, » & vos réflexions vous y ont confirmé; » c'est vous, sire, qui l'enseignerez par » les exemples que vous en donnerez tou» jours, & que votre rang vous oblige à » donner plus exactement que les autres » hommes. Pour des amis de confiance, » sire, aucun roi n'en a jamais eu autant » que votre majesté peut en avoir. Elle » connoît l'attachement, le zèle, & la » fidélité de l'Eveillé. Son père est un

» homme plein d'honneur, & qui vous est
» parfaitement dévoué. Vous avez de plus
» quatre seigneurs, qui vous ont été atta-
» chés lors même que c'étoit faire sa cour
» que de ne vous pas rendre ce qui vous
» étoit dû. Leur rang, leur naissance, les
» met à portée d'être honorés de l'amitié
» de votre majesté. Leur vertu, leur con-
» noissance de la cour, leur capacité pour
» les affaires, & leur attachement qui n'est
» pas douteux pour vous, les en rend
» dignes. Pour moi, sire, à quoi suis-je
» propre ici ? Sans connoissance des af-
» faires, & moins encore des manèges de
» la cour, je ne suis propre à rien, &
» si je me mêlois de quelque chose, plus
» j'aurois de cette vraie droiture que votre
» majesté me suppose, plus il seroit aisé
» de me tromper. Que votre majesté me
» loge dans un petit pavillon, au coin de
» son jardin, c'est tout ce qu'il me faut,
» & tout ce que je lui demande. Je con-
» viens, reprit Titi, de l'attachement de
» l'Eveillé, & de toutes ses bonnes qua-
» lités ; mais il est dans l'âge des passions ;
» sa vertu est-elle fondée sur des principes
» assez réfléchis, pour que je compte qu'il

» litique du courtiſan ? Je trouve tout en
» vous, mon cher Abor, ma confiance en
» vous n'a rien qui l'inquiète. Vous n'a-
» vez point de connoiſſance des affaires,
» il eſt vrai; mais eſt-ce une grande peine
» que de ſe mettre au fait des choſes qu'on
» veut examiner ? & avec la juſteſſe d'eſ-
» prit que vous avez, n'en démêlerez-vous
» pas bientôt le principal d'avec l'acceſ-
» ſoire inutile, ou les acceſſoires ſi conſi-
» dérables, qu'ils deviennent plus impor-
» tans que le principal ? Je connois votre
» pénétration & votre exactitude, je ſuis
» ſûr que vous verrez plus loin qu'un au-
» tre. J'avoue qu'il ſera aiſé de vous trom-
» per. Votre droiture & votre ſincérité
» vous feront peut-être avoir trop de con-
» fiance dans les paroles de ceux dont
» l'hypocriſie voilera l'artifice; mais mal-
» heur à celui qui vous trompera. Je vous
» aſſure que la fourberie ſera punie ſi
» ſévèrement, que je ferai par force con-
» noître aux hommes que leur véritable
» intérêt eſt d'être vrais & ſimples. Peut-
» être qu'en puniſſant ceux qui veulent
» paroître ce qu'ils ne ſont pas, j'accou-
» tumerai les hommes à être ce qu'ils
» veulent

» veulent paroître. Enfin, ajouta Titi, » puisque vous avez consenti que Bibi de- » vînt ma chère reine, voulez-vous vous » priver d'être avec elle & avec moi ? Et » ne devez-vous pas être à la cour dans » la première considération ? » Abor voulut alors persuader le roi qu'il ne devoit plus songer à Bibi. Il avoit médité les raisons les plus fortes pour dissuader ce prince de l'épouser ; mais à peine eut-il commencé à parler, que Titi lui ferma la bouche, & fit paroître une sorte d'emportement qui ne laissa à Abor d'autre parti à prendre, que de faire ce que le roi exigeoit.

C'est ainsi qu'Abor garda son appartement dans le palais, & qu'il s'y établit.

Malgré les dissipations que cause un avénement à la couronne, le prince qui regardoit comme des momens perdus tous ceux qu'il ne donnoit pas au bonheur de ses peuples, qu'il savoit bien n'avoir pas été heureux sous le dernier règne, assembla tous ceux qui y avoient eu le plus de part aux affaires, & les chargea, chacun selon le département où il avoit été employé, de lui donner des mémoires

ſur ce qui ſe faiſoit, & ſur ce qu'il y avoit à faire pour le mieux.

Ce n'eſt pas que Titi voulût ſe conduire par les avis qu'on lui donneroit; il avoit ſon plan; il vouloit ſeulement le perfectionner encore avant que de le mettre en exécution, & il croyoit que ces mémoires pourroient y contribuer. D'ailleurs, il étoit perſuadé que ceux qui n'ont appris les affaires que par les emplois qu'ils ont eus, ne ſont pas toujours les gens les plus propres à en bien juger, parce qu'ils ont des préjugés d'uſage qu'ils prennent pour des règles néceſſaires, quoiqu'elles n'aient ſouvent qu'un fondement abuſif; mais il croyoit auſſi que les gens du métier pouvoient apprendre aux autres pluſieurs choſes que la ſpéculation ne découvriroit jamais, ou du moins à quoi elle ne parviendroit que très-difficilement. C'eſt pourquoi il vouloit toujours premièrement juger des choſes d'une manière ſpéculative, & vérifier, étendre ou rectifier enſuite les raiſonnemens par l'expérience. Il donna quatre mois pour dreſſer les mémoires, & jusqu'à ce temps-là il ne fit aucun changement dans l'adminiſtration des affaires.

Forteſerre ayant appris le retour de Titi, & la manière dont il avoit été reçu dans ſa capitale, en eut tant de joie, qu'il fit un préſent magnifique, & donna deux mille écus de penſion au courier qui lui en apporta la nouvelle. Ce prince ordonna qu'on fît à ce ſujet des réjouiſſances publiques; elles durèrent huit jours.

La princeſſe de Blanchebrune, charmée de l'eſpérance de revoir Titi, & de le voir ſur le trône, fut avec tous les ſeigneurs de ſa nation qui avoient été proſcrits par Ginguet, remercier Forteſerre de l'aſyle qu'il leur avoit accordé, des bienfaits & des grâces dont il les avoit comblés, & demander la permiſſion de ſe rendre inceſſamment auprès de leur roi. Forteſerre la leur accorda d'une manière qui, jointe aux bontés qu'il avoit toujours eues pour eux, partagea leur cœur entre la douleur de le quitter & la joie de retourner dans leur pays. La princeſſe de Blanchebrune comptoit partir le lendemain au lever de l'aurore: tous les ſeigneurs de ſa nation devoient l'accompagner; mais un entretien particulier de cette princeſſe avec Forteſerre fit différer ce départ.

Ce généreux prince avoit conçu tant d'amitié pour Titi, qu'il avoit résolu de lui donner en mariage sa fille unique, afin que Titi fût son successeur à la couronne, & qu'il se vît, par l'union de leurs états, le plus puissant roi du monde ; c'est de quoi il entretint Blanchebrune, la priant de se charger d'en parler à Titi. Je le ferai, lui dit franchement la princesse ; mais ce ne sera, sire, que pour augmenter, s'il est possible, l'amitié de Titi pour votre majesté, & non par l'espérance de voir réussir ce mariage, quoique ce soit le plus grand auquel Titi même puisse prétendre. Il aime, je connois la délicatesse & la noblesse de ses sentimens ; il se fera un plaisir de mettre sur le trône celle qu'il aime. Eh qui ? reprit avec émotion Forteserre ; Est-ce vous, madame ? peut-on le savoir ? Ce n'est pas moi, je vous assure, répondit Blanchebrune, & je supplie votre majesté de ne pas exiger que je dise un secret qu'il ne m'appartient pas de révéler. Mais quel mariage peut lui être plus avantageux que celui de ma fille, ajouta le roi ? Aucun, répondit la princesse ; je suis sûre que si, lorsqu'il n'ai-

moit point, il eût connu la princesse Gracilie, c'est elle qu'il auroit aimée indépendamment même de votre couronne. Mais son cœur est pris, je connois sa candeur & sa vertu. Il ne fera point, par son inconstance, le malheur d'une personne dont il est aimé. Et, pour continuer de parler franchement, en vérité, sire, poursuivit Blanchebrune, je crois que le plaisir d'aimer celle qu'il aime, peut contrebalancer tous les avantages qu'il trouveroit avec la première princesse du monde. Puisque cela est, dit Forteserre, je vous prie, madame, de différer de quatre jours votre départ; je vous accompagnerai avec ma fille, & je partagerai avec vous la joie de voir sur le trône un prince que j'aimerai toujours comme mon fils, quoiqu'il ne puisse l'être. C'est ce qui fit différer le voyage de la princesse & de tous ceux qui devoient la suivre. Elle envoya un courier pour informer Titi du dessein de Forteserre. Et en effet, à peine le premier mois du règne de Titi étoit écoulé, qu'on apprit que Forteserre venoit d'arriver sur les frontières, où on avoit envoyé les ordres nécessaires pour lui faire rendre les

plus grands respects, & où les premiers seigneurs du royaume se trouvèrent pour le recevoir. Titi alla lui-même à une demi-journée au-devant de Forteserre, & il étoit non-seulement suivi de tous les grands officiers de la couronne, & de tous ceux de sa maison, des seigneurs de la cour, & de toute la noblesse de la province à cheval; mais les dames suivirent aussi en carosse, pour faire honneur à la princesse Gracilie. Le roi son père avoit fait tout le voyage en carosse avec les deux princesses; pour ce jour-là il voulut être à cheval, soupçonnant que Titi pourroit bien venir au-devant de lui. Dès que les deux rois s'apperçurent, ils piquèrent des deux pour se rencontrer plus vîte, & à quelques pas de Forteserre, Titi se jeta légèrement à terre pour aller l'embrasser. Forteserre en fit autant; mais Titi fut plus habile & le prévint. Les deux rois s'embrassèrent avec une tendresse & une joie peu commune. Les deux princesses, qui étoient descendues de carosse, furent de même embrassées par Titi, qui y remonta avec elles, après que Forteserre y eut repris sa place.

Ils n'avoient pas fait une demi-lieue qu'on détourna dans une grande prairie, au milieu de laquelle parut un brillant édifice précédé de deux longues aîles qui en étoient un peu séparées, & parallèles à deux autres qui étoient derrière. Cet édifice étoit un carré large de deux cent cinquante-six pieds, sur deux cent quatre-vingt-huit de longueur ou de profondeur. La hauteur étoit de soixante & huit pieds. Il ne recevoit de jour que par quatre ouvertures ménagées auprès des quatre angles de la corniche du plafond. Il avoit un portique soutenu par vingt colonnes, où l'on reconnoissoit l'ordre corinthien, & dont les unes n'étoient que de lys, les autres que de roses, les autres que de lys & de roses, & quelques-unes de pavots de diverses couleurs; ce qui, par la façon dont on les avoit mêlées, faisoit un effet charmant; tout le bâtiment n'étoit que de fleurs attachées à un treillage de fil d'archal, qu'elles couvroient si parfaitement, que quelques petits zéphirs pouvoient à peine y passer. Le treillage qui formoit ainsi les murailles de ce bâtiment étoit double, & dans l'espace de deux pieds & demi, qui se trouvoit entre l'une

& l'autre, on avoit enfermé un grand nombre de ferins, de linottes, de fauvettes, de chardonnerets, d'alouettes, de tarins, & tels autres petits oifeaux dont on entendoit le ramage continuel, fans les voir. Le plancher étoit couvert d'une étoffe d'argent à fleurs. Les fièges étoient de même; des canapés de gazon étoient couverts de la même étoffe. Et à chaque coin, il y avoit une fontaine jailliffante, dont l'eau reçue dans une grande conque, s'écouloit enfuite fous la terre.

Du fond de cet édifice, on alloit par un fallon conftruit de la même manière, mais qui n'avoit que quarante pieds de largeur, fur foixante-quatre de longueur, dans un autre fallon de figure ronde de quatre-vingt pieds de diamètre, couvert d'un dôme qui s'élevoit fort haut. On ne recevoit la lumière douce qui s'y répandoit, que par des ouvertures qu'on ne voyoit point. Elles étoient faites au dôme. Quatre portes, qui fe trouvoient également diftantes dans l'enceinte de ce fallon, conduifoient à quatre cabinets, dans chacun defquels on avoit dreffé un lit de repos, dont les rideaux étoient d'un réfeau d'argent fi

fin & si délié, que l'éclat seulement faisoit connoître que ce n'étoit pas de la gaze de soie. Le tapis de pied du sallon & des cabinets, étoit d'une étoffe argent & vert. Les canapés, les fauteuils & les autres siéges étoient couverts de même.

Entre chaque porte on avoit fait un rocher de morceaux de glace, au travers desquels s'écouloit de l'eau qui avoit été portée au sommet par le tuyau d'une fontaine artificielle. Cette eau étoit reçue dans un bassin d'où elle venoit par des tuyaux souterrains se réunir au milieu du sallon pour y former une gerbe d'eau, qui ne s'élevoit que de trente pouces, mais qui étoit fort grosse. Chaque cabinet avoit aussi sa petite fontaine, & une toilette toute dressée, dont on pouvoit éclairer le miroir par une ouverture qui se bouchoit ou s'ouvroit à volonté. Ils ne différoient du reste qu'en ce qu'on n'avoit point mis d'oiseaux dans leurs murailles de fleurs. C'est dans ce sallon, & au-dessus de la gerbe d'eau, qu'on avoit posé la table où devoient dîner les deux rois & les deux princesses. Comme on alloit s'y placer, Forteserre demanda à Titi si l'Eveillé n'avoit jamais l'honneur

de manger avec lui. Titi ayant répondu que cela arrivoit très-souvent, Forteserre demanda qu'il reçût donc à présent la même grâce; ce que Titi accorda, aux conditions que Forteserre feroit venir deux dames d'honneur de la princesse sa fille, qui demanda aussi alors les deux dames d'honneur de la princesse de Blanchebrune. Ainsi les deux rois, les deux princesses, avec quatre dames & l'Eveillé dînèrent dans ce sallon, où Titi pria Forteserre de trouver bon que quatre seigneurs qui lui étoient particulièrement affectionnés reçussent la même faveur. Toutes les personnes de distinction de la suite des deux rois, furent servies dans la grande pièce à diverses tables, dont les seigneurs nommés par Titi firent les honneurs. Les aîles furent pour les personnes d'une moindre considération. Chaque service fut composé de quelques plats chauds, & d'un plus grand nombre à la glace. Et toute la vaisselle ne fut que de porcelaine ou de cristal garni d'or. La porcelaine pour les mets chauds, le cristal pour les glaces. Il n'étoit pas encore dix heures du matin, quand les deux rois arrivèrent dans ce palais de fleurs. La cha-

leur étoit ſi grande, qu'ils ne le quittèrent qu'à ſix heures du ſoir. Ils arrivèrent à dix dans la capitale, où quelque magnifique que fût le palais que Titi avoit fait préparer pour Porteſerre & la princeſſe ſa fille, rien ne leur parut ſi beau que ce qu'ils venoient de quitter. Il ne faut pas s'en étonner; l'Eveillé l'avoit imaginé, il eſt vrai, mais l'exécution en auroit été impoſſible ſi la Fée Diamantine ne s'en fût mêlée. Les murailles de cet édifice n'auroient pu être que d'étoffes d'or ou d'argent, ou tout au plus de ramée. La chaleur étoit ſi grande, & on y employa une ſi prodigieuſe quantité de fleurs, qu'elles auroient été plutôt fanées que miſes en œuvre, ſi une Fée ne l'eût fait: mais que ne peuvent pas les Fées, & une Fée du premier ordre, telle que Diamantine?

Le ſoir même que la princeſſe de Blanchebrune eut repris dans le palais l'appartement qu'elle y avoit occupé auparavant, elle envoya faire des complimens à Abor, & le prier de venir la voir. Elle lui dit qu'elle ne vouloit pas ſe coucher ſans ſavoir de lui-même des nouvelles de la chère Bibi. Cette civilité n'étoit point un effet

de politique, mais véritablement de l'amitié que Blanchebrune avoit conçue pour la fille d'Abor. Elle ne doutoit pas que Bibi ne fût bientôt sa reine; mais elle la croyoit digne de l'être & souhaitoit qu'elle le fût. Cependant Titi, qu'on informa de cette politesse, en sut très-bon gré à Blanchebrune. Les attentions qu'on a pour ce que nous aimons, nous font plus de plaisir que celles qu'on auroit pour nous-mêmes. Il avoit écrit à Bibi l'arrivée de Forteserre & de la princesse sa fille, aussitôt qu'il en avoit eu la nouvelle. Un amour extrême s'inquiète aisément. Bibi avoit été troublée de cette nouvelle, & ne s'étoit rassurée que par les réflexions qu'elle avoit faites sur l'amour & le caractère de son cher prince. Depuis qu'il étoit roi, elle l'avoit vu plusieurs fois, mais toujours sous une figure empruntée, & sans se faire connoître. Elle n'avoit pas voulu priver son cœur de la douceur de voir son aimable prince, mais les mouvemens d'une fierté délicate l'avoient empêchée de se faire voir à lui. Elle craignit que si elle se présentoit à ses yeux, Titi ne soupçonnât qu'elle vouloit, par sa présence, animer des feux qui

devoient lui procurer une couronne. Elle méritoit de la porter; mais au-dessus des couronnes par la grandeur de ses sentimens, elle n'auroit pas voulu en porter une qui n'eût pas été sur la tête de son amant.

Elle s'étoit déguisée pour voir la réception que Titi feroit à Forteserre & à la princesse sa fille. Elle étoit entrée sous la forme d'un papillon jusques dans le sallon du dôme où les deux rois avoient dîné. Elle avoit écouté tout ce qui s'y étoit dit; elle avoit observé les moindres regards de Titi & de la princesse de Forteserre; & quoique tout ce qu'elle vit eût été tel qu'elle devoit le souhaiter, elle auroit pourtant mieux aimé que le roi de Forteserre & la princesse sa fille fussent restés dans leurs états; elle aimoit la gloire de Titi, elle étoit charmée qu'il parût aussi magnifique que galant; cependant elle trouvoit qu'il auroit fait assez, quand même il auroit fait un peu moins. Elle étoit fâchée qu'il n'eût marqué aucune distraction, & qu'il n'eût point eu quelques momens de rêveries dans une fête où il ne la voyoit point. Ses yeux n'avoient pas pénétré jusqu'au cœur de son cher prince; elle y auroit vu

qu'il l'avoit souhaitée mille fois, & que ce palais de fleurs avoit perdu tout son brillant à ses yeux, dès qu'il avoit songé que cette fête n'étoit pas pour elle. Cela est si vrai, qu'aussitôt que le roi Forteserre se fut retiré, Titi voulut aller sous la forme d'un aigle trouver sa chère Bibi dans la petite maison. Il ignoroit que le don de se métamorphoser cessoit lorsqu'on étoit passé d'un état de vie incertain à un état fixe; & s'appercevant alors qu'il ne pouvoit aller trouver sa chère Bibi, comme il l'auroit pu faire avant que d'être roi, il avoit résolu de la prier de venir le voir, si la métamorphose avoit encore lieu chez elle.

Cependant tous les politiques du royaume ne doutèrent point que le voyage de Forteserre n'eût pour objet le mariage de la princesse sa fille avec Titi. Le bruit s'en répandit dans toutes les provinces, & les politiques des états voisins en jugèrent aussi de même. Un poëte, qui avoit emprunté un bidet pour galopper avec la multitude, le jour que Titi fut au-devant de Forteserre, mit en vers cette fête; il la décrivit telle que son imagination la lui représentoit; c'est-à-dire, qu'il y embellif-

ſoit quelquefois ce qui pouvoit être embelli, & qu'il y défiguroit quelquefois ce qui, pour paroître très-beau, n'avoit beſoin que d'une deſcription fidèle. Cependant la pièce parut fort bonne; on en tira un grand nombre de copies; elle fut même imprimée, & un exemplaire parvint juſqu'aux mains de Bibi.

Le poëte y diſoit, entr'autres choſes: « Que la fille de Forteſerre qui, par les » charmes de ſes vertus & de ſa beauté, » méritoit l'empire du monde », (car chez les poëtes toute princeſſe eſt toujours d'une beauté rare & d'une vertu charmante) « n'étoit venue dans le royaume que pour » perpétuer le bonheur des ſujets de Titi; » qu'elle alloit, par un auguſte mariage, » donner une ſuite de héros dont les vertus » ſoumettroient toute la terre: que la terre » alors ſeroit couverte de fleurs; que les » ronces porteroient des roſes; que les » chardons ſeroient changés en lys, qu'elle » ſeroit arroſée de fleuves de lait; que le » miel diſtilleroit des arbres des forêts; » qu'on verroit les tigres & les loups badi» ner avec l'agneau & le chevreau, exempts » de crainte; que les ſerpens n'auroient

» plus de venin ; que les herbes venimeu-
» ses perdroient leur poison ; que les cam-
» pagnes produiroient, sans culture, toute
» sorte de grains & de fruits ; que la toison
» des moutons seroit naturellement de la
» plus brillante couleur », & telles autres
belles choses qu'il y a long-temps qu'on a
prédites, & qui ne sont point encore arri-
vées. « Il ajoutoit ; qu'on touchoit à cet
» heureux jour, souhaité de tout le royaume
» qui s'en réjouissoit d'avance ». Bibi, déjà
inquiète par l'excès de sa tendresse, allar-
mée par les nouvelles publiques, sentit à
la lecture de ces vers renouveler toutes
ses inquiétudes. « Ce n'est qu'un poëte
» qui parle, disoit - elle, ce n'est qu'un
» poëte, mais ce poëte est ici l'écho de la
» voix publique. Il ne fait qu'exposer les
» desirs de tout le royaume. Il dit ce que
» Titi doit faire ; il le fera sans-doute,
» puisque ses sujets le souhaitent, & qu'il
» le doit. Il n'est plus prince, il est roi ;
» ce rang l'oblige à d'autres vues que cel-
» les de se borner à une tendresse qui ne
» doit faire le bonheur que d'un prince
» oisif. Sa gloire & la félicité de ses peu-
» ples doivent être son seul objet. Elles le

» ſeront, & je ſerai la première victime » qui leur ſera ſacrifiée. Que je ſuis mal- » heureuſe! Je perds tout le bonheur de » ma vie. Il ne me reſte plus que les triſtes » regrets de ma félicité paſſée, que l'amer- » tume du préſent, & qu'un déſeſpoir » funeſte de l'avenir. O Titi, s'écria-t-elle, » les yeux baignés de larmes, pourquoi es- » tu devenu roi? Où eſt cette isle fortunée » où nous avons paſſé de ſi beaux jours? » Hélas! Hélas! ton frère, en voulant te » priver du royaume, t'ôtoit moins que tu » ne me fais perdre. Ta tendreſſe me fai- » ſoit reine, j'en déteſte le titre, qu'une fille » comme moi ne doit point en effet porter; » mais ne le fais porter à perſonne. Je » ſerois ton eſclave, ſi je le pouvois inno- » cemment. Oui, je la ſerois, & contente » de te ſervir & de t'aimer, je ne te deman- » derois d'autre retour que de me permet- » tre de t'aimer & de te ſervir. Cela ne » ſe peut ni pour toi, ni pour moi; ta » gloire en ſeroit également offenſée. Con- » tente tes ſujets ſans égard pour mes » pleurs, & que je ſois la ſeule malheu- » reuſe de ton royaume, où j'étois autre- » fois la plus heureuſe du monde ».

On diroit que l'imagination n'est donnée aux hommes que pour rendre leur sort égal malgré l'inégalité des situations apparentes. Toujours vive & active à proportion de la sensibilité du cœur pour l'état où il se trouve, elle console les malheureux par l'espérance, & trouble le bonheur des autres par une crainte anticipée. Fille du desir & de l'ignorance de l'avenir, elle trompe presque toujours également ceux qui l'écoutent ; mais quoiqu'on ait souvent expérimenté la fausseté de ses promesses ou de ses menaces, qui peut s'empêcher de s'y livrer quelquefois ? Si Bibi eût vu le fond du cœur de Titi, si elle avoit pensé aux promesses de la fée, ou qu'elle eût été assez maîtresse d'elle-même pour régler son imagination sur les preuves qu'elle avoit de l'amour le plus parfait qui fût jamais ; elle n'auroit pas soupçonné son cher prince de pouvoir manquer comme roi à ce qu'il avoit promis comme amant. Au-dessus de la grandeur, & sensible aux charmes d'une vie douce & tranquille, ce n'étoit que par des motifs de vertu que Titi s'étoit placé sur le trône dont son frère vouloit s'emparer. Il le lui auroit cédé de tout son cœur pour

passer dans la petite maison d'Abor une vie innocente & voluptueuse avec sa chère Bibi, s'il n'eût pas cru que destiné par la naissance à gouverner un grand royaume, il ne devoit pas confier le bonheur de ses peuples à des mains moins sûres que les siennes propres; mais la même vertu qui lui avoit fait accepter le trône, l'obligeoit à tenir les promesses qu'il avoit faites à Abor & à Bibi. La bonté ne vouloit pas qu'il fît le malheur d'une fille si vertueuse dont il étoit tendrement aimé. C'étoit justice que d'en couronner les vertus & les charmes, & son inclination l'y portoit, ou plutôt la passion la plus tendre en faisoit une nécessité au bonheur de sa vie. C'est à-peu-près ce qu'il dit à Forteserre, lorsque ce prince, le lendemain de son arrivée, l'entretint de son voyage. Si vous me voyez ici avec ma fille, lui disoit Forteserre, c'est parce que je sais que votre cœur est engagé, autrement elle n'y seroit pas venue. J'aurois souhaité de tout mon cœur qu'elle eût pu être à vous; mais je ne voudrois pas qu'il vous en coutât une infidélité. Dès-lors même vous ne seriez plus digne d'elle; je sais que la politique ne prévaudra jamais

chez vous sur la justice essentielle qui fait admirer l'honnête homme dans le grand roi. Si je ne suis pas votre beau père, je n'en serai pas moins votre bon ami, ni n'en compterai pas moins sur votre amitié. L'amitié pour être vraie entre les princes, ne peut avoir d'autres fondemens que ceux qui la rendent vraie; entre les particuliers, ce ne sont ni les alliances, ni l'intérêt; c'est la vertu qui lie véritablement les cœurs. Je vous avouerai cependant une chose, continua-t-il, je voudrois bien connoître celle dont vous avez fait choix. Sur quoi Titi après avoir fait à Forteserre mille protestations d'une reconnoissance & d'un attachement qui ne finiroient jamais, l'avoit assuré qu'il le regarderoit toujours comme son père, & la princesse Gracilie comme sa sœur, lui avoit avoué qu'il avoit pris, dans toute la bonne foi du monde & avec tout l'amour possible, des engagemens qui lui étoient si chers, qu'il étoit résolu d'y être fidèle; qu'ayant engagé sa foi avant d'être parvenu à la couronne, il abandonneroit plutôt la couronne que de manquer à son premier engagement. Et ensuite, sans entrer dans aucun détail au sujet de Bibi,

voulant que Forteſerre jugeât d'elle par lui-même avant d'en apprendre les aventures; Titi lui avoit promis de la lui faire voir dès qu'il auroit eu des nouvelles de la reine mère. On n'attendit pas long-temps, un courier apporta de la part de cette reine un gros paquet que Titi ouvrit avec empreſſement; il le trouva plein d'adreſſes qu'avoient fait préſenter à Triptillon toutes les villes, bourgades, communautés & habitans de la province où il etoit, pour l'aſſurer qu'ils regardoient Titi comme privé de tous les droits qu'il auroit pu avoir à la couronne; qu'ils le reconnoiſſoient, lui, Triptillon, pour leur ſeul & légitime ſouverain, & qu'ils étoient réſolus de ſacrifier leurs biens & leurs vies pour ſon ſervice, & le maintien de ſa couronne. C'étoit-là le fonds de toutes ces adreſſes, dont chacune étoit d'ailleurs différemment aſſaiſonnée des louanges de Triptillon & de la reine mère, & munie des raiſons par leſquelles ils prétendoient que Titi étoit déchu de tous ſes droits. Ces adreſſes étoient accompagnées d'une lettre de Tripalle, dont la ſouſcription étoit encore: *Au prince* Titi *mon fils*. Un grand nombre de ſeigneurs ſe trouvoient

alors auprès du roi; quelques-uns qui virent cette ſuſcription, prirent la liberté de lui dire que ſa majeſté devroit renvoyer le paquet ſans l'ouvrir. *Que me dites-vous*, répondit le roi, *je l'ouvrirois quand même il ne viendroit pas de la reine ma mère.* Il prit la lettre, & y lut ce qui ſuit.

MONSIEUR MON FILS,

Vous verrez, par les adreſſes que je vous envoie, la diſpoſition des peuples à l'égard de Triptillon. Je ne doute pas que toutes les provinces du royaume ne jugeaſſent de même, ſi elles n'étoient retenues par les ſoldats que vous avez eu ſoin de gagner, du temps même du feu roi votre père. Le reſpect que vous devez à ſa mémoire devroit vous empêcher de l'accuſer de n'avoir été ni bon père, ni bon roi. C'eſt néanmoins ce que vous faites, en ne vous ſoumettant point au jugement, que, de l'avis de ſon conſeil privé, ſa majeſté a porté contre vous. Mais après vous être ſouſtrait à la juſtice de ce prince pendant ſa vie, parce que vous n'aviez nulle raiſon à alléguer pour votre innocence, on ne doit pas eſpérer que vous vous y ſoumettiez après ſa mort. Cependant ne croyez pas que ceux qui conſeillent maintenant

le roi votre frère, l'écartent des ses devoirs & de ses véritables intérêts. Ils ne le conseillent que par justice, & que pour l'y maintenir. Cette accusation qui tombe sur moi, & toutes les menaces dont la dernière lèttre que vous m'avez écrite est pleine, me marquent assez ce que je dois penser du respectueux attachement que vous dites avoir pour moi. Je ne dois pas m'y attendre, puisque vous en avez manqué, & que vous en manquez encore à l'égard du feu roi votre père de glorieuse mémoire; & que vous sacrifiez à votre ambition la justice que vous devez à votre frère. La suite fera voir s'il est mal conseillé. Je ne vous dis rien sur le reste du contenu de votre lettre, & finis en vous assurant que, quelque chose qui arrive, je ne cesserai jamais, monsieur mon fils, *d'être une bonne mère,*

Moi *la reine mère.*

Après avoir lu cette lettre, il la remit au prince de Fullfoi pour la lire tout haut, & lui donna de même les adresses. A la lecture de la lettre, on entendit un murmure parmi tous les seigneurs dont la chambre étoit pleine, mais ils n'eurent pas entendu lire trois adresses, que ne pouvant retenir leur

indignation, ils supplièrent le roi de les dispenser d'entendre les autres. Ces adresses étoient les matériaux que le premier ministre qui étoit auprès de la reine mère, lui avoit promis pour servir de réponse à Titi. Il les avoit fabriquées de son mieux avec son frère au Pied-de-nez, & avoit ensuite été lui-même parcourir la province pour les faire signer. Tous les courtisans reconnurent leur style & leur tour d'esprit, qui, à vrai dire, n'étoit pas merveilleux. Et après avoir invectivé contr'eux, on s'échappoit envers la reine mère & Triptillon, & même envers Ginguet, lorsque Titi prenant la parole, dit: « messieurs, quelque » chose qui arrive, je vous prie de ne point » oublier que Tripalle est ma mère, & que » le feu roi étoit mon père. Triptillon est » si jeune qu'il ne voit pas encore les con» séquences de choses qu'il désavouera peut» être dans la suite. Le feu roi ne s'est pas » porté à faire ce qu'il a fait contre moi, » sans être persuadé qu'il le devoit; & la » reine ma mère ne continue pas à se con» former aux intentions du feu roi, sans » croire qu'elle a de bonnes raisons pour » maintenir l'exécution des volontés de ce » prince.

» prince. On connoît la force de la nature.
» Les pères & mères ne se portent pas
» sans sujet & sans effort à priver leurs
» enfans de leurs droits naturels. Je crois
» bien que les raisons qui ont fait agir le
» feu roi, & qui soutiennent contre moi
» la reine ma mère, ne sont pas entiére-
» ment bien fondées; mais il faut avouer
» que si je suis au fond innocent, je suis
» coupable par les apparences, & que ne
» voyant point la droiture de mes inten-
» tions, j'ai dû être regardé comme effec-
» tivement coupable. Car vous m'avouerez,
» continua-t-il, que l'aventure des dia-
» mans, qui a été la cause de la guerre, a
» dû me rendre très-suspect & très-désa-
» gréable à leurs majestés; & que la mort
» du chat de la reine, tué dans ma cham-
» bre, est une autre aventure si extraordi-
» naire, qu'elle n'a pu que confirmer les
» soupçons que donnent justement la pre-
» mière aventure. Il n'est pas jusqu'au nez
» du frère du premier ministre, dont l'ex-
» croissance ne soit une déposition contre
» moi. Il est vrai que dans toutes les occa-
» sions j'ai cru donner des marques de mon
» respect & de ma soumission au feu roi

» mon père, & à la reine ma mère; mais
» ils ne voyoient pas le fond de mon cœur,
» & d'ailleurs, extérieurement coupable,
» tout ce que je faisois pouvoit être regardé
» comme une hypocrisie ou comme un arti-
» fice qui a pu faire mal interpréter ce que
» j'ai fait à l'armée en faveur des soldats.
» On ne voit point le fond du cœur, je le
» répète, les plus coupables sont ceux qui
» savent mieux se déguiser. Ce n'est que
» le temps & ma conduite qui pourront me
» justifier, & j'espère que ma manière de
» gouverner fera voir que je ne méritois
» pas d'être privé de la couronne qui
» m'est acquise par ma naissance, & que
» mieux connu de la reine ma mère, sa
» majesté alors condamnera ce qu'elle fait
» contre moi, croyant bien faire. Espé-
» rons donc tout du temps. J'informerai
» demain le conseil des résolutions que j'ai
» prises sur les circonstances présentes. »

Ce discours ne servit que d'une preuve du bon naturel de Titi, & de son respect inviolable pour son père & pour sa mère. Il ne diminua en rien du tout l'indignation où l'on étoit envers la reine mère. On se sou-

venoit fort bien que dès la première enfance de Titi, la reine ſa mère ne lui avoit marqué aucune tendreſſe. Qu'il avoit été privé des revenus de ſon apanage dans l'âge où il auroit dû en jouir. Qu'on l'avoit toujours laiſſé ſans un ſou, & ſans officiers pour le ſervir. Que toute la prédilection avoit été pour ſon frère, & qu'elle avoit été ſi marquée, que pour plaire à Ginguet & à Tripalle, il avoit fallu avoir peu d'attachement pour Titi. On ſe ſouvenoit encore de ce que ce prince avoit dit aux courtiſans, lorſqu'ils négligeoient Ginguet dans la maladie dont on croyoit qu'il alloit mourir. Enfin, on rappela toutes les marques de ſageſſe, de bonté, de modération, de généroſité qu'il avoit toujours données, & on concluoit que l'affaire des diamans n'étoit aſſurément qu'une punition dûe à l'avarice du feu roi & à celle de la reine ſa femme, qui s'étoit emparée injuſtement d'un préſent dont quelque grande Fée vouloit récompenſer la bonté & la bienveillance de Titi; & que la mort du chat n'avoit été que pour punir Tripalle de ſon indifférence pour un fils qu'elle auroit dû aimer. En effet, il y a des mères qui ſont

telles, qu'on les puniroit plus par la mort de leur chat, que par celle de leurs enfans; mais cela ne dispense point les enfans du respect qu'ils doivent à leurs père & mère. Titi étoit persuadé qu'on devoit pousser le respect à leur égard, jusqu'à ne s'appercevoir pas de leurs défauts.

Le lendemain, Titi vint au conseil avec le roi de Forteserre & Abor, & dit que; quoique la plus grande affaire à examiner fût celle des résolutions qu'on avoit à prendre sur la lettre de la reine mère, il souhaitoit qu'elle ne fût point agitée, parce qu'il avoit pris un parti qu'il espéroit qu'on ne désapprouveroit pas. « Je n'ai jamais » souhaité d'être roi, dit-il, mais l'étant » devenu par ma naissance, je suis bien » résolu de soutenir tous les droits de la » royauté; ou je ne régnerai pas, ou toutes » les loix seront régulièrement observées » par ceux qui se seront soumis à mon » gouvernement. Cependant je ne prétends » point forcer personne à s'y soumettre; » ceux qui ne voudront point me recon» noître pour leur roi n'ont qu'à passer » dans d'autres états, & les provinces qui » ne voudront pas reconnoitre ma souve-

» raineté, ſont libres de ſe donner à un
» autre : mon ambition n'eſt pas d'avoir des
» ſujets, mais de bons ſujets, parce que
» je n'ai point celle de régner, mais de
» bien régner, & que ſi je règne, j'aime
» mieux commander à des hommes qu'à
» des eſclaves. Sur ces principes, j'ai réſolu
» de ne point diſputer à mon frère la
» province qui l'a reconnu pour ſon ſou-
» verain. Je lui cède toutes les préten-
» tions que je puis y avoir comme héritier
» du royaume dont elle fait partie ; elle
» veut s'en ſéparer, qu'elle s'en ſépare,
» j'y conſens & je permets de même à toutes
» les autres provinces de ſe donner à Trip-
» tillon, ſi elles le croyent plus digne de
» leur commander que moi. Voilà, con-
» tinua-t-il, la lettre que j'écris à la reine
» ma mère ſur ce ſujet, avec la déclara-
» tion que je lui envoie, & que je ferai
» publier par tout le royaume, accompa-
» gnée de ſes lettres, des miennes & des
» adreſſes de ſa province. » Tout le con-
ſeil reſta muet. Un ſecrétaire d'état, à qui
le roi donna la lettre & la déclaration,
lut l'une & l'autre. Titi faiſoit dans ſa
lettre des excuſes à la reine mère, de ce

que la précédente lui avoit déplu. Il la prioit cependant de juger ſans prévention s'il avoit pu répondre autre choſe à celle de ſa majeſté, & aux propoſitions qu'elle avoit ſignées & permis de ſigner par les gens de ſon conſeil. Il ſe diſculpoit enſuite du manque de reſpect dont elle l'accuſoit envers la mémoire du feu roi, & du peu d'attachement pour elle. Il convenoit que Ginguet & elle le croyant coupable, & les apparences étant contre lui, leurs majeſtés ne pouvoient être accuſées d'injuſtice. Il diſoit que cet aveu ſeul le diſculpoit du manque de reſpect dont il étoit accuſé. Il ajoutoit que ſachant bien qu'il étoit innocent, il avoit cru ne devoir pas ſe ſoumettre à une déclaration qui ne le privoit de la couronne que parce qu'il étoit cru coupable, & qu'en cela il n'agiſſoit que conformément aux droits de ſa naiſſance, & aux intentions du feu roi, qui ne l'en avoit voulu priver que parce qu'il ne l'avoit pas cru innocent; ainſi que c'étoit faire honneur au feu roi, & rendre juſtice à ſa mémoire, que de n'avoir nul égard à une déclaration qui n'avoit été faite que ſur de mauvais fondemens, contre la loi de ſuc-

ceſſion établie dans le royaume, & par conſéquent contre les droits des ſujets & même de la maiſon royale. Que cette déclaration n'avoit été ſuggérée que par des perſonnes qui pouvoient & qui vouloient lui nuire, & que n'étant point alors en ſituation de faire valoir ſon innocence, il avoit cru devoir plutôt s'abſenter que de s'expoſer à des procédés qui n'auroient préparé à Ginguet que des regrets, par l'abus qu'on auroit fait de ſon pouvoir, & l'impoſſibilité où il étoit alors de connoître l'innocence d'un fils qu'il croyoit coupable.

A l'égard de ſon attachement & de ſon reſpect pour la reine ſa mère, il en appeloit à elle-même, auſſi bien que de tout le reſte; & enfin, au ſujet des adreſſes de la province, il diſoit; que non-ſeulement il la cédoit à ſon frère, mais qu'il lui céderoit toutes les autres, ſi elles vouloient de même reconnoître Triptillon pour leur ſouverain; que pour cet effet, lui Titi, feroit publier la déclaration dont il envoyoit copie à ſa majeſté, & qu'il y feroit joindre les adreſſes, afin qu'elles ſerviſſent de modèle à ceux qui voudroient imiter la

province qui venoit de se donner à son frère. Il prioit néanmoins la reine mère de songer que si les autres provinces avoient été dans les mêmes sentimens, sa majesté n'auroit pas pris le parti de se retirer avec Triptillon dans une province éloignée. Il lui marquoit de nouveau la douleur qu'il avoit de ne pouvoir se concilier les bonnes grâces d'une mère pour laquelle, malgré toute chose, son attachement respectueux ne se démentiroit jamais, & finissoit en souhaitant qu'elle vécût très-contente avec Triptillon, & qu'il rendît ses sujets si heureux que son gouvernement servît d'exemple aux meilleurs princes.

Toutes ces raisons étoient connues, & Titi en supprimoit plusieurs autres que la conscience de Tripalle lui représentoit sans doute; mais le respect obligeoit Titi de répondre à sa mère, & il ne vouloit que se disculper sans l'accuser. On lut ensuite la déclaration par laquelle Titi renonçoit à toutes les prétentions qu'il auroit pu avoir sur la province qui avoit reconnu Triptillon pour son souverain; reconnoissoit lui-même la souveraineté de son frère; donnoit à toutes les provinces du royaume

la pleine & entière liberté de choisir entre lui & Triptillon; avertissoit même que celles qui ne voudroient point de changement dans le gouvernement, feroient bien de profiter de la présente déclaration, parce qu'il étoit résolu de changer beaucoup de choses dont divers particuliers croiroient avoir lieu de se plaindre, & que, quand une fois on l'auroit reconnu pour légitime souverain, on le trouveroit aussi sévère à faire observer exactement ses loix, qu'on le trouvoit maintenant facile à dispenser de s'y soumettre.

Ce n'est pas tout; après cette déclaration, Titi montra un ordre pour faire payer à tous les soldats un mois d'avance, & pour licencier en même temps toute l'armée. Il avoit parlé le soir précédent au père de l'Eveillé, qui lui avoit promis dans la semaine les sommes nécessaires. Tout le conseil gardoit encore le silence, lorsqu'un des seigneurs dit enfin au roi: sire, avec l'argent que votre majesté va faire distribuer à ses troupes, & que je suppose qu'elle a tout prêt, puisqu'elle en va faire donner les ordonnances, il lui auroit été facile de soumettre une province rebelle,

de faire rentrer Triptillon dans le devoir, & de faire rapporter ici les trésors dont la reine mère s'est emparée. Je le crois comme vous, répondit Titi; mais quoiqu'à l'exemple du grand roi qui honore ce conseil de sa présence, continua-t-il, en désignant Forteserre; quoiqu'à son exemple, dis-je, je croie que je puisse faire la guerre pour venger l'injure d'un seul de mes sujets, parce qu'il est juste que tous prennent les intérêts de celui qui veut contribuer au bien de tous; je vous avouerai cependant que pour soumettre une province qui ne m'aimeroit pas, je ne voudrois pas exposer la vie d'un seul soldat qui m'aime: ainsi, laissons cette province, & n'y songeons plus. Ah! sire, dit alors Forteserre, en se jetant au cou de Titi, mon cher fils, mon cher frère, vous ne pouvez mieux la punir qu'en la privant d'un souverain tel que vous. Un prince qui pense comme vous pensez, mérite d'être le roi de toute la terre. Je le sens. Ce n'est qu'en voulant faire régner la justice & la liberté qu'on est digne d'être roi. Tout le conseil n'eut plus alors qu'à applaudir & qu'à admirer. Les plus habiles voyoient tout le systême de leur politique

confondu. Ils ne yoyoient plus qu'une grandeur de mouvement qui s'élevoit au-delà de leurs vues, & dont ils ne pouvoient déjà s'empêcher d'admirer la ſageſſe & les fondemens.

En effet, qu'arriva-t-il de cette déclaration? A peine fut-elle publiée avec les lettres de Titi, de la reine mère, & les adreſſes préſentées à Triptillon, que Titi fut inondé des adreſſes & des députations de tous les endroits du royaume, dont tous les habitans l'aſſuroient dans les termes, non-ſeulement les plus forts, mais les plus touchans, qu'il pouvoit diſpoſer de leurs biens & de leurs vies, & qu'ils perdroient volontiers l'une & l'autre pour marquer leur amour & leur fidélité à un ſi grand roi. Les ſoldats refusèrent de recevoir le mois de ſolde qu'on voulut leur donner: pleins d'ardeur pour Titi, & de fureur contre le parti de Triptillon, ils dirent qu'ils n'avoient que faire de l'argent de Titi, qu'ils iroient ſe faire payer ailleurs, & venger un ſi bon prince des inſultes de ſes ennemis. Il ne fût pas au pouvoir de leurs officiers d'arrêter leur fureur; ils les forcèrent de marcher avec eux vers la province rébelle. Toutes les

troupes y accouroient des divers endroits du royaume, & mille gens qui n'avoient jamais servi, se joignoient à elles dans les divers endroits de leur passage; ni les officiers, ni les soldats, n'avoient besoin d'argent dans leurs marches; les habitans de plusieurs lieux à la ronde s'empressoient de leur faire trouver sur la route, non-seulement des vivres en abondance, mais encore toutes les voitures nécessaires. Jamais troupes n'ont marché avec moins de crainte de la désertion. Leur desir de venger Titi étoit si violent, que pour en prévenir les effets, Titi & Forteserre furent obligés de venir en hâte dans le camp qui se formoit pour attaquer la province de Triptillon, & d'employer tout leur pouvoir & toute leur adresse, à l'égard du soldat qui n'écoutoit que l'amour pour son roi, & le desir de le venger. *Avec de pareilles troupes*, disoit Forteserre à Titi, *si vous ne préfériez la gloire d'être véritablement un grand roi, à l'injuste vanité d'être un grand conquérant, vous pourriez vous asservir toute la terre.*

D'un autre côté, lorsque la reine mère reçut la réponse & la déclaration de Titi,

elle ne put s'empêcher de ſentir une confuſion ſecrette de tout ce qu'elle faiſoit contre ce prince. Elle auroit voulu qu'il eût eu une conduite qui juſtifiât les injuſtes procédés qu'elle avoit à ſon égard; il la forçoit à eſtimer ce qu'elle vouloit haïr. Mais ſon dépit fut extrême, lorſqu'elle apprit quelque temps après, que ſes lettres, les adreſſes de ſa province, les lettres de Titi & ſa déclaration avoient en effet été rendues publiques, & que, ſans le ſecours de ce fils qu'elle haïſſoit, tout le royaume auroit fondu ſur cette province pour l'écraſer, & elle, & Triptillon.

Cependant, le roi de Forteſerre ſomma Titi de lui faire voir, ainſi qu'il l'avoit promis, celle qu'il deſtinoit au trône. Titi avoit deſſein de ne point faire venir Bibi à la cour, qu'il n'eût mis dans le gouvernement l'ordre qu'il avoit projeté, & qu'il n'eût laiſſé paſſer le deuil du feu roi. Il ſe doutoit bien que dès qu'on verroit paroître Bibi, ſa beauté dévoileroit l'énigme du rang où il avoit élevé Abor; & Titi, par reſpect pour la mémoire de Ginguet, par égard pour lui-même, ne vouloit pas qu'on pût dire que la perte de ſon père, ni les

ſoins d'un nouveau gouvernement, ne l'empêchoient pas de ſe livrer à l'amour. Il dit une partie de ſes ſcrupules à Forteſerre, qui lui répondit que puiſqu'il ne vouloit pas que celle qu'il aimoit parût encore à la cour, il falloit aller la voir chez elle. Et quoique Titi objectât qu'elle demeuroit à plus de ſoixante-dix lieues de la capitale où ils étoient, le voyage fut réſolu. A dire vrai, Titi ne fut pas fâché de ſe voir forcé à le faire, car il y avoit deux mois qu'il n'avoit vu Bibi. Les deux princeſſes devoient être du voyage. On en mit les quatre ſeigneurs que Titi affectionnoit particulièrement. Deux dames d'honneur, & ſeulement quelques domeſtiques néceſſaires, ſuivirent les princes. Dès que le jour du départ fut pris, Titi en avertit Abor, qui partit deux jours auparavant avec l'Eveillé. Ils menèrent avec eux un maître d'hôtel, & deux cuiſiniers, moins pour faire bonne chère, que pour épargner l'embarras que cette viſite devoit cauſer à madame Abor. Bibi, qui n'étoit point avertie de ce voyage, s'abandonnoit toujours aux cruelles inquiétudes dont ſon imagination déchiroit ſon cœur. Elle ne pouvoit s'empêcher de ſe

croire tendrement aimée de Titi; elle le croyoit même assez grand prince pour tenir les promesses qu'il lui avoit mille fois répétées avec transport. « Mais quoiqu'il m'aime, » disoit-elle, il est impossible qu'il m'aime » maintenant qu'il est roi, autant qu'il m'a » aimé lorsqu'il n'étoit que prince, & prince » malheureux. Il voit mieux à présent la » distance immense qu'il y a de lui à moi. » Il ne peut songer à m'épouser sans rou- » gir. S'il le fait par les principes de cette » probité exacte qui l'y oblige, il se repro- » chera néanmoins la foiblesse qu'il aura eu » de s'engager; de la peine qu'il en aura, » naîtra une diminution de tendresse, & la » moindre diminution de sa tendresse me » rendra malheureuse. Il seroit alors d'au- » tant plus malheureux lui-même, qu'il n'y » a qu'un amour extrême qui puisse le » dédommager de tout ce qu'il sacrifieroit » pour moi en m'épousant; alliances, rai- » sons d'état, & qui plus est, gloire & » réputation. Ah! c'en est trop, s'écria-t- » elle, veux-je qu'on dise que le plus grand » prince qui fut jamais, a eu la foiblesse » d'épouser une fille comme moi? qu'il » ternisse par-là toutes ses vertus, & que

» si le dégoût succède à la passion, il ne
» voye plus en moi qu'une femme indigne
» & dont le nom seul le déshonore. Non,
» poursuivit-elle, & je ne l'aime pas si je
» consens qu'il m'épouse. Hélas! que ne le
» peut-il sans me faire reine, sans se faire
» tort? Mais si je l'aime bien, je dois faire
» mon bonheur de sa gloire, & non pas
» l'immoler à ma satisfaction particulière.
» Je suis indigne de lui, si je pense autre-
» ment, & je ne mériterai que ses repro-
» ches & ses mépris. Aimons - le donc
» comme il doit l'être, & comme je le
» dois. Que sa gloire fasse mon bonheur.
» Admirons-le de loin, & que mon amour
» se fasse un plaisir du devoir qui l'oblige
» de s'immoler à soi-même pour le plus
» aimable prince du monde. "

Après ces réflexions, Bibi avoit écrit une lettre à Titi, où elle avoit employé tout son esprit & toute sa tendresse à ménager d'abord les expressions tendres qui lui échappoient: Secondement, à faire voir à Titi que, par toutes sortes de raisons, il devoit épouser la princesse Gracilie; qu'il seroit indigne de lui d'écouter toute autre passion contraire au bien de l'état, & qu'elle

étoit si résolue de ne plus se livrer à celle qu'il lui avoit marquée, qu'elle disparoîtroit plutôt pour toujours, que de le voir hésiter sur un mariage aussi avantageux, & aussi souhaité de ses peuples. Qu'afin qu'il n'eût pas le moindre scrupule à cet égard, elle le lui demandoit comme une preuve de tendresse aussi digne de lui, que l'étoit d'elle la preuve de l'attachement extrême qu'elle lui marquoit en la lui demandant ; & enfin, que ce n'étoit qu'à ces conditions qu'il pourroit la conserver dans ses états, d'où sans cela elle disparoîtroit pour jamais.

Abor reçut cette lettre, justement comme il étoit prêt à partir. Il l'apporta à Titi, qui la lut avec beaucoup d'émotion. Malgré le soin que Bibi avoit pris à y cacher sa tendresse extrême, Titi découvroit cette tendresse jusques dans le soin qu'elle avoit pris de la cacher; mais il souffroit de l'effort qu'il sentoit bien que Bibi devoit se faire, & de l'agitation où il jugeoit qu'étoit l'ame de cette tendre & généreuse fille. Ce n'étoit pas tout; comme il la connoissoit incapable de détours & d'artifices, & qu'elle menaçoit de disparoître pour jamais, la grande crainte de Titi fut que, pour se

dérober aux recherches, Bibi ne se servît du don qu'elle avoit de se métamorphoser. Il marqua sa crainte à Abor, après lui avoir fait lire la lettre de sa fille; mais Abor le rassura, persuadé qu'elle aimoit trop son père & sa mère pour leur donner la douleur qu'elle savoit bien que leur causeroit l'ignorance de ce qu'elle seroit devenue. C'est en effet la raison qui l'avoit empêchée de marquer dans sa lettre qu'elle partoit, & qu'elle ne reviendroit point que Titi n'eût épousé Gracilie, au lieu de dire seulement qu'elle disparoîtroit s'il n'épousoit point cette princesse. Mais il est vrai aussi que son amour n'étoit pas fâché d'avoir une si bonne raison de différer le parti violent qu'elle menaçoit de prendre, & à quoi cette raison là même devoit apporter quelques modifications.

Après avoir un peu examiné ce qu'il y avoit à faire, il fut résolu qu'il falloit surprendre Bibi, & qu'ainsi Abor diroit seulement, que quelques seigneurs de la cour avoient fait partie de venir voir le *Fort-Titi*, & que pour les mieux recevoir, il avoit amené l'Eveillé qui étoit de leurs amis, & quelques gens pour les servir. On

instruisit l'Eveillé, qui ne joua pas moins bien son rôle pour tromper Bibi, que s'il avoit encore été page.

Après que Bibi eut écrit sa lettre, il lui prit envie de se métamorphoser en oiseau, pour aller ensuite sous la figure d'une mouche auprès de son cher prince, & s'y trouver lorsqu'Abor viendroit lui remettre cette lettre. « Je verrai, dit-elle, » quand il la lira, l'effet qu'elle produira » sur lui ; s'il la lit tranquillement, je » suis perdue, il ne suivra que trop » bien les conseils que tu lui donnes. » Mais pourquoi les lui donner, poursui-» voit-elle, si je ne veux pas qu'il les » suive ? Non, non, que ma foiblesse ne » démente point ce qu'un amour parfait » exige. Immolons-nous à son bonheur. » Confions mon destin à son amour, & » que la raison règle ma conduite. » Ces réflexions l'avoient empêchée de se rendre auprès de Titi, sans cela, elle auroit entendu le dessein qu'on prenoit de la surprendre ; mais elle auroit vu aussi que ses conseils ne seroient pas suivis. C'est ainsi que par trop d'amour elle travailloit à se faire de la peine.

Lorſqu'Abor arriva chez lui, ſa femme & ſa fille vinrent avec empreſſement le combler de careſſes, & lui demander le ſujet de ſa venue. Il répondit ainſi qu'il en étoit convenu avec Titi, & l'Eveillé fit là-deſſus cent contes pour autoriſer les apprêts qu'ils devoient faire. Bibi demanda à ſon père s'il n'avoit pas reçu avant ſon départ une lettre qu'elle lui avoit adreſſée pour Titi. Abor répondit qu'oui, mais qu'il n'en apportoit point de réponſe. J'étois preſſé de partir, dit-il, & le roi n'a pas apparemment voulu me faire attendre. Cela ne plut point du tout à Bibi, qui ſe fit un effort pour ne point faire d'autres queſtions. Elle crut que le jour ſuivant la réponſe viendroit peut-être. Ce jour vint, & point de réponſe. « Ah ! dit-elle, les » conſeils que je lui ai donnés n'auront » ſervi qu'à le confirmer dans le parti qu'il » avoit déjà pris. Je te perds, mon cher » Titi, que je ſuis malheureuſe de n'être » pas digne de toi avec tant d'amour ! Hé- » las ! il me ſemble que l'amour devroit » être au-deſſus de tout. Je voudrois être » reine, & que tu ne fuſſes que berger, » pour te faire voir comme on aime ; mais

» cela n'eſt pas, mes beaux jours ſont
» paſſés, n'en gardons que le ſouvenir &
» mon amour. » Cependant, le ſoir elle
fit cent queſtions à ſon père, ſur la manière dont il étoit à la cour, ſur les converſations qu'il avoit avec le roi, ſur les ſoins que ce prince donnoit à la princeſſe Gracilie; s'il étoit vrai qu'elle eût autant de mérite & de grâces qu'on le diſoit; & enfin, ſi Titi ne l'épouſeroit pas. Non, lui répondit Abor, ſur cette dernière queſtion, je ne crois pas qu'il le faſſe, ſi ce n'eſt pour l'amour de vous, & que vous ne l'y obligiez parce qu'il le doit. C'eſt un effort que vous devez exiger de ſa tendreſſe, vous vous aſſurerez ainſi le bonheur de jouir toujours de ſon eſtime & de ſon amitié, au lieu que l'amour paſſe, & qu'élevée ſur le trône, s'il ceſſoit de vous aimer, vous y ſeriez plus malheureuſe mille fois que dans cette cabane. Oh! dit Bibi, s'il m'épouſoit, il m'aimeroit toujours; il a trop de vertu & de bonté pour vouloir faire le malheur de quelqu'un qui ſe ſeroit attaché à lui; mais je ſens bien qu'il eſt ridicule à une fille telle que moi, de ſonger à épouſer

un si grand prince. Je le dissuaderai de le faire, & je l'ai déjà fait. En disant ces dernières paroles, ses beaux yeux parurent mouillés de quelques larmes. Son père, attendri, pensa lui découvrir le mystère de la surprise qu'on lui préparoit, & l'assurer qu'elle verroit le lendemain son cher prince aussi amoureux que jamais. Il se retint pourtant, & eut la cruauté de lui laisser passer la plus cruelle nuit du monde. Elle pria son père de trouver bon qu'elle s'absentât pendant que les seigneurs qu'il attendoit seroient chez lui; mais Abor lui dit qu'elle devoit aider à sa mère à faire les honneurs de la maison, ce qui fut pour Bibi un nouveau sujet de chagrin. Rien n'est plus cruel, pour un cœur livré à un amour extrême & malheureux, que d'être forcé de se distraire. S'il peut encore goûter quelque douceur, ce n'est que celle de s'occuper en liberté de ses peines.



LIVRE CINQUIÈME.

Contenant ce qui se passa depuis l'arrivée des deux rois dans la petite maison, jusqu'à l'élévation du palais de Bibi-Titi.

Il étoit déjà le lendemain dix heures du matin, & Bibi n'étoit pas encore descendue de sa chambre, lorsqu'elle entendit arriver dans la cour plusieurs carosses, & des hommes à cheval. Elle regarda au travers de sa fenêtre; mais le premier carosse, où étoient les deux rois & les deux princesses, s'étoit déjà rangé si près de la maison, qu'elle ne put voir que ceux qui étoient dans les deux carosses de suite. Elle entendit en même temps sa mère qui étoit accourue pour lui dire de descendre; & comme elle sortoit de sa chambre, elle vit paroître au haut de l'escalier son cher roi, qui vint avec transport se jeter à son cou. Elle resta entre ses bras presqu'immobile, les jambes lui manquèrent. Elle ne put plus se soutenir qu'en s'attachant à son cher prince, comme la vigne s'atta-

che à l'ormeau qui la soutient. C'est alors qu'on auroit pû dire qu'elle ne sentoit rien pour trop sentir. Titi la fit entrer dans la chambre, la mit sur un siège, & se jetant à ses genoux, lui baisoit les mains. Plus heureux alors qu'il ne l'étoit lorsqu'il donnoit sur son trône audience aux ambassadeurs des plus grands rois. Est-ce vous, ma chère Bibi, lui dit-il, quand il vit qu'elle commençoit à se remettre ? Est-ce vous qui m'avez conseillé d'être à une autre ? Se peut-il faire que vous vouliez vous priver de votre cher Titi ? Vous ai-je donné lieu de soupçonner ma fidélité & mon amour ? & voulez-vous me rendre malheureux, lorsqu'il ne tient qu'à vous de me rendre le plus heureux de tous les hommes ? Nous ne sommes plus dans notre isle déserte, lui répondit Bibi, vous êtes roi maintenant. Vous devez épouser la princesse de Forteserre, puisque votre royaume le souhaite, & ne pas irriter, par un refus, un grand roi qui peut vous être un allié utile. Que dites-vous, ma chère Bibi, reprit son cher prince ? Croyez-vous donc que le roi de Forteserre ait amené ici sa fille pour me

me la faire épouser ? Oui, je le crois, répondit Bibi, & je crois aussi que vous devez le faire. Titi souriant alors : vous verrez ce qui en est, lui dit-il, ils sont ici l'un & l'autre. Comment, l'un & l'autre, reprit-elle ? Oui, dit Titi, c'est pourquoi il faut descendre, nous aurons le temps de parler une autre fois. Mais puis-je paroître en l'état où je suis, lui dit-elle ? A quoi m'exposez-vous ? Ce sont mes affaires, répondit Titi, vous êtes à moi, & je ne serai jamais à une autre. En disant ces paroles, après s'être tenus embrassés, sans se rien dire, pendant quelques momens qui ne servirent qu'à donner un nouveau vermillon aux belles joues de Bibi ; Titi la prit par la main, & la conduisit dans une salle basse, où madame Abor les accompagna, & où étoient le roi de Forteserre & les princesses, avec les dames & les seigneurs de leur suite. Dès que Forteserre la vit paroître, il s'avança pour l'embrasser ; la princesse Gracilie en fit autant, & ensuite la princesse de Blanchebrune ; sire, dit Forteserre, en s'adressant à Titi, *il seroit inutile de cacher à ceux qui sont ici présens qu'ils y voyent leur*

reine, ſa vue le dit aſſez ; & on ne pourroit s'empêcher de vous accuſer d'injuſtice, ſi, après l'avoir connue, votre majeſté *ne l'élevoit pas ſur le trône.* Les dames & les ſeigneurs ne s'avancèrent alors que pour lui baiſer le bas de la robe. Mais Bibi s'en défendit comme d'un badinage, ſans toutefois préſenter la joue aux dames qui s'approchèrent d'elle. Ce qu'elle ne ſe retint point de faire par orgueil ; mais par reſpect pour le roi de Forteſerre & les deux princeſſes. En quoi on ne put s'empêcher d'admirer la préſence d'eſprit d'une ſi jeune perſonne. Sa rougeur & le mouvement de ſes yeux marquoient ſa modeſtie ; mais d'ailleurs elle n'avoit point du tout l'air embarraſſée. La ſupériorité d'eſprit ſupplée à ce que d'autres n'acquièrent que par l'uſage.

Comme il faiſoit extrêmement chaud, & que la chambre où l'on étoit, quoiqu'aſſez fraîche, ſe trouvoit petite pour tant de monde : Forteſerre propoſa d'aller dans le jardin ſe mettre à l'ombre de quelques arbres, s'il y en avoit où l'on pût ſe garantir du ſoleil. On paſſa ſous un long berceau de treillage de vigne,

où l'épaiſſeur des feuilles conſervoit un frais agréable. On y fit apporter des chaiſes pour les deux rois & pour les princeſſes, & une auſſi pour Bibi que Forteſerre voulut avoir à côté de lui. Tous les yeux étoient tournés ſur elle, pleins d'admiration pour ſa beauté. On étoit charmé des grâces qui paroiſſoient dans ſes moindres mouvemens. Eſt-il poſſible, ſe diſoient tout bas les ſeigneurs qui étoient là préſens, qu'il y eût dans ce royaume une ſi grande merveille & qu'elle fût ignorée! Il n'y en avoit point, qui dans le fond de ſon cœur ne ſouhaitât de l'avoir connue avant qu'elle eût été aimée de leur prince. Forteſerre même qui, depuis long-temps, ne vouloit de l'amour que les plaiſirs qui en doivent être la preuve ou la récompenſe; mais dont le cœur inacceſſible aux ſentimens de la tendreſſe ne l'avoit connue une fois dans ſa vie que pour s'en exempter toujours, ne put s'empêcher de ſentir qu'il devoit y avoir une douceur extrême à aimer & à être aimé d'une perſonne ſi parfaite. Ce n'étoit rien encore. Ce prince fit adroitement tourner la converſation ſur divers ſujets qu'il avoit

l'adresse d'exposer sans affectation, d'une manière propre à surprendre ou à embarrasser. Bibi ne parloit jamais que lorsque Forteserre ou les princesses lui adressoient la parole, ou qu'elles lui demandoient son sentiment; mais lorsqu'elle s'excusoit de le dire, elle avouoit son ignorance avec tant de charmes, qu'elle ne faisoit pas moins admirer ses grâces que sa modestie. Et lorsqu'elle expliquoit ses pensées, c'étoit toujours d'une manière si précise & si juste, & en même temps si naïve, qu'il paroissoit que la belle & simple nature étoit en elle la seule interprète de la vérité. Il y eut pourtant telles questions qui supposoient beaucoup de réflexions & de principes; mais, madame, lui dit Forteserre avec étonnement, dites-moi, je vous prie, comment il se peut faire qu'à votre âge vous ayez pensé à tant de choses, & que vous y ayez pensé avec tant de précision & de justesse? Sire, lui répondit-elle, si votre majesté est contente de ma façon de penser, c'est une nouvelle obligation que j'ai à deux maîtres, à qui j'avois encore plus envie de plaire, que je n'en avois de m'instruire. Qui sont-

fils, demanda Forteſerre ? L'un eſt mon père, répondit-elle. Enſuite elle baiſſa les yeux, & rougit un peu. Alors le roi de Forteſerre ne put s'empêcher de l'embraſſer. Charmante fille, lui dit-il, votre ſecond maître eſt plus heureux de vous avoir inſtruit, que de porter une couronne.

Titi nageoit dans la joie de ſon cœur. Tous ceux qui étoient préſens la partageoient. Blanchebrune étoit charmée de l'impreſſion que les admirables qualités de Bibi faiſoit ſur le roi de Forteſerre, parce que l'approbation de ce prince étoit une juſtification du choix de Titi. Enfin, & c'eſt le plus grand éloge qu'on puiſſe donner aux charmes de Bibi, la princeſſe Gracilie conçut pour elle une vraie & tendre amitié ; & quoique princeſſe, & preſqu'auſſi jeune, la juſtice plus forte que l'envie naturelle à ſon ſexe & à ſon âge, lui faiſoit publier avec plaiſir, que Bibi étoit digne de ſon bonheur.

Quelque temps après le dîner fut ſervi. Il ſe trouva excellent. La joie & l'appétit aſſaiſonnoient tous les mets. On fut enſuite ſe promener dans le fort, dont Forteſerre approuva extrêmement la conſtruc-

tion. Titi, pour rendre l'air de la petite maiſon plus pur, prit la réſolution de déſſecher les terres qu'on avoit rendues marécageuſes, & de faire couler le ruiſſeau une partie autour des fortifications, & une autre partie dans l'intérieur du fort; d'acheter les terres des particuliers qui ſe trouvoient enfermées entre des lignes & une chauſſée, & d'en faire un parc pour la petite maiſon. Forteſerre approuva ce projet. Ils conſultèrent le terrain pour voir les embelliſſemens qu'on pourroit y faire. Tout le monde prenoit la liberté de dire ſon avis, excepté Bibi qui écoutoit tout ſans parler. Vous ne dites rien, madame, lui dit Forteſerre, ceci regarde cependant une maiſon que vous devez bien aimer. Je l'aime tant, ſire, répondit-elle, ſurtout depuis qu'elle eſt honorée de la préſence de votre majeſté, que je voudrois pouvoir lui faire une enveloppe de cryſtal; mais je conçois que ſur toutes les idées qu'on propoſe, il eſt difficile de faire un plan auſſi régulier & auſſi agréable qu'on le ſouhaiteroit. Il me ſemble que pour en bien juger, il faudroit deſſiner, ſur le plan même du terrain, toutes ces différentes

idées, qu'on pourroit alors plus aisément comparer. C'est sans-doute ce qu'il faut faire, reprit Forteserre, & j'exige de vous, madame, que vous nous donniez votre dessin. Puisque votre majesté l'ordonne, je le ferai, répondit-elle; mais pour le plus sûr, qu'elle exige aussi que d'autres que moi vous en présentent. C'est ce qui fut résolu. Titi demanda qu'on ne s'attachât à parer ce lieu que des variétés de la belle & riante nature; qu'on ne cherchât que l'agrément, & non la magnificence, qui rend les lieux superbes, mais quelquefois tristes, & qui ne conviendroient point à une petite maison qui seroit conservée telle qu'elle étoit. C'est dans cette vue que travaillèrent tous ceux qui firent des dessins.

On revint à la petite maison, en prolongeant la promenade, où Titi & Bibi eurent occasion de se parler en particulier. C'est-là qu'elle apprit à son cher prince, combien le voyage du roi Forteserre l'avoit alarmée, comme elle avoit vu, sous la figure d'un papillon, tout ce qui s'étoit passé dans le palais des fleurs; comme elle étoit souvent venue, sous la

figure d'une mouche, se donner la satisfaction de le voir au milieu de sa cour, & même seul dans sa chambre, sans avoir voulu se faire voir à lui, par une délicatesse dont Titi la gronda beaucoup. Combien de fois, dit-elle, & je ne rougis point de vous l'avouer, mon cher prince; combien de fois vous ai-je baisé la main, sous la figure d'une mouche, que vous chassiez comme un insecte, & c'étoit la pauvre Bibi? Elle conta toutes les inquiétudes où l'avoient jetée les nouvelles publiques, & sur-tout les vers qui décrivoient la Fête du palais des fleurs: enfin, ce qu'elle s'étoit dit à elle-même, lorsque, désespérée par la crainte de le perdre, elle avoit cru néanmoins qu'elle devoit l'encourager à l'abandonner. Et c'est par ce que Titi en a dit, & par ce qu'elle en a répété elle-même, qu'on a su tout ce qu'on en a rapporté.

« Est-il possible, lui dit alors Titi, que » vous m'ayez cru capable de manquer à » mon amour & à mes promesses? Depuis » que je vous ai vue, par quel endroit » vous ai-je donné lieu de me soupçonner » assez de petitesse pour m'enivrer des

» grandeurs de la royauté, & oublier vos
» vertus, vos charmes, votre tendresse,
» & la bonne foi de l'engagement que je
» pris avec votre père, lorsqu'il vous avoit
» éloignée de moi ? Voudriez-vous que
» j'eusse à me reprocher d'avoir trompé un
» homme, qui ne s'exposa à perdre une
» fille qui faisoit la douceur de sa vie, que
» parce qu'il m'aimoit & me crut vertueux ?
» Non, Bibi, le risque qu'il courut me le
» feroit accuser d'imprudence, si je n'avois
» vu que sa tendre amitié pour moi, la pitié
» de l'état où j'étois, & la confiance qu'il
» avoit en ma bonne foi, le firent exposer à
» ce qu'un père raisonnable ne doit jamais
» permettre, & vous voudriez que je payasse
» de perfidie sa confiance & son amitié ?
» Quelle idée avez-vous de moi, ma chère
» Bibi ? C'est une faute à un prince, je
» l'avoue, & sur-tout à un prince destiné à
» la royauté, que de prendre des engage-
» mens qui peuvent l'avilir aux yeux de ses
» sujets. Si l'engagement que j'ai pris avec
» vous étoit tel, je n'aurois pu en effacer
» la faute ; mais je l'aurois réparée, en pro-
» fitant de la permission que vous me don-
» niez d'épouser la princesse de Forteserre.

» Car ne doutez pas, ma chère Bibi, que
» ſans cette permiſſion, & celle de votre
» père, j'euſſe pu manquer à mes promeſ-
» ſes. Je ſuis perſuadé qu'il y a plus d'hon-
» neur à tenir des engagemens, même très-
» préjudiciables, qu'il n'y a de honte à les
» avoir pris. Il faut avoir le courage de
» réparer ſes fautes en s'en puniſſant, ſi on
» ne peut les réparer ſans en faire des nou-
» velles; & de toutes celles qu'on peut
» faire, manquer de bonne foi, eſt la plus
» grande. Mais l'engagement que j'ai pris
» avec vous, ma chère Bibi, n'eſt point
» une faute. Votre beauté juſtifie ma paſ-
» ſion; vos vertus en autoriſent la fidélité,
» & en aſſurent la conſtance; & en vérité,
» vous êtes telle que le roi de Forteſerre
» n'a point dit, pour ne vous faire qu'un
» compliment, que ce ſeroit vous faire injuſ-
» tice que de ne pas vous placer ſur le trône.
» Je n'y ſerois pourtant pas ſans vous, lui
» dit Bibi, & je vous aſſure que je n'y vois
» que vous. Je le ſais, reprit Titi, le trône
» eſt encore au-deſſous de vous; le cœur
» ſeul de votre cher Titi en eſt digne, mais
» ne le troublez donc plus par vos inquié-
» tudes. Si je ne vous ſuis pas venu voir;

» si je ne vous ai pas prié de venir ; si je
» ne vous ai pas même écrit régulièrement,
» c'est que j'ai cru devoir plus donner aux
» affaires du gouvernement, qu'aux soins
» d'une tendresse dont je croyois que vous
» étiez sûre, & qui ne pourroit jamais s'al-
» térer, que lorsque vous exigeriez des
» soins & des complaisances qui me feroient
» négliger les devoirs de la royauté ; mais
» je vous en crois incapable, & je suis
» persuadé, au contraire, que vous forti-
» fierez sans cesse ma tendresse, en me fai-
» sant sans cesse admirer votre vertu. »
Bibi lui répondit les choses les plus tou-
chantes, & les plus raisonnables. Dès ce
moment toute inquiétude fut bannie de son
ame. Elle se considéra comme l'épouse de
son cher prince ; & quoiqu'après le com-
pliment de Forteserre elle eût commencé à
ne plus regarder son sort comme incertain,
on s'apperçut néanmoins, en rentrant dans
la petite maison, qu'une nouvelle satisfac-
tion brilloit dans ses beaux yeux. On se mit
à table, afin que les princesses, qui devoient
être fatiguées, pussent se coucher de bonne
heure. Elles étoient lasses, à la vérité,
mais elles n'avoient pas envie de dormir.

La bonté des rois, celle des princesses, faisoit régner une liberté charmante; rien ne gênoit la bonne humeur des courtisans. Nous sommes ici tous convives & bons amis, disoit Forteserre, il n'y a ici ni roi, ni reine que Bibi; Titi même n'est plus roi. Il voulut que Bibi fût assise entre les princesses Gracilie & Blanchebrune, vis-à-vis de lui; & ordonna que ceux qui se serviroient du mot de majesté, payeroient un demi ginguet d'amende. C'étoit peut-être étendre trop loin la liberté de ce repas; mais ce grand prince savoit bien que personne de ceux qui s'y trouvoient, n'auroit l'étourderie d'en abuser. Ce prince étoit âgé de cinquante-cinq ans. Il avoit la mine haute & fière; plus de majesté que de régularité dans les traits. Son teint étoit basané, son né aquilin, les yeux grands & pleins de feu. Il avoit la taille d'un héros, haute & robuste, il en avoit aussi la force & les sentimens. Bon, généreux, aimant la justice, il se faisoit un devoir de protéger les malheureux. Il étoit ennemi de la tyrannie, quoiqu'il voulût commander par-tout. Fier avec ses égaux, il n'en reconnoissoit point qui ne lui cédât du moins la primauté du

rang. Violent & colère, il n'y avoit point à ſon égard de petites fautes. Nourri dans les camps, ſes manières & ſes mœurs étoient plus d'un guerrier que d'un roi de cour. Il comptoit la vie pour rien, & ne formoit jamais de deſſein que dans la réſolution de périr ou de l'exécuter. Redouté de ſes voiſins, aimé de ſes ſujets; il en auroit été adoré, ſi on n'eût pas eu autant de crainte de ſon humeur violente, qu'on avoit d'amour pour ſes vertus, & qu'il eût pris la peine d'entrer un peu plus dans le détail du gouvernement civil; mais tout entier au militaire, il ſe repoſoit trop ſur ſes miniſtres de la direction de la juſtice & de la finance. L'une étoit détruite par la chicane du labyrinthe des loix; l'autre par une régie trop compliquée.

Le royaume dont il hérita étoit très-borné; il l'étendit extrêmement par la conquête de deux états voiſins. Il parvint à la couronne à l'âge de trente-cinq ans, après avoir vu tuer le roi ſon père à côté de lui par un boulet de canon. Furieux dans la douleur de cette perte, il écrivit à ſes ennemis qu'il défendoit de ſe ſervir de canons, autrement que pour l'attaque ou la défenſe

des places, ainsi qu'il l'observeroit lui-même; sinon qu'il ne feroit aucun quartier à leurs soldats. Et sans crainte d'exposer les siens à la cruauté des représailles, après avoir fait mourir plus de soixante mille hommes pour effectuer sa menace, il força ses ennemis à se conformer à ce qu'il exigeoit, leurs soldats effrayés ne voulant plus servir dans une guerre où on ne faisoit point de quartier. Il appeloit les canons, *les armes des lâches*. Il disoit que c'étoient des instrumens qui ne servoient qu'à la cruauté des hommes, & non point à leur valeur.

Il avoit une maîtresse qu'il aimoit extrêmement, & qui étoit la seule personne qu'il eût aimée, lorsque le roi son père lui fit épouser une princesse qu'il n'aimoit point. Celle-ci, dont Gracilie fut la fille unique, mourut deux ans après son mariage. L'autre lui ayant fait une infidélité, il alla chez elle, monta dans sa chambre & la jeta par la fenêtre. Depuis ce temps, il n'aima plus que pour satisfaire aux besoins de son tempérament, comme il aimoit une bouteille, dont il ne se soucioit plus quand sa soif étoit passée. Il prétendoit que c'est ainsi que les hommes doivent aimer leurs femmes, &

qu'il est ridicule de voir un héros tendre, puisque toute tendresse est toujours foiblesse & servitude. Malgré ces sentimens, il ne put s'empêcher d'avouer que Bibi méritoit d'être aimée ; & que la tendresse que Titi avoit pour elle n'étoit pas foiblesse, mais justice.

Il ne se mettoit jamais à table, que lorsqu'il avoit fini toutes les affaires qu'il devoit régler. On l'a vû à l'armée, après des marches pénibles, passer les nuits à travailler, sans prendre pendant vingt-quatre heures que deux tasses de café, ou un verre de vin, ou quelquefois même simplement un verre d'eau, & quelques pipes de tabac, car ce prince aimoit à fumer. Cependant, lorsque ses affaires étoient finies, & qu'il se mettoit à table, il se plaisoit à y être du temps. C'est-là qu'il cessoit d'être roi, & que ce héros si fier & si violent n'étoit plus qu'un convive aimable qui se livroit au badinage, & même à l'amitié.

Ils en étoient au fruit, lorsqu'on vint dire à l'Eveillé qu'une vieille femme demandoit à lui parler. Titi eut un pressentiment de ce que c'étoit. Il ne se trompoit pas, c'étoit Diamantine. Elle parut un moment après,

ſous la même figure de vieille qu'elle avoit quand Titi la trouva pour la première fois dans la forêt ; elle boîtoit encore, comme ſi elle eût été bleſſée à une jambe. L'Eveillé lui donnoit la main, & la préſenta à Titi, pour que ce prince lui fit l'honneur de la préſenter lui-même à Forteſerre & aux princeſſes. Le roi de Forteſerre la regardoit avec ſurpriſe. Il avoit vu qu'auſſitôt qu'elle avoit paru, Titi s'étoit levé pour la recevoir ; que la princeſſe de Blanchebrune, s'étoit auſſi levée ; qu'Abor & ſa femme en avoient fait autant. Mais ſa ſurpriſe augmenta beaucoup, lorſqu'il vit que Titi la lui préſentoit comme une de ſes meilleures amies, & le prioit de trouver bon qu'elle s'aſsît à ſon côté, entre les deux rois. Il la regardoit avec un air mêlé de dédain & de ſurpriſe, ſans trop ſavoir ce qu'il devoit en penſer. Il crut d'abord que c'étoit quelque folle dont on vouloit le divertir, ce qu'il ne trouvoit point trop plaiſant. Cependant, la vieille s'aſſit ſans façon, & dit à Forteſerre : ſire, que votre majeſté ne ſoit point ſurpriſe ſi j'en agis ſi librement. Elle vient d'entendre que je ſuis une bonne amie de Titi, & je veux

devenir auſſi bonne amie de votre majeſté. Elle ſait qu'on eſt naturellement ami des amis de nos amis, & comme je ſuis perſuadée que vous êtes extrêmement ami de mon ami Titi, j'eſpère que par cette même raiſon, vous ſerez auſſi des miens. Et qu'en arrivera-t-il de cette amitié, demanda Forteſerre? Le plaiſir de nous aimer, répondit-elle, & de nous en donner des preuves dans l'occaſion, ce qui fit rire tous ceux qui ne la connoiſſoient pas, & ce qui perſuada Forteſerre que c'étoit une folle. Par exemple, continua-t-elle, maintenant que j'ai ſoif, & que la bouteille eſt auprès de votre majeſté, votre majeſté peut me verſer à boire; & quand votre majeſté aura ſoif, & que j'aurai une bouteille, je verſerai à boire à votre majeſté; car entre amis, les ſervices doivent être mutuels ſelon le pouvoir & l'occaſion. Soit, lui dit Forteſerre. Mais, ma bonne amie, puiſque bonne amie y a, il faut que vous ſachiez que perſonne à cette table ne doit ſe ſervir du terme de majeſté, ſans payer un demi ginguet d'amende. La règle eſt bonne, répondit-elle, je ne le ſavois pas; mais à préſent que votre majeſté m'en a informée, je ne

[illegible]

tomba trois ſur la table. Cette dame les reprit; mais à meſure qu'elle en reprenoit un, les autres s'échappoient & rouloient de côté & d'autre. Elle crut d'abord que c'étoit un pur haſard, & demanda pardon de ce qu'elle étoit ſi mal-adroite; mais voyant, & toute la compagnie auſſi, que quelque chose qu'on fît, cette dame ne pouvoit jamais les tenir tous les quatre à la fois; Forteſerre prit la bonne vieille pour joueuſe de gobelets, & la regardant avec mépris: Oh, oh, ma bonne amie, dit-il, eſt-ce ainſi que vous payez vos amendes? Hé bien, répondit-elle, cela ne vaut-il pas de l'argent? Pas pour moi, dit Forteſerre, je n'aime point les tours de paſſe paſſe. Ayez du moins la complaiſance de voir tout au long celui-ci, reprit la vieille. Madame, dit-elle à la dame d'honneur, donnez-moi, s'il vous plaît, le demi ginguet que vous tenez, je ratrapperai bien les autres. La dame d'honneur le lui donna, & la vieille les ayant pris tous quatre: Tenez, dit-elle à Titi, remettez-les dans la main de madame, & qu'elle la ferme bien de peur qu'ils ne lui échappent. Titi donna les quatre demi ginguets. La dame

tez-en, sire. En disant cela, elle tira de ses poches deux sacs, dans lesquels étoient les noix & les noisettes, & une boîte où étoient les nêfles, & les mit devant Forteserre. Ce prince goûta de chacune, qu'il trouva excellentes; mais après en avoir goûté, toutes celles qu'il prit ensuite se trouvèrent des diamans semblables à ceux qu'avoit autrefois trouvé Titi. La surprise ne fut pas si grande, parce qu'on avoit déjà vu arriver pareille chose, & qu'on croyoit que la suite pourroit bien être la même, c'est-à-dire, que ces diamans redeviendroient quelque jour noix, nêfles & noisettes. Cela est fort beau, dit Forteserre, c'est dommage qu'il n'y ait que l'apparence sans réalité. Comment, dit la fée, je vous assure que ce sont de beaux & bons diamans, aussi vrais que les ginguets que vous venez d'examiner. Je le crois, répondit Forteserre, & sur ce pied-là, j'appréhende qu'au lieu d'avoir enrichi les domestiques d'Abor, vous ne leur ayez donné de quoi se faire pendre. Ils se serviront de vos ginguets, & on les prendra pour de faux monnoyeurs. Voulez-vous m'en croire sur ma parole, reprit alors Diamantine, je

une gêne, & l'attention qu'il faut avoir pour s'exempter de la payer, ne sert qu'à faire mieux penser à votre rang que vous voulez qu'on oublie. J'y consens, dit Forteserre, qui commença à regarder la vieille avec une sorte de considération, & je vois qu'il est très-avantageux d'être de vos amis. Mais sont-ce bien là de bons ginguets, dit-il, en en prenant un qu'il pesa sur le bout du doigt, & qu'il fit sonner avec son couteau. Si bons, répondit la vieille, que vous n'en avez jamais fait battre de meilleurs, & cela étoit vrai. On en remplit une serviette, & on les donna aux domestiques de la petite maison, qui se virent ainsi des plus riches de la province. Jusqu'à présent, dit Forteserre, en regardant la vieille, je ne savois pas trop que penser de vous, ni de l'accueil qu'on vous a fait; mais je vois bien que vous êtes une fée, & je soupçonne que vous pourriez bien être la même dont les noix, les nêfles & les noisettes ont été la cause de la guerre que j'ai eue avec le feu roi Ginguet, & où Titi me fit prisonnier. Cela est vrai, dit la fée, & je vous apporte encore des mêmes noix, des mêmes nêfles, & des mêmes noisettes. Goû-

tuellement. En disant ceci, Diamantine quitta sa figure de vieille, & parut entre les deux rois, comme une belle reine, pleine de grâces & de majesté, & brillante des plus belles pierreries du monde. La princesse Gracilie, qui s'en étoit d'abord moquée intérieurement, fut alors surprise de joie & d'admiration, & souhaita, dans le fond de son cœur, de pouvoir bien obtenir l'amitié de cette grande fée. Les deux dames d'honneur, & les quatre seigneurs dont elle n'étoit point connue, furent également ravis de tant de merveilles, & ne songèrent plus qu'à devenir agréables à Diamantine. La joie & l'admiration éclatoient dans tous les yeux. Il n'y avoit que Forteserre qui avoit l'air un peu rêveur. Ecoutez, madame, dit-il, en s'adressant à Diamantine, je vais vous parler sincèrement. Je n'ai point l'honneur de vous connoître, & quoique j'eusse beaucoup entendu parler de fée, je n'en avois point vu; je croyois même, pour vous dire la vérité toute pure, que les merveilles qu'on en disoit étoient des contes à dormir de bout, ou propres tout au plus à amuser de petits enfans.

J'ajouterai

J'ajouterai même, avec votre permiſſion, qu'on m'a dit que ces dames étoient fort capricieuſes, qu'elles faiſoient ſouvent du mal ſans ſujet, comme du bien ſans raiſon, ce que je ne veux pas croire, parce que cela me donneroit trop mauvaiſe idée d'elles, & qu'on a ſans-doute toujours d'autant plus de raiſon, & par conſéquent de bonté, qu'on a d'intelligence & d'eſprit. Si je ſuis bien connu de vous, pourſuivit-il, vous devez ſavoir que je me ſoucie de vos diamans comme de rien du tout. Ce n'eſt pas que je n'en admire l'éclat & la beauté; mais au fond, qu'eſt-ce que cela? Les aîles des papillons, & les plumes des paons, ſont-elles moins admirables? Et le brillant du ver luiſant n'eſt-il pas plus éclatant que celui des plus beaux diamans du monde? Je ne dis pas ceci, grande fée, ajouta-t-il, pour mépriſer le don que vous me faites. Je ſais que les diamans ont une valeur réelle dans l'opinion des hommes, & qu'ainſi, le préſent que vous me faites vaut un royaume. Je vous proteſte, ſans compliment, que je ſuis plus ſenſible aux ſentimens de votre amitié, qu'au préſent même. Je l'accepte avec une

reconnoiſſance qui vous aſſure en moi d'un dévouement ſincère. Mais permettez que je diſpoſe de ces diamans. Que j'en faſſe garnir deux épées, une pour Titi, & l'autre pour moi : Que j'en donne un gros & un petit à chacun de ces meſſieurs, pour conſerver une marque de vos bontés & de cette merveille : Que chacune de ces deux dames, en montrant les dames d'honneur, en ayent deux des gros & trois petits; & que madame Abor, après avoir choiſi ce qu'il lui plaira, donne à Bibi & aux deux princeſſes à partager le reſte. Car ſi vous ne voulez pas que je les donne, je les ferai vendre pour fournir aux frais de la première guerre que j'aurai. Sire, répondit Diamantine, je vous défends de les vendre, ſi ce n'eſt pour le ſoulagement de vos peuples, dans une grande néceſſité. Je conſens ſeulement que vous en faſſiez garnir deux épées, & que vous donniez auſſi de ces diamans, ainſi que vous le dites, à chacune de ces dames & de ces meſſieurs, à condition même que ces diamans deviendront noirs pour ceux qui ſeroient capables de manquer à l'attachement & à la fidélité qu'ils doivent

à leurs maîtres. Mais je veux que du reste, vous vous fassiez garnir un habit pour les nôces de Bibi, qui se célébreront d'aujourd'hui en un an. Pour ce qui la regarde, aussi bien que sa mère & les princesses, c'est mon affaire. Forteserre répondit qu'il se conformeroit à ce qu'elle souhaitoit. Cependant, comme elle s'étoit servi du terme : *Je vous défends*, terme que personne n'auroit jamais osé prononcer devant Forteserre, il avoit été blessé de cette expression, & se disoit en lui-même, malgré tous les diamans ; voilà une commère qui est bien impertinente ; croit-elle que ses présens lui donnent droit de me commander ? N'auroit - elle point envie de me faire danser aux nôces de Bibi avec un habit à boutons de nêfles ? Cette seule idée allumoit la colère dans son cœur, & son visage en parut altéré. Qu'avez-vous, sire, lui dit Diamantine, il me semble que vous n'êtes pas content ? Je ne vous le dissimulerai point, lui répondit Forteserre, j'ai songé que pour vous divertir vous voudriez peut-être me faire danser aux nôces de Bibi avec des boutons de nêfles. Morbleu, si je le croyois,

pourſuivit - il ſans lui donner le temps de lui répondre, ni vous, ni vos diamans, ni toutes les fées du monde ne m'empêcheriez pas de..... De quoi faire, demanda Diamantine? Vous le verriez, répondit Forteſerre. Sire, reprit la fée, j'ai dit à votre majeſté que je voulois être de ſes amies, & je vais vous en donner une grande preuve, en ſupportant votre vivacité & votre injuſtice ſans me fâcher. Vous ne ſongez pas que vous me faites plus d'injure, en me ſoupçonnant de pouvoir vous faire danſer en habit à boutons de nêfles, que je ne vous en ferois ſi je le faiſois en effet. Car au fond, on ne pourroit vous accuſer que d'avoir eu de la confiance dans l'amitié d'une fée qui vous a trompé, & qui s'eſt montrée, à votre égard, auſſi traître que maligne. On ſait bien que ce ne ſera jamais par vanité que votre majeſté ſe fera faire les habits les plus magnifiques. On vous connoît trop, pour ne pas ſavoir que vous ne faites pas conſiſter votre grandeur dans une parure plus convenable à un roi de théâtre qu'à un grand prince; & que quand vous paroîtrez avec un habit extraordinaire, ce ne

ſera aſſurément que par un effet de votre complaiſance pour une fête extraordinaire. Mais, ſire, après vous avoir demandé de m'en croire ſur ma parole, & vous avoir aſſuré que ces diamans ſont & ſeront toujours de véritables diamans, me ſoupçonner de ne vous tendre par-là qu'un piége pour vous rendre ridicule au milieu d'une fête & d'une réjouiſſance publique, c'eſt me croire capable d'une trahiſon ſi indigne, qu'en cela le ſoupçon ſeul eſt une injure. Toute la compagnie craignoit, & ſur-tout Gracilie, que Forteſerre ne s'emportât; mais au fond ſa colère n'étoit jamais brutale, lors même qu'elle étoit dans toute ſa violence. Je veux croire que j'ai tort, répondit-il à la fée, & je vous en demande pardon. Je conviens que ſi vous êtes incapable de tromper ceux qui ſe fient en vous, je vous ai fait une grande injure. Mais je n'ai pas trop l'honneur de vous connoître, grande fée; eh, eh, vous ſavez..... Quoi! n'achevez pas, interrompit-elle; vous ſavez que je ſuis une bonne amie de Titi, & cela devroit vous ſuffire. D'ailleurs, ſire, pourſuivit-elle, vous imaginez-vous qu'une fée qui n'a qu'à vou-

loir, pour opérer des miracles que tous les hommes du monde ne pourroient faire, pût redouter la fureur, je ne dis pas d'un roi quel qu'il fût, mais de tous les rois de la terre. Il est vrai qu'il y a des fées subalternes qui sont injustes & malignes, méchantes même quelquefois jusques à la cruauté, qui ne laissent pas que d'avoir un pouvoir extraordinaire, & dont on peut néanmoins se venger ou par la force ou par la ruse; mais pour une fée telle que moi, qui ne reconnoît aucun pouvoir supérieur au sien, vous trembleriez, sire, si vous songiez à ce qu'elle peut faire, sans qu'il y ait à son égard d'autre parti à prendre que de tâcher de se la rendre favorable, ou de rester dans la nécessité de souffrir & dans l'impossibilité de se venger. Moi, trembler, dit Forteserre, en regardant fixement Diamantine, je conçois bien que je puis craindre de m'exposer à un danger ou d'échouer dans le dessein que je me serai proposé en m'y hasardant. Mais *trembler*, on ne tremble jamais quand on ne craint point de périr; je sais qu'on ne doit point craindre ce qui est inévitable, & que dans ce qui est in-

certain, il faut avoir le courage de vaincre. Etes-vous donc bien sûr, reprit Diamantine, que dans un péril éminent, ou pour dire plus, inévitable, votre majesté ne trembleroit pas ? Votre majesté va assez mal là, répondit Forteserre, & vous avez bien fait de payer d'avance une bonne amende ; car une majesté qui tremble, est une majesté bien peu majestueuse ; mais pour répondre à votre question, madame, je vous dirai sincèrement que je n'en sais rien, parce que je ne m'y suis jamais trouvé ; cependant je ne crois pas en effet que j'eusse assez peur pour trembler. J'en suis bien aise, ajouta Diamantine, j'ai un ennemi si brave, qu'il n'y a, je crois, qu'une puissance aussi grande que la mienne qui pût en triompher, & je respecte si fort sa valeur, que je me ferois une honte de l'accabler d'une force qu'il ne pourroit combattre ; vous êtes un héros digne de lui, & par ce que je viens de dire, vous devez le croire digne de vous. J'espère que vous voudrez bien quelque jour prendre ma cause en main ; me le promettez-vous, sire ? l'entreprise est si grande, que le chemin même pour la tenter peut ef-

frayer les plus braves. Si vous me parlez sincèrement, dit Forteserre, oui, je vous le promets, & vous pouvez compter sur moi; mais si vous ne me parlez ainsi que pour m'éprouver, je le trouve très-mauvais, & sachez que ce n'est point un homme comme moi qu'on éprouve, ou qu'on ne l'éprouve pas sans risque. Quoi! toujours en colère, dit la fée? Permettez-moi, sire, de dire à votre majesté que je ne doute point de sa valeur; mais qu'à cet égard vous paroissez presqu'aussi délicat qu'un faux brave. J'ai bien une autre grâce à vous demander, mais je n'ose plus vous parler; vous me fermez la bouche. Parlez, parlez toujours, dit Forteserre en souriant; pardonnez-moi mon humeur brusque, je suis au fond assez bon homme. Eh bien, dit la fée, j'ai une autre grâce à vous demander, pour laquelle vous avez encore plus besoin de valeur que pour la première. Qu'est-ce que c'est, demanda Forteserre? Promettez-moi, reprit la fée, de ne vous plus mettre en colère. Cela ne dépend pas de moi, répondit-il, c'est mon tempérament. Je sais que vous ne pouvez vous empêcher d'en sentir les mouvemens,

dit-elle, mais promettez-moi de les réprimer. Pourquoi avoir de la valeur contre ſes ennemis, & n'en pas avoir contre ſes paſſions ? C'eſt que nos paſſions, c'eſt nous, répondit Forteſerre ; oui, c'eſt nous, dit la fée ; mais un nous défiguré qui n'eſt pas ce qu'il doit être. Pourquoi n'avoir pas le courage d'être ce qu'on doit ? En vérité, dit Forteſerre, ne parlons point morale, grande fée ; buvons. Je le veux bien, dit-elle ; mais pour ce coup-ci, laiſſez-le moi boire dans mon propre verre. En diſant ces paroles, elle dit à l'Eveillé : Allons, page aux vieilles, mon ami, appelle un de mes zéphirs que j'ai laiſſés à la porte, & dis-lui que je demande la petite corbeille que je leur ai donné en garde. L'Eveillé obéit. Les deux princeſſes étoient charmées, dans l'attente que cette corbeille feroit voir quelques merveilles nouvelles. Toute la compagnie s'y attendoit auſſi, & s'en réjouiſſoit d'avance. Il n'y avoit que Titi & Bibi qui n'y penſoient pas, parce qu'ils ne pouvoient rien voir de plus beau que l'amour qui ſe peignoit dans leurs yeux. Cela eſt ſi vrai, que lorſque la corbeille fut apportée, &

que la fée la découvrit, tous les yeux furent attentifs à voir les merveilles qu'elle renfermoit, excepté les yeux de Bibi & de Titi, qui profitoient de l'attention des autres pour goûter le plaisir de se regarder plus long-temps. Ils se disoient ainsi mille choses, & faisoient couler mutuellement dans leurs cœurs la joie & la tendresse infinie qui s'y déployoit.

Ce que la fée avoit appelé son verre, étoit un grand gobelet un peu plus évasé par le haut que par le fond. Il étoit d'un seul diamant, orné jusques à la moitié d'un bas relief où étoient représentées des graces versant à boire à des amours. Le travail en étoit si parfait, que si on ne peut pas dire qu'il surpassoit la matière, parce qu'elle étoit sans prix, on peut du moins assurer qu'il l'égaloit. On lisoit autour ces paroles : *Gardez-vous de les submerger*, pour marquer qu'en versant trop plein on submergeroit les amours & les graces ; & allégoriquement, qu'en buvant trop, on noyoit les uns & les autres. Diamantine tira ce gobelet du milieu de la corbeille, où il étoit environné de bouquets de fleurs artificielles toutes de pierreries. Comme la

bouteille étoit auprès d'elle, elle se versa elle-même du vin jusques à la hauteur du bas relief. Tout le monde l'imita; elle choqua avec les deux rois, & on but avec grand plaisir. Forteserre demanda ensuite à la fée la permission d'examiner le gobelet. Ce prince qui admiroit peu de chose, pour ne pas dire rien, ne put s'empêcher d'admirer la grandeur du diamant dont ce vase étoit formé, & la perfection du travail. Ce n'est pas l'ouvrage d'un homme, dit-il, ce ne peut être que celui d'une fée. Pardonnez-moi, sire, répondit Diamantine, & même d'un homme qui n'a jamais appris à tailler que des plumes, encore n'écrivoient-elles pas trop bien. En vérité, reprit Forteserre, moi qui ne regarde ces sortes de choses qu'on appelle des bijoux, que comme des jouets d'enfans, je ne puis m'empêcher d'admirer & la grandeur, & la beauté de la pierre, & la perfection de l'ouvrage. Voyez cet amour, disoit-il; ne diroit-on pas qu'il va goûter un double plaisir en buvant le verre que cette grâce vient de lui verser? Ne diroit-on pas qu'elle-même partage le plaisir qu'il aura à le boire. Malgré la dureté de la

pierre & la petitesse des figures, on a eu l'adresse d'exprimer ces sentimens dans leurs regards & dans les airs de tête, sans parler du reste de leur attitude, noble autant qu'elle est gracieuse. Il parcourt ainsi toutes les autres figures. Il falloit que cela fût d'une grande perfection, car il ne pouvoit cesser de l'admirer. Enfin, après l'avoir long-temps considéré, il le donna à Titi, qui le présenta d'abord à Gracilie; mais quelqu'instance qu'il fît, cette princesse voulut faire voir qu'il y avoit de jeunes filles qui savoient modérer leur curiosité; elle protesta que quelqu'envie qu'elle eût d'admirer de près ce précieux vase, elle ne le verroit qu'à son tour, & qu'il falloit qu'il passât à la ronde. Ainsi Titi après l'avoir examiné, le donna à une dame qui étoit à sa gauche, & ainsi de suite cet incomparable gobelet fit le tour. C'étoit quelque chose d'étonnant que les coups de lumiere qui en sortoient à chaque mouvement qu'on lui donnoit. Quand il fut revenu entre les mains de la fée: versons, dit-elle, afin de voir les nouvelles lumières que ce verre fait éclater quand il est moitié plein. Rien n'étoit en effet plus beau que les brillantes

& diverses couleurs que causoient l'agitation du vin & les réfractions de la lumière des bougies. Si vous vouliez faire une expérience, ajouta Diamantine, on n'auroit qu'à ôter les bougies, & le vin agité dans ce verre, au milieu de l'obscurité, y deviendroit un phosphore plus lumineux que quelque phosphore que ce soit. Cependant, continua-t-elle en s'adressant à Forteserre, je veux vous donner ce gobelet, sire, & de plus y attacher la propriété, que si vous aviez soif & que vous n'eussiez rien à boire, il s'emplira de la liqueur que vous souhaiterez, vous n'aurez qu'à vouloir. mais il me faut une condition, poursuivit-elle; vous ne voulez pas me promettre de n'être plus colère, promettez-moi du moins que lorsque vous vous sentirez ému d'une passion si dangereuse & si peu séante à un roi, permettez-moi de dire, que quoiqu'on l'ait appelée une *folie de peu de durée*, les funestes suites en peuvent être irréparables; promettez-moi, dis-je, sire, que lorsque vous vous trouverez ému de cette passion, votre majesté ne dira, ni ne fera rien qu'après avoir fait emplir ce verre & l'avoir bu. Oui, je vous le promets, grande fée,

répondit Forteſerre, je le dois moins encore à ce préſent qu'à vos bontés. Mais me le promettez-vous bien, reprit Diamantine ? Oui bien, & comptez que je n'y manquerai pas, ajouta Forteſerre. Je dois me fier à la parole d'un grand roi, reprit la fée. Voilà ce gobelet, ſire, j'oſe vous aſſurer qu'il n'y en a point de pareil dans tout l'univers, gardez-le, & qu'il vous faſſe ſouvenir de notre amitié & de votre promeſſe. Quand nos paſſions ſont ſi fortes, que nous n'oſons les attaquer de front, il faut ruſer avec nous-mêmes, & tâcher de les miner inſenſiblement, ſi nous ne pouvons pas tout d'un coup les détruire.

Après avoir fait ce préſent au roi de Forteſerre, la Fée tira de ſa corbeille les fleurs artificielles qui y étoient, & les diſtribua aux princeſſes & aux dames. Il y avoit des fleurs de grenades qui n'étoient que d'un ſeul rubis; des boutons de roſes qui n'étoient que d'un ſeul rubis balais; diverſes violettes faites d'hyacinthes, d'améthiſtes & de ſaphirs, des jonquilles & des jaſmins de topaſes. Le blanc mat de la cornaline aveugle, dont il y avoit des fleurs d'oranges & de jaſmins blancs; & le blanc

animé de la sardoine transparente, dont étoient les fleurs de muguet, ne servoient qu'à rehausser l'éclat des autres fleurs composées d'opales ou de girasoles. L'émeraude, le beril, la chrysolite & la turquoise se trouvoient employées pour les feuilles & les diverses nuances de vert. Quelques fleurs même étoient, ou mêlées, ou toutes composées de diamans bleus, jaunes, ou tanés. On peut juger avec quel plaisir les dames se parèrent de pareils bouquets. Tant de merveilles, & la joie qui régna dans la conversation leur fit oublier qu'elles étoient lasses. On tint table jusqu'au lever de l'aurore, dont même on ne s'appercevoit pas. Mais Diamantine avertit de l'heure, en disant qu'elle alloit se retirer, & qu'elle reviendroit dans deux jours, parce que Titi recevroit alors une nouvelle qui le mettroit en état de faire une grande grâce à quelqu'un. En disant ces mots, elle sortit. Toute la compagnie la suivit jusques hors de la porte de la petite maison. Quatre zéphirs l'enlevèrent dans les airs, où elle laissoit après elle une trace de lumière. Quand on l'eut perdue de vue, on regarda quelque temps vers l'endroit de l'horizon

où elle avoit diſparu. Mais enfin on ſongea pourtant à s'aller repoſer, & lorſqu'on ſe retourna vers la petite maiſon pour y rentrer, un nouveau ſpectacle étonna encore toute la compagnie. La petite maiſon parut auſſi brillante que l'aurore à laquelle elle étoit expoſée, ou plus brillante encore. Quel nouveau prodige eſt-ce là, s'écria le prince de Fullfoi? Je le vois, madame, dit le roi de Forteſerre à Bibi, vous avez dit tantôt que vous aimiez tant cette maiſon, que vous voudriez qu'elle fût enveloppée de criſtal. La Fée a connu votre déſir, & vient de l'accomplir. Votre maiſon ſera déſormais à l'abri des injures du temps. Il eſt bien juſte qu'elle ſoit la plus durable & la plus brillante du monde, puiſque la plus belle reine du monde y a reçu le jour. Dites plutôt, ſire, répondit Bibi, que c'eſt puiſque les deux plus grands rois de l'univers l'ont honorée de leur préſence. Cependant on s'approcha de la petite maiſon, on en toucha les murailles qu'on trouva en effet couvertes d'un criſtal épais, depuis le pied juſques au ſommet, comme d'un vernis incorruptible. On en fit le tour, on la trouva de même par-tout. Que de pro-

diges, s'écria Forteserre ! Quelque chose que j'eusse ouï dire du pouvoir des Fées, je ne l'avois jamais cru. Et quoiqu'en vous voyant, madame, dit-il à Bibi, on doive croire que par-tout où vous êtes c'est le pays des merveilles, je ne puis m'empêcher de dire qu'il faut vous voir, & voir ce que je vois, pour le croire.

Les deux rois conduisirent les princesses dans la chambre qu'on leur avoit préparée. Bibi devoit coucher dans celle de sa mère; mais Gracilie & Blanchebrune demandèrent avec tant d'instance qu'on ne les séparât point de Bibi, qu'on alla chercher son lit pour le mettre dans la chambre des princesses. Les deux rois eurent aussi une chambre où l'Eveillé coucha. Les deux dames d'honneur en eurent une autre pour elles seules, & comme la quatrième étoit celle de madame Abor & de son mari, ce qui avec une cuisine & une dépense composoit toute la petite maison; les quatre seigneurs furent obligés d'aller coucher dans l'aire de la grange, où on leur avoit dressé quatre lits de camp.

Les princesses ne purent se coucher sans se donner le plaisir d'admirer encore les

magnifiques fleurs que la Fée leur avoit données, & c'eſt auſſi la première choſe qu'elles firent en ſe réveillant. Quand elles pensèrent aux merveilles du repas qu'elles avoient fait, elles doutoient encore ſi ce n'étoit point un rêve. Gracilie ſe réjouiſſoit ſur-tout du gobelet que ſon père avoit reçu, & de la promeſſe qu'il avoit faite; car elle aimoit tendrement le roi ſon père, & ne craignoit de lui que la facilité qu'il avoit à ſe mettre en colère. Que je ſuis charmée, diſoit-elle à la princeſſe de Blanchebrune & à Bibi, de la promeſſe que la Fée a fait faire au roi mon père; car je ſuis sûre qu'il la tiendra par honneur, & croyant ne ſatisfaire ainſi qu'à l'honneur de ſa parole, j'eſpère qu'il affoiblira peu à peu les accès d'une paſſion qui lui eſt ſi naturelle, que déſeſpérant de la vaincre, il n'a pas cru devoir la combattre. Je ne puis vous dire, continua-t-elle, combien j'étois inquiète dans ce repas; je craignois toujours qu'il ne ſe laiſsât aller à quelque emportement contre la Fée; il me paroiſſoit qu'elle lui reprochoit un peu trop ſérieuſement un défaut qu'il ne regarde pas comme auſſi grand qu'elle le lui repréſen-

toit, & s'il s'étoit une fois laiſſé emporter que ſerions-nous devenues ? Il n'auroit pu faire de mal à la Fée, & s'en ſeroit fait une dangereuſe & puiſſante ennemie. Cela eſt vrai, dit Bibi ; mais Diamantine eſt bonne & ſage. Elle nous aime, elle n'auroit pas voulu troubler ici la joie que nous avons d'y avoir un ſi grand roi, ſi généreux & qui a tant de politeſſe dans l'eſprit, que je ſuis ſurpriſe qu'il ſoit auſſi porté à la colère qu'on le dit, & que ſon cœur ſoit, ainſi qu'on l'aſſure, inacceſſible à la tendreſſe. A l'égard de la colère, reprit Gracilie, c'eſt l'effet d'un tempérament plein de feu, & j'oſe dire de ſon amour pour la juſtice. Il eſt vif, & veut de l'exactitude ; mais je puis aſſurer qu'au milieu des paſſions les plus violentes, je ne lui ai jamais vu ordonner rien d'injuſte. A l'égard de la tendreſſe, il eſt perſuadé que l'amour ne ſert qu'à déranger l'homme de ſes devoirs, qu'à amolir le courage, & qu'à jeter dans la ſujetion ceux mêmes qui ſont faits pour commander aux autres. Son caractère haut & fier le porte à ne croire l'amour qu'une foibleſſe : ſon expérience, & ſes réflexions l'ont confirmé dans le parti qu'il

a pris de méprifer cette paffion. Il eut le malheur de ne point aimer la reine ma mère, & de fentir ainfi tout le poids & toute la gêne d'une union qui étoit pour lui d'autant plus cruelle, que je fuis sûre que fa bonté naturelle lui faifoit partager la peine que fon indifférence caufoit, ou du moins pouvoit caufer à une époufe dont la douceur auroit mérité un autre fort; car j'ai ouï dire, ajouta Gracilie en foupirant, que cette vertueufe princeffe tenoit compte au roi fon époux, des bons procédés qu'il a toujours eus avec elle, fans qu'elle lui ait jamais marqué de mécontentement d'un attachement qu'il avoit ailleurs. Cela étoit très-fage, interrompit la princeffe de Blanchebrune; des reproches n'auroient fervi qu'à irriter le roi votre père, & qu'à l'écarter peut-être des bons procédés qu'il avoit d'ailleurs pour la reine. Comment cela peut-il fe faire, dit Bibi, à moins que la reine n'eût été affez heureufe pour ne point aimer le roi fon époux. Pardonnez-moi, madame, ce foupçon, dit-elle à Gracilie, un mariage de politique n'exige qu'une conduite raifonnable, & non point une tendreffe de cœur. Mais comment peut-on

aimer sans jalousie, quand on a sujet d'en avoir? Je crois comme vous que cela ne se peut, répondit Gracilie; mais on peut être assez sage pour n'en rien marquer, lorsqu'on est sûre que les plaintes ne serviroient de rien. J'ai ouï dire qu'elles ne servoient jamais, dit Blanchebrune, qu'à faire ajouter la haine à l'indifférence, & que les liaisons de l'amour même, lorsqu'elles étoient accompagnées de jalousie, n'étoient plus une union charmante, mais une cruelle servitude, à plus forte raison une union de simple politique. Ainsi la reine votre mère a marqué sans doute autant de raison que de vertu, & se seroit enfin vue aimée du roi, d'autant plus parfaitement, qu'il auroit été conduit à l'amour qu'elle méritoit, par les sentimens d'estime qu'il ne pouvoit lui refuser. Oui, madame, répondit Gracilie; ma mère auroit eu cette joie, & moi aussi, si elle eût vécu, & même elle n'auroit pas attendu long-temps. Vous voulez dire, reprit Blanchebrune, que l'infidélité de celle qui détournoit le cœur du roi y auroit contribué? Oui, madame, répondit Gracilie; la trahison de celle qu'il aimoit sans pouvoir beaucoup l'estimer,

l'auroit fait revenir à celle qu'il estimoit beaucoup, & qu'il n'aimoit pas assez. Comment, dit Bibi, le roi aimoit-il une personne qui lui fut infidelle? Eh qu'en arriva-t-il, je vous supplie? Qu'il la jeta par une fenêtre, d'un étage qui avoit plus de trente pieds de haut, répondit Blanchebrune? Oh! que j'en suis bien aise, s'écria Bibi. Il faudroit qu'il y eût une loi qui obligeât toutes les femmes à passer une fois par an devant cette fenêtre. Fort bien, madame, dit Blanchebrune en souriant, vous conviendrez cependant, que la punition étoit un peu forte. J'en conviens moi-même, dit Gracilie; mais pourquoi tromper quelqu'un qui nous aime? Pour lui épargner, répondit Blanchebrune, le désagrément de lui dire qu'on ne l'aime plus. C'est toujours un bien que de se croire aimé quand même on ne le seroit pas. Pourquoi priver quelqu'un d'une illusion qui fait son bonheur, & qui n'est nuisible à personne? Soit, reprit Gracilie; mais il faut donc si bien entretenir cette illusion, qu'on n'en découvre jamais la fausseté. Car alors, au désespoir de n'être plus aimé, se joint la fureur d'avoir été trahi. Oui, dit Blanchebrune,

& on jette tout de ſuite les gens par la fenêtre ; c'eſt une très-belle fin d'aventure. Vous en direz ce qu'il vous plaira, reprit Gracilie, je ſais que mon père lui auroit pardonné ſon changement, & qu'il ne fut irrité que de ſa trahiſon. Et moi j'en doute, répondit Blanchebrune, & ſi vous me permettez de vous parler franchement, belle princeſſe, dès que cette fille a été aimée du roi, qui n'étoit alors que prince, ſon ſort a été d'être jetée par la fenêtre. Si elle ne l'eût point aimé, il auroit trouvé très-mauvais qu'elle n'eût pas répondu à l'honneur qu'il lui faiſoit, & gare la fenêtre. En l'aimant ainſi qu'elle a fait, ſi elle eût avoué le changement de ſon cœur, il n'auroit pu, il eſt vrai, l'accuſer d'infidélité, ou du moins de trahiſon, mais il l'auroit accuſée de mauvais goût & d'injuſtice, & gare encore la fenêtre. Il n'y avoit qu'un moyen d'échapper, c'eſt que le prince eût ceſſé le premier de l'aimer ; encore auroit-il fallu qu'elle eût ſouffert ſa diſgrace avec beaucoup de réſignation, qu'elle eût reſpecté ſes plaiſirs ; car ſi elle l'eût troublé par ſes plaintes, gare encore la fenêtre. Vous êtes bien méchante, madame, dit

Gracilie, à l'égard du roi, qui vous aime si parfaitement, que je suis sûre qu'il ne tiendroit qu'à vous de le convertir tout-à-fait sur le chapitre de l'amour; je ne gagerois pas même que la conversion ne fût déjà dans le cœur. Vous voulez, en m'inquiétant, vous venger, répondit Blanchebrune, de ce que je vous ai parlé franchement. Je sais que le roi votre père m'honore de beaucoup d'amitié, & que j'en suis si flattée, que je me propose de travailler toute ma vie à m'en rendre digne. Mais je vous assure que je craindrois autant son amour, que j'ambitionne l'honneur de son estime. En vérité, je crois pourtant, ajouta Gracilie, qu'il sent pour vous quelque chose de plus que de l'amitié, & que vous avez grande part à ce voyage. Comment cela s'accorderoit-il, demanda Blanchebrune, avec les préventions où il est contre l'amour? Je suis persuadée, reprit Gracilie, que son cœur y résistera toujours, quand il ne s'offrira qu'avec les attraits de la volupté; mais quand il se présentera précédé par les sentimens de l'estime, & accompagné des vertus qui la soutiennent, mon père aimera comme un autre & mieux qu'un autre;
&

& ces ſentimens, madame, ont déja fait ſur lui une grande impreſſion pour vous. Quand vous nous fîtes l'honneur, continua Gracilie, de vous réfugier dans ſes états, il eut peine à croire qu'une princeſſe auſſi jeune & auſſi belle, ne fût attachée au prince Titi que par les liens du ſang & de l'amitié. Il diſoit qu'on ne devoit pas s'imaginer, que dans une perſonne de votre âge, l'amitié ſeule fût aſſez courageuſe pour réſiſter, ainſi que vous aviez fait, aux injuſtices de Tripalle & de Ginguet. Quelque haute idée qu'il eût de vous, madame, cela lui paroiſſoit trop héroïque. Cependant il voit par lui même que l'amitié ſeule & l'amour de la juſtice vous faiſoient agir; vertus, qui, ſelon lui, ſuppoſent toutes les grandes qualités de l'ame. Vous voilà donc une héroïne à ſes yeux; & comme il ne ſe croit pas des ſentimens inférieurs à ceux des héros, vous voilà faits l'un pour l'autre; de héros à héroïne il n'y a que la main. Voilà la marche que tiendra l'amour, & je ne doute pas qu'il n'ait déjà fait bien du progrès; mais laiſſez-moi faire, je le ſaurai bientôt. Si vous croyez ce que vous dites, belle princeſſe, répondit Blanche-

brune, vous ferez bien de ne vous informer de cette marche que pour l'interrompre : que ſavez-vous ſi je ne répondrois pas aux favorables ſentimens qu'auroit pour moi le roi votre père? Et comment ſouffririez-vous qu'une compagne qui vous doit maintenant du reſpect, devînt une belle-mère à qui vous en devriez? Il y a plus que cela encore, répondit Gracilie, vous pourriez donner au roi mon père un héritier qui m'excluroit de la couronne; c'eſt peut-être même une des raiſons qui l'ont empêché de ſonger à un ſecond mariage, ce qui eſt bien extraordinaire dans un roi qui n'a qu'une fille, & qui ne voit de ſa maiſon que deux branches fort éloignées. Mais je puis vous aſſurer, madame, que pour le bonheur du roi mon père, & pour le mien, je préfère le plaiſir de vous voir partager ſa couronne à celui de la porter, & que je conſens à ne la porter jamais, pourvu que rien ne me ſépare de vous. Quoique ceci ne ſoit qu'un badinage, répondit Blanchebrune, je ne puis répondre aux expreſſions de votre amitié, qu'en vous aſſurant que je trouverois plus de douceur à paſſer ma vie avec vous, que je n'aurois

de joie à me voir ſur un trône. Mais je ne voudrois pas que cette douceur fût troublée par les reproches que je me ferois, charmante princeſſe, ſi je vous enlevois une couronne, dûe également à vos vertus & à votre naiſſance.

Le roi Titi entra alors dans la chambre des princeſſes, où Bibi ne tarda pas à lui demander ce qu'il feroit d'une maîtreſſe qui lui ſeroit infidelle ; à quoi ce prince, ſe doutant bien qu'on avoit parlé du roi de Forteſerre, répondit : « Si c'étoit une femme » telle que ſont preſque toutes les femmes, » je la jetterois par la fenêtre ; ſi elle étoit » comme vous, je m'y jetterois. Cette diſtinction ne me paroît pas bien fondée, reprit Bibi ; une femme comme moi ſeroit auſſi coupable, & même plus coupable qu'un autre. » Elle ne le ſeroit pas à mes » yeux, ajouta Titi. Dans l'une je ne ver» rois que ſon infidélité. Je ne verrois à » l'égard de l'autre, que le malheur de » n'avoir pu me la conſerver fidelle ; je » m'en attribuerois la faute, & je m'en » punirois. » Mais au lieu de faire ici la belle converſation, n'aimeriez-vous pas mieux, meſdames, pourſuivit Titi, venir

admirer à l'éclat de la lumière, le miracle que fit hier la Fée en nous quittant. Vraiment, s'écrièrent-elles toutes trois, nous n'y pensions pas. Nous nous étions occupées à considérer nos fleurs, sans songer à une chose qui n'est pas moins admirable. Elles descendirent dans la cour, d'où elles apperçurent autour de l'enceinte de la maison, les habitans des hameaux voisins qui étoient accourus pour voir ce miracle. On ne pouvoit soutenir l'éclat de la lumière du côté où le soleil donnoit sur la petite maison. Les autres côtés étoient d'un brillant d'autant plus agréable, que les objets extérieurs s'y peignoient, & y faisoient une espèce de tableau mouvant. Mais si les murailles ne paroissoient revêtues que de cristal, le toît ne paroissoit couvert que d'une seule aventurine, tant à l'éclat du verre se mêloit celui de l'or dont il étoit parsemé. Après avoir fait le tour de la petite maison, elles remontèrent dans leur chambre pour aller s'habiller. Bibi voulut passer dans celle de sa mère; mais les princesses s'y opposèrent, & furent avec elle prendre ses habits pour la faire habiller dans leur chambre. La princesse Gracilie elle-même voulut avoir

le plaisir de la peigner. Elle ne pouvoit s'empêcher d'admirer ses cheveux naturellement bouclés, qui paroissoient parfaitement noirs en tombant auprès d'une gorge aussi blanche que le marbre de Paros, & qui paroissoit en avoir la dureté. La beauté de Bibi étoit si supérieure à tout ce qu'on peut imaginer, qu'elle étouffoit l'envie; elle ne laissoit place qu'à l'admiration, & sa modestie ainsi que sa douceur extrême portoient à lui rendre avec plaisir la justice que ses charmes auroient forcé de leur rendre. Gracilie étoit charmée de peigner une si belle tête; elle ne put s'empêcher de lui dérober quelques baisers comme auroit fait un amant.

Le roi de Forteserre étoit allé dès le matin lever lui-même le plan du terrein que Titi destinoit pour faire un parc. Toute la compagnie se réunit au temps du dîner; cependant, quelques plaisirs qu'elle goûtât tout ce jour & une partie du lendemain, cela n'empêcha pas qu'ils n'eussent tous quelqu'impatience du soir, à cause de ce que leur avoit dit la fée. La vie paroîtroit bien longue, si on vivoit chaque jour dans l'attente d'un événement qu'on ignoreroit,

qu'on croiroit cependant certain, & dont le moment feroit marqué. Enfin, le foir du fecond jour arriva, le temps de fe mettre à table approchoit, & toute la compagnie fe promenoit dans la cour pour fe trouver à l'arrivée de Diamantine, lorfqu'on la vit defcendre brillante comme un éclair qui auroit coulé d'un nuage. Elle n'étoit point fous la forme d'une vieille femme, mais fous la forme d'une belle reine, dont la majefté auroit été tempérée par les charmes de la douceur. Les couleurs de fon teint ne pouvoient être comparées qu'à celles du vifage de Bibi. Ses yeux étoient doux & rians, fes lèvres vermeilles, le vifage long, fes cheveux blonds tomboient à côté de chaque joue en groffes boucles jufques fur fes épaules, & defcendoient par derrière jufqu'à la ceinture, en deux treffes mêlées de diamans moins gros, mais auffi éclatans que quelques-uns qui étoient parmi les boucles. Sa robe étoit bleue, & femée d'un fi grand nombre de brillans, qu'on auroit pu en comparer l'effet à celui de la voie lactée, pour qui auroit vu de loin cette robe, car de près elle étoit beaucoup plus brillante. Mais ce qu'il y avoit de plus beau, c'eft

que la chauſſure de la fée étoit deux ſabots faits chacun d'un ſeul diamant. Un ramage de fleurs d'un travail exquis y imitoit une broderie légère, mais le tout diſpoſé & taillé avec tant d'art, que le moindre petit angle ou contour y devenoit une facette brillante. C'étoit un ouvrage de la même main qui avoit fait le gobelet de Forteſerre. Deux zéphirs la précédoient, deux autres lui portoient la robe. On n'auroit pas été fâché de leur voir quelques corbeilles, mais ils n'en avoient point.

On peut juger avec quelle joie Diamantine fut reçue, quels empreſſemens on eut à lui marquer de l'attachement & du reſpect.

A peine étoit-elle arrivée, on n'étoit point encore rentré dans la petite maiſon, qu'on vit arriver un courier dépêché par un des ſecrétaires d'état du roi Titi. C'eſt apparemment la nouvelle qui doit me mettre en état de faire une grande grâce à quelqu'un, dit ce prince à Diamantine; mais j'eſpère, grande fée, que vous commencerez par me faire celle de bien déterminer mon choix: *un des plus difficiles & des plus eſſentiels devoirs de la royauté*, continua-t-il, *m'a toujours paru celui de ne regar-*

der que la raiſon pour la diſpenſatrice des grâces, afin de faire ainſi que ce qu'on appelle grâce *ſoit toujours* juſtice, *& non point l'effet d'une puiſſance arbitraire.* Conſervez à jamais ces ſentimens, mon cher prince, répondit la fée, *& n'oubliez point qu'un roi ſe déshonore en effet, lorſqu'il honore des gens de peu de mérite. Qu'il ſe rend coupable d'injuſtice envers les autres. Qu'il fait qu'on ne donne plus de ſoins qu'à la recherche de la faveur, au lieu de les donner à l'acquiſition de la vertu & des talens. Qu'il éloigne ainſi les gens de bien de ſa cour. Et ce qui eſt plus encore, qu'il ſe rend coupable de toutes les fautes & de toutes les injuſtices que commettent dans les places qu'il a données, ceux dont il a fait un indigne choix.* Cependant je ne veux point vous donner de conſeils, j'aimerois même bien qu'un prince ne conſultât jamais perſonne ſur les grâces qu'il a à faire, parce que la reconnoiſſance qui lui eſt dûe ſe tourne alors vers celui qui a procuré la grâce, & non vers le prince qui l'a accordée, & qu'il fait ainſi des créatures à ſes propres ſujets. C'eſt une réflexion qu'il y a long-temps que j'ai faite, dit le roi de Forteſerre, & j'ai démis de leurs emplois, &

chassé de la cour plus de vingt personnes, à qui j'ai fait défendre en même-temps de se mêler d'aucune affaire, parce qu'ils vouloient s'ingérer de me donner des conseils, & qu'ils s'intriguoient pour faire obtenir des grâces à ceux qui les sollicitoient; je veux bien qu'on propose, mais non qu'on sollicite. Et je vous dirois là-dessus ce que j'ai fait, dit-il, en s'adressant à Titi, si les nouvelles que ce courier vous apporte ne vous intéressoient davantage. Je ne sais pas à quel point elles doivent m'intéresser, répondit Titi, mais je sais bien que tout ce que vous faites m'intéresse beaucoup, & que je vous ferai souvenir de m'apprendre ce que l'arrivée de ce courier nous empêche de savoir. Dans ce moment, Abor présentoit à Titi le paquet que le courier venoit de lui remettre. On rentra pour l'ouvrir, toute la compagnie étant bien curieuse de savoir la nouvelle que Diamantine avoit annoncée sans la dire.

Auprès de la province dont Tripillon se voyoit maître, il y a une souveraineté considérable qu'on a nommée *le duché de Félicie*, à cause de sa situation heureuse, la fertilité de ses terres & l'abondance

de ſes mines d'or. Elle eſt arroſée de deux grands fleuves, qui trouvent à leur embouchure deux ports, les plus vaſtes & les plus sûrs de toute cette partie de la mer. Elle tient du côté du nord aux états du roi de Courſinababa. Elle a à l'orient la principauté de *Hopevaine*, appartenante à un prince de la maiſon de Titi, & s'avance conſidérablement du côté du midi, dans les états de Titi même, dont ce duché eſt un fief. Le duc de ce beau pays venoit de mourir ſans poſtérité. C'étoit la nouvelle dont on informoit Titi, qui par-là ſe voyoit le maître de diſpoſer d'une ſouveraineté qui valoit mieux que certains petits royaumes. Titi communiqua cette nouvelle, en regrettant beaucoup la perte du duc de Félicie. Elle fut de même regrettée de Forteſerre & de tous ceux qui étoient préſens. Et lorſqu'après avoir fait l'éloge du prince, on parla du grand don que Titi pouvoit alors faire à qui il lui plairoit : je ſens mieux que jamais, dit ce roi, le plaiſir qu'il y a de faire quelque choſe de ſon propre mouvement, & je crois que perſonne ne me déſapprouvera de donner la ſouveraineté de *Félicie*

à celui à qui je dois ma félicité ; j'en vais dans le moment même écrire le diplôme. Il ſortit en achevant ces mots. Toute la compagnie avoit bien compris le ſens de ſes paroles, & celui-là même qu'elles regardoient ne s'y étoit pas trompé. Titi revint, peu de temps après, le diplôme à la main. Il l'avoit tout écrit lui-même, non dans ces tours & expreſſions de chancellerie, mais en quatre lignes, d'un ſtyle noble, clair & concis. Il le préſenta à la fée, en lui demandant ſi elle approuvoit le choix qu'il avoit fait. La fée le lut tout haut, & le remit à Abor, qui y étoit nommé pour prince de *Félicie*. Tous ceux qui étoient préſens applaudirent au choix de Titi, & s'empreſſèrent d'en marquer leur joie à Abor, à ſa femme & à ſa fille. Abor reçut leurs complimens comme il avoit reçu le diplôme, en marquant une ſenſible reconnoiſſance pour les ſentimens du cœur, & fort peu pour le don. Après que le bruit des complimens eut ceſſé, il dit : que deux choſes paroiſſoient néceſſaires pour une donation ; l'une la volonté & le pouvoir du donateur, l'autre la volonté & la ca-

pacité de l'acceptant. Il n'y a point de doute, continua-t-il, à l'égard du pouvoir & de la volonté du roi, en parlant de Titi, mais il y en a beaucoup, pour ne rien dire de plus, à l'égard de ma capacité; & assurément, sire, du côté de la volonté, il y a une opposition si grande, que je supplie votre majesté de me permettre de ne conserver que la reconnoissance que je dois à ses bontés, sans profiter du don qu'elle veut bien me faire. Tout le monde se récria qu'il y avoit mille raisons qui l'obligeoient à l'accepter. Je les sais toutes, dit-il, je ne suis point fait pour être souverain; je vivois heureux dans cette petite maison, & j'y vivois plus heureux sans-doute que ne vivent plusieurs souverains, quoique j'y fusse dans une médiocrité qui penchât plus vers la disette que vers l'abondance. Le roi m'a tiré de cet état, sa majesté veut que je vive auprès de lui, qu'il me permette de dire que le tendre attachement que j'ai pour sa personne, est le seul bien qui me dédommage du bonheur qu'il me fait quitter, & non l'honneur du rang où il m'élève. Si j'accepte la souveraineté de *Félicie*,

non-ſeulement j'accepte un fardeau que je ne ſuis pas en état de porter, ce qui feroit très-mal, mais de plus je perds la tranquillité dont je jouiſſois dans ma petite maiſon, & le ſeul dédommagement que j'en puis avoir, puiſque cela me priveroit de rendre au roi mes très humbles ſervices auprès de ſa perſonne. Que ſa majeſté me permette donc de lui remettre ce diplôme, & de lui dire : que ſi elle veut me ſéparer de lui, il n'y a qu'à me laiſſer dans ma petite maiſon, ainſi que j'y étois autrefois, & prier la fée d'en faire diſparoître l'éclat dont elle l'a revêtue. Quelque choſe qu'on pût lui dire, il perſiſta toujours dans ſon refus, & pria ſi ſincèrement le roi Titi de le diſpenſer d'être prince ſouverain, que ſa majeſté ne put lui refuſer la grâce de reprendre le diplôme. Cependant le ſouper fut ſervi, la fée, les deux rois, les deux princeſſes ſe placèrent à table ainſi qu'ils y avoient été le jour que Diamantine y avoit ſoupé. Il arrive au feu prince de Félicie, dit la fée, ce qui n'eſt arrivé à aucun prince du monde. Un particulier refuſe de ſuccéder à ſa ſouveraineté. Je ſuis bien fâché

qu'Abor la refuse, dit Titi, sa probité auroit consolé de la perte d'un prince qui a toujours été le père de ses peuples, l'ami non suspect de ses voisins, le protecteur des sciences & des arts. C'étoit un grand prince, sans-doute, dit la princesse de Blanchebrune ; mais vous avouerez cependant qu'il fit des loix bien bisares au sujet du mariage. En quoi *bisares*, dit Titi ? Elles ne le sont que parce qu'elles sont contraires à nos usages ; mais, d'ailleurs, ne peut-on pas dire qu'elles sont plus naturelles que les nôtres, & par conséquent plus raisonnables ? Il me semble que dans tous les pays où le mariage n'est considéré que comme un contrat civil, on devroit établir les loix du prince de Félicie. Il permet de s'unir aux conditions qu'il plaît naturellement aux contractans de s'accorder. En conséquence de quoi ils peuvent s'engager l'un à l'autre pour un temps ou pour toujours. Se permettre plusieurs femmes ou plusieurs maris ; car il a trouvé juste que les droits fussent égaux ; stipuler en cas de séparation des dédommagemens pour l'un ou pour l'autre, régler l'état des enfans. Qu'arrive-t-il de là?

qu'on ne voit point dans ſon pays de filles débauchées, de femmes eſclaves malheureuſes de leurs maris ; ni de maris déſeſpérés par la mauvaiſe humeur ou par l'infidélité de leurs femmes. Que les familles ne s'éteignent point, car celle du prince ne s'eſt éteinte que parce que cette loi n'étoit pas établie avant lui, & qu'il a aimé ſi tendrement ſa femme, qu'il n'a voulu ni ſe ſéparer d'elle, ni lui en aſſocier une autre. Il arrive de ces loix encore, que les pères & mères ne donnent dans leur domeſtique que des exemples de paix & de concorde. Que toutes les familles d'un état ſe trouvent alliées & portées ainſi à étendre plus loin les bons offices qu'on peut ſe rendre. Et ce qui eſt un très-grand avantage pour l'état, c'eſt que les biens ſe trouvent plus également diſpenſés, & le nombre des ſujets multiplié. On cria cependant beaucoup contre ces loix, reprit Blanchebrune, quand le prince les établit. C'eſt qu'on ne les voyoit, continua Titi, que ſous une idée de débauche, lorſque par ſes vues ſupérieures il y voyoit le moyen le plus sûr, non-ſeulement de la prévenir, mais de conſerver dans le mariage même

les douceurs de l'amour. Je crois en effet, dit Forteſerre, qu'il y a peu de perſonnes dont les ſentimens ſoient aſſez tendres & aſſez délicats pour conſerver dans un lien néceſſaire, je ne dis pas les charmes de l'amour, mais les douceurs d'une amitié vive & tendre. Il faut trop de vertu & de raiſon; il faut même à l'égard de l'amour quelque choſe de plus, ajouta le prince de Fullfoi, il y faut de l'art & de la fineſſe, quoiqu'il n'y faille point d'artifice ni de déguiſement. Dans un lien néceſſaire, pourſuivit-il, ce qui étoit faveur devient droit, & ce qui devient droit ceſſe d'être faveur; par-là les douceurs de l'amour perdent le prix & le charme qu'elles avoient lorſqu'elles étoient conſidérées comme des grâces qui flattoient l'amour propre, & excitoient la reconnoiſſance. Lorſqu'on n'eſt plus les maîtres de ſe ſéparer, on ne craint plus de ſe perdre; de-là naît la négligence des petits ſoins & de mille attentions obligeantes qui vont au cœur. On ne cherche plus à plaire, & négliger de plaire, c'eſt négliger l'amour. Il s'en offenſe, il s'en irrite; plus il eſt ſenſible & délicat, plus il en eſt bleſſé. Ne trouvant dans le lien où il

est engagé qu'une diminution de plaisirs, il ne sent plus que la gêne de ce lien, l'indifférence survient, le dégoût, quelquefois le désespoir; de sorte que les plus raisonnables sont ceux qui savent en supporter l'ennui & l'adoucir par la satisfaction de faire de nécessité vertu, tandis que les autres cherchent des dissipations qui causent souvent beaucoup de désordre dans les familles. Prince, dit Forteserre, vous avez raison; rien ne doit être plus libre que l'union des cœurs. C'est à l'amour à la former & à la conserver, la nécessité ne peut l'y contraindre. J'ai toujours approuvé les loix du prince de Felicie, je me suis souvent proposé de les établir, je ne l'ai point fait encore; mais dès que je serai de retour dans mes états, c'est la première chose que je ferai. Vous êtes un vrai roi à établir de telles loix, lui dit Blanchebrune. Oui, dit-il, & une preuve que je n'aurai pour objet que le bonheur de mes sujets, c'est qu'en établissant les loix du prince de Felicie, je veux suivre son exemple. Si vous voulez m'épouser, madame, je veux bien m'engager à n'aimer jamais que vous, & par conséquent, à ne m'en séparer jamais.

Comment pouvez-vous répondre que vous m'aimeriez toujours, demanda la princesse de Blanchebrune ? Par les bonnes qualités que je connois en vous, madame, répondit le roi, par les tendresses que vous avez pour ma fille, & par ce que je sens moi-même. Mais si ces sentimens venoient à changer, & que vous connussiez votre méprise sur mes bonnes qualités, dit Blanchebrune? Eh bien, madame, pour vous rassurer, dit Forteserre, je vous proteste de m'en punir en me privant même des plaisirs de l'infidélité. C'est trop, sire, répondit la princesse. Je suis persuadée qu'un grand roi comme vous tiendroit sa parole; mais je me garderois bien de l'exiger. Vous le pouvez en sûreté, lui dit-il, l'équité des loix du prince de Felicie, en accordant la liberté du changement, ne prive point de celle de ne se quitter jamais. Ainsi, elles ne dispensent que de la nécessité de vivre malheureux dans le mariage. Au contraire, reprit le prince Fullfoi, elles contribuent à le rendre heureux & durable, par la raison même que si la certitude de n'être point separé de ce qu'on aime, fait qu'on le néglige; la crainte de

s'en voir séparé, fait qu'on a soin d'en entretenir l'amour, & de ces soins réciproques se forme la douce habitude de chercher à se plaire & de s'aimer. Dans la promesse que je vous donne, madame, reprit le roi de Forteserre, je sens que je me ferai plus de plaisir que je n'aurai de gloire à la tenir; recevez-la, je vous supplie. Il lui dit à cette occasion des choses très-obligeantes, auxquelles elle répondit avec une politesse & un badinage charmant, dont la conclusion étoit que, quand même elle pourroit croire que le roi parleroit sérieusement, elle ne voudroit point se risquer, ni à le rendre malheureux par la gêne du lien qui pourroit l'ennuyer, ni à être malheureuse elle-même par la crainte de ne lui pas plaire assez, de le gêner ou de le perdre. Il eut beau l'assurer que sa crainte étoit mal fondée, & qu'elle craignoit plus pour elle que pour lui; elle prit en riant tout ce qu'il put lui dire, & persista toujours dans sa résolution. Si je voulois, dit la fée, en s'adressant à Blanchebrune, je pourrois bien savoir si le roi vous parle sérieusement, & en cas que cela soit, si le mariage vous rendroit constamment heureux l'un

& l'autre. Je n'aurois qu'à faire mettre au roi un pied dans un de mes ſabots ; s'il ne diſoit pas la vérité, il n'en retireroit le pied que pour être boîteux toute ſa vie, car ils ont ainſi la propriété de rendre boîteux ceux qui ne diſent pas la vérité ; & pour ſavoir ſi deux perſonnes qui veulent s'épouſer ſeront conſtamment heureuſes, il faut que la femme mette un de ces ſabots à ſon pied droit, l'homme à ſon pied gauche, qu'ils tiennent chacun le bout d'une éguillée de ſoie fine, & que partant d'un même but, ils courrent enſemble juſqu'à un autre : s'ils ne courent pas également, la ſoie ne caſſe point, ils parviennent également au but, c'eſt ſigne d'un bonheur durable. Cette épreuve ne manque jamais ; ceux mêmes qui n'ont pas mes ſabots peuvent la faire en troquant de chauſſure ; de façon, par exemple, que la fille mette à ſon pied droit le ſoulier de ſon amant, & l'amant à ſon pied gauche le ſoulier, le ſabot ou la mule de ſa maîtreſſe. Mais, pourſuivit la fée, mes ſabots ont encore une autre propriété, c'eſt qu'il n'y a ni fille ni femme qui ait été infidelle à ſon amant ou à ſon mari, ou qui ait pouſſé

trop loin ce que la modestie ou le devoir de leur sexe défend, qui ose mettre le pied dans un de ces sabots, sans s'exposer à être pour toujours plus ou moins boîteuse, selon qu'elle aura eu plus ou moins d'amans avec qui elle se sera écartée de son devoir. Celles qui n'auront eu que trois aventures de cette espèce, ne boîteront que d'un *côté*; celles qui en auront eu plus de trois, boîteront de tous les deux, si on leur fait mettre les deux pieds dans ces sabots, soit en même temps, soit l'un après l'autre. Ces sabots sont admirables, s'écria Forteserre, permettez-moi, grande fée, que j'en fasse usage tout présentement, pour prouver à la princesse que je dis vrai. Cela n'est pas nécessaire, dit Blanchebrune, quand votre majesté parleroit sérieusement, cela ne me rassureroit point sur l'incertitude des suites. Lorsque votre majesté ne trouveroit plus en moi ce qu'elle auroit cru y trouver, le chagrin, la gêne, l'ennui, le regrêt d'avoir fait une promesse dont l'exécution causeroit trop de peine à votre vertu, nous porteroit à jouir l'un & l'autre du bénéfice des loix du prince de Felicie, & je ne veux point m'y exposer. Mais, madame,

reprit Forteſerre, vous pouvez vous raſſu
à cet égard, par l'épreuve des ſabots
du fil de ſoie. Je veux bien eſſayer
ſabots, dit-elle, mais il faut du mc
remettre la partie après le ſouper. Il
faut bien, puiſque vous le voulez,
Forteſerre. Je ne doute pas que vous
courriez tous deux ſans que le fil ſe rom
dit Titi, & en cette conſidération, je cl
gerai de nature le fief de Felicie, je
rendrai un fief féminin, & j'en fais
ſent à la princeſſe, aux conditions qu
elle donne un fils à votre majeſté, ajo
t-il en s'adreſſant à Forteſerre, le du
de Felicie ſera remis en toute ſouverai
à la princeſſe Gracilie. A moi, s'écria c
princeſſe! Vous ferez de ce duché ce q
vous plaira, ſire, mais je n'en veux
ſolument point. Cela paroîtroit une eſp
de conſolation pour une choſe où il
conviendroit que de me faire mille féli
tations, car il n'y a rien que je ſouha
plus ſincèrement, & dont je puiſſe
réjouir davantage. On eut beau lui fa
voir que ce don ne s'oppoſoit point à
joie, & que c'étoit pouſſer trop loin
délicateſſe; elle s'obſtina toujours à di

que ce don pouvoit être regardé comme un dédommagement, & que cette idée la blessoit, puisqu'elle ne croiroit pas assez payer d'une couronne le plaisir de passer sa vie auprès de la princesse de Blanchebrune; & elle pria si vivement le roi son père de l'appuyer dans son refus, qu'il obtint de Titi de laisser jouir la princesse Gracilie de l'honneur de faire un si beau sacrifice à la délicatesse de son amitié: Et moi-même, dit-il, ne me privez pas du plaisir de mettre une couronne sur la tête de la princesse de Blanchebrune, sans autre motif que celui de faire mon bonheur & de rendre justice à ses vertus. Que dites-vous de tout cela, demanda Titi à Diamantine? Je dis, répondit la fée, que j'y vois une perfection de sentimens qui vous rend tous dignes de mon estime & de l'attachement que je vous ai voué; il n'y a point de princes au monde capables d'un si grand désintéressement. Je vois bien, reprit Titi, qu'il faudra que la souveraineté de Felicie serve à payer les dettes de ma cousine de Blanchebrune & les miennes, & que ce duché soit donné au père de l'Eveillé. A cette déclaration, toute la compagnie fit

un cri de joie, la fée même ne put s'empêcher de faire éclater la sienne; & d'embrasser Titi en applaudissant à cette résolution. En vérité, dirent les deux princesses, nous vous en aurions prié, sire, si nous avions osé le faire, & nous avions résolu d'en dire ce soir un mot à madame, continuèrent-elles, en marquant Bibi. Il y a long-temps que j'y pensois de moi-même, répondit-elle; mais je n'osois en parler. Recevez de moi, mon prince, continua-t-elle, en s'adressant à l'Eveillé, les premières félicitations & les plus sincères qu'on puisse vous faire; recevez les miennes, dit l'un, recevez les miennes, dit l'autre. Toute la compagnie le félicitoit. Il ne pouvoit répondre que par des révérences à droite, à gauche, de tous les côtés. Enfin, arrêtant ses regards sur Titi: *En vérité*, sire, lui dit-il, *c'est une trop belle fortune pour un page; vous êtes bien heureux que mon père ne soit pas ici, il n'auroit pas osé recevoir une grâce si fort au-dessus de nous: je ne sais pas encore s'il la recevra; mais en cas qu'il la refuse, sire, je supplie votre majesté d'être persuadée que je ne la refuserai pas moi; que je ne vous serai pas moins attaché que si j'avois*

encore

encore ma fortune à faire ; que je vous servirai en tout, & vous honorerai toute ma vie comme mon maître & comme mon roi. J'en suis bien persuadé, mon cher l'Eveillé, lui dit Titi; & je t'assure que j'ai plus de plaisir à te faire ce présent, que tu n'en as à le recevoir. La façon dont je m'explique encore, te marque le langage de mon cœur, & te montre que je vois toujours plus en toi un ami fidèle, qu'un prince de Felicie. Allons, dit Forteserre, en faisant remplir son beau gobelet, buvons à la santé du prince de Felicie, mais buvons-y rasade, même les princesses. Toute la compagnie obéit, cette santé fut célèbrée avec joie. Et quand on demanda au nouveau prince d'en faire raison : de tout mon cœur, dit-il. Mais pour en mieux marquer ma joie & ma reconnoissance, je veux la faire dans un des sabots de la fée. Diamantine sentit toute la vivacité de la reconnoissance que Titi n'osoit publier, & qu'il vouloit lui marquer par cette demande. Et pour lui faire entendre qu'elle voyoit bien qu'il vouloit lui dire qu'il la regardoit comme la cause de son bonheur, depuis le jour qu'elle l'avoit assuré de son amitié dans la cabane où elle s'étoit fait déchausser &

rechauffer par lui : Mon sabot n'est pas nécessaire, dit-elle, le roi de Forteserre voudra bien vous prêter son gobelet, & cela suffit. Viens seulement, cher prince, embrasser ta vieille, poursuivit-elle, se tournant & lui tendant la main. L'Eveillé accourut, & l'embrassa avec le transport qu'on peut s'imaginer. Toute la compagnie crut bien qu'il y avoit entr'eux quelque mystère ; mais le respect qu'on avoit pour la fée, empêcha de vouloir le pénétrer. Après que l'Eveillé eut vidé une rasade dans le gobelet de Forteserre : qui croiroit, dit-il, que quatre sols & demi, prêtés par un pauvre page, pour le soulagement d'une pauvre femme, eussent pu procurer à ce page une souveraineté ? Vous vous trompez, dirent la fée & Titi, ces quatre sols & demi n'étoient que la preuve du zèle, du désintéressement, & de la bonté de votre cœur ; vous auriez de même donné un million. C'est votre fidélité, votre constance, votre courage, & enfin, toutes les bonnes qualités qui vous rendent le digne fils d'un vertueux père qui vous ont mérité la principauté qu'on vous donne aujourd'hui. S'il convient aux grands d'avoir de la vertu, à cause du

bien qu'ils peuvent faire, il convient aux inférieurs d'être vertueux, pour mériter qu'on leur en fasse. Il est bien juste que dans le retour d'une bonne fortune, on distingue par une amitié particulière ceux dont le zèle & la fidélité se sont signalés dans le temps de l'adversité. Il me semble, dit Forteserre, que la vertu convient également à tous les hommes; aux uns, pour mériter des graces; aux autres, pour savoir les faire. C'est un renversement dans l'ordre des choses, qu'un domestique généreux, & un maître ingrat. La différence que met la fortune parmi les hommes, reprit la fée, s'évanouit quand la vertu les égale. D'un sujet elle fait un ami; & le prince qui est moins vertueux que son sujet, se rend réellement son inférieur. Voilà les belles maximes, dit le prince de Frycore; cependant, les routes de la vertu ne sont pas celles de la fortune; plus on en est digne, moins on y parvient. C'est toujours beaucoup, dit Abor, c'est avoir le principal avantage. Ce n'est pas une question douteuse chez les gens qui pensent bien, qu'il vaut mieux être privé de la fortune qu'on mérite, que de jouir de celle qu'on ne mérite pas. En effet, ajouta Titi,

avoir de la vertu, c'eſt être bien avec ſoi-même ; n'avoir que de la fortune, c'eſt n'être bien qu'avec les autres ; mais ce n'eſt qu'un bien peu ſolide, dont l'imagination ne peut empêcher qu'on ne ſente intérieurement ſa propre indignité. Sire, dit Forteſerre, en s'adreſſant à Titi, vous ne ſongez pas que nous ne ſommes qu'à la moitié du ſouper ; qu'après le ſouper même, nous avons encore à faire l'épreuve des ſabots, & que la morale n'eſt bonne que lorſqu'on veut s'endormir. J'y ſais un remède, répondit Titi, buvons à la ſanté du duc de Felicie, nous aurions dû le faire avant de boire à celle du prince ſon fils. On célébra cette ſanté avec une nouvelle joie, & la converſation s'égaya, comme à une table où ni rois, ni princes, n'auroient été.

Cependant, on peut remarquer combien il faut être attentif à ne rien dire qui puiſſe donner lieu aux plus miſérables plaiſanteries. Les officiers, & autres domeſtiques qui ſervoient à table, retinrent mieux ce que l'Eveillé avoit dit, que ce qu'on y avoit répondu. Au lieu d'être touchés & joyeux de la fortune de l'Eveillé, de voir dans la récompenſe de ſon zèle & de ſa fidélité,

un encouragement pour s'attacher avec ardeur au ſervice de leurs maîtres ; & d'être ravis de ce que la vertu ſe trouvoit ſi dignement récompenſée, ils ne virent qu'avec une inutile envie, l'élévation d'un ſimple gentilhomme à une ſi haute dignité. Et dans le récit qu'ils en firent, ils ne louoient pas ſa vertu, mais ſa fortune qui, pour quatre ſols & demi, diſoient-ils, prêtés à propos, lui avoit procuré une des plus belles ſouverainetés du monde. Dire que l'Eveillé avoit toujours tendrement aimé ſon maître ; que ſon zèle, ſa fidélité, ſon attachement ne s'étoient jamais démentis ; qu'il étoit d'un ſecret inviolable ; qu'il étoit plein de valeur, de généroſité, de bonté ; libéral, officieux, déſintéreſſé au-delà de l'imagination ; & que ſes vertus l'ayant fait le plus cher ami de ſon maître, l'amitié & la reconnoiſſance de ce maître avoient élevé l'Eveillé juſqu'au rang de ſouverain ; il n'y avoit rien là-dedans qui parut ſi ſurprenant ; quoiqu'extraordinaire, cela n'étoit point merveilleux. Mais dire que quatre ſous & demi qu'il avoit prêtés lui avoient procuré une ſi grande élévation, c'étoit là du merveilleux ; cela faiſoit admirer les

coups de la fortune, & un récit merveilleux attache toujours plus que l'exposition raisonnable de la vérité. Cependant, une mauvaise plaisanterie, à laquelle ces quatre fous & demi donnèrent lieu, a été la cause d'un des plus funestes événemens dont il soit parlé dans l'histoire.

Le souper fut prolongé jusqu'au lever de l'aurore, ainsi qu'il l'avoit été lorsque Diamantine s'y étoit trouvée deux jours auparavant. Allons, dit-elle, il faut vous quitter. Je remporte avec moi une grande satisfaction; & comptez, mon cher Titi, que je prends part à toute la reconnoissance que vous doit le page aux vieilles. Et les sabots, dit Forteserre, ne voulez-vous pas bien nous les prêter pour en faire l'épreuve? De tout mon cœur, répondit la fée; passons dans la cour, elle est assez grande pour essayer votre course. Gracilie demanda une aiguillée de soie, que Bibi alla lui chercher. La fille de Forteserre se faisoit un vrai plaisir de remettre elle-même cette soie entre les mains du roi son père & entre celles de la Princesse de Blanchebrune. Elle souhaitoit leur union, & ne doutoit pas qu'ils ne courussent l'un

& l'autre avec le fil le plus délié, sans le rompre. Mais quand la soie fut venue, & que la fée, ayant pris des mules qu'on lui avoit fait apporter, donnoit déjà à la princesse de Blanchebrune un de ses sabots, & l'autre à Forteserre : croyez-vous de bonne foi, dit Blanchebrune à ce prince, que si je prenois le parti de m'attacher à vous, sire, pour avoir l'honneur de devenir votre épouse, j'eusse assez peu de délicatesse pour mériter qu'on pût me reprocher de n'avoir profité de cet honneur, qu'après m'être assurée qu'il seroit accompagné d'un bonheur inaltérable. Non, sire; si je me donnois à quelqu'un, je voudrois l'aimer assez pour lui marquer que je veux bien même courir les risques d'être malheureuse en me donnant à lui. Je voudrois que l'espérance de mon bonheur ne fût fondée que sur mon amour, & sur sa vertu. Je ne voudrois point d'une certitude qui diminueroit le prix de mon dévouement, & peut-être le prix de l'attachement du prince qui voudroit bien se donner à moi. Eh pourquoi prenez-vous donc ce sabot, dit Forteserre à Blanchebrune ?-Pour essayer, dit-elle en riant, s'il

ne me fera point boiter. Non, madame, non, il ne vous fera point boiter, reprit Forteferre, vous en êtes bien sûre. Je n'ai à souhaiter autre chose, sinon qu'il vous fasse aimer un prince qui va devenir réellement malheureux si vous ne l'aimez pas ; mais la fée n'a point dit que ce sabot eût cette vertu. Si je savois qu'il l'eût, reprit Blanchebrune, je me garderois bien de le mettre. Il ne faut point que ce qui doit être naturel, soit l'effet d'un enchantement. Quel retour me devriez-vous, sire, pour un amour qui ne seroit pas volontaire ? Il y a chez vous tant de délicatesse & de perfection de sentimens, chère princesse, dit la fée, que je ne puis me refuser le plaisir de vous embrasser. Rien ne fait mieux connoître que votre ame est capable de la plus vive & de la plus parfaite tendresse. Ayant de pareils sentimens pour quelqu'un qui les auroit pour vous, vous pourriez courir avec un fil d'araignée, sans le rompre. Je conçois qu'à présent le Roi de Forteserre sera effectivement malheureux s'il n'est pas aimé de vous. Je serai aimé, dit ce prince ; car je vous aimerai tant, madame, con-

tinua-t-il, en s'adressant à Blanchebrune, que je vous forcerai de m'aimer. C'est-là la bonne façon, dit-elle, & si vous m'y forcez, vous voyez, sire, que je ne pourrai alors avoir d'inquiétude que sur la durée de vos sentimens. De l'inquiétude, reprit Forteserre, avec un mouvement d'amour, à qui sa vivacité donna un air de colère? Quelle idée avez-vous de moi, madame? Croyez-vous que depuis le temps que j'admire en vous toutes les vertus accompagnées des grâces & de l'enjouement qui les rendent aimables, une égalité d'humeur dont rien n'altère ni la douceur, ni les charmes, je pourrai cesser quelque jour de connoître tout ce que vous valez, & de vous aimer plus que toutes choses du monde. En vérité, dit-elle, ne vous fâchez pas, sire; mais quand tout ce que vous dites de moi seroit vrai, je puis changer, & vous changeriez aussi, & même avec raison. Cette réflexion m'oblige à reconnoître que les loix du feu prince de Félicie, concernant le mariage, sont aussi raisonnables qu'elles m'avoient paru d'abord l'être peu, & si jamais je m'engage, ce ne sera qu'aux conditions que ces loix

permettent; mais laissez-moi, je vous prie, essayer le sabot. En disant ces paroles, elle le mit à son pied, & faisant quelques petits sauts en s'éloignant, elle revint ensuite auprès de Titi, à qui elle dit : voyez, sire, si le sabot dit vrai, j'ai été bien sage, je ne boite pas. C'est une marque que vous n'avez jamais aimé, répondit Titi, car de la façon dont vous dites qu'il faut aimer quand on aime, vous auriez couru le risque de boiter, ma belle cousine. Peut-être bien, dit-elle, quoique je ne le croie pas; mais je vous assure qu'en effet, je n'en ai jamais couru les risques. Ne vous vantez donc point d'être sage, reprit Titi, ce n'est que dans les occasions qu'on connoît la vertu. Fort bien, répondit la princesse; cependant on dit de celle dont il s'agit ici, que c'est manquer de sagesse, que de la mettre à l'épreuve, & qu'elle consiste même à ne se point exposer. Cela est bon, répondit Titi, quand on se défie de soi-même. Mais vous m'avouerez, ma belle cousine, que celles qui seroient capables d'aimer aussi parfaitement que vous dites que vous aimeriez, & qui n'auroient pas craint le danger dans ce que vous

appelez courir des risques, ou qui les ayant courus, n'auroient point boité, seroient plus sages que vous. Pour plus sages, non, répondit Blanchebrune, vous m'insultez, mon cher cousin; j'avoue que leur sagesse seroit éprouvée, mais il ne s'ensuit pas que la mienne succombât à la même épreuve, & que je ne fusse aussi sage qu'elles. Vous avez raison, & j'ai tort, répondit Titi. Mais vous, Bibi, vous ne dites rien, poursuivit-il; craindriez-vous l'épreuve du sabot? Sire, dit-elle, de plus braves que moi pourroient la craindre. Voyons pourtant. En disant ceci, elle prit le sabot des mains de la princesse de Blanchebrune & le chaussa; elle courut ensuite, & revint ferme sur ses pieds & droite comme un jonc. Si le jour avoit été plus grand, on auroit pû remarquer sur les visages de tous ceux qui étoient présens, un petit mélange de joie & de surprise. Quoiqu'on ne doutât point de la sagesse de Bibi, on n'auroit pourtant point voulu juger qu'elle n'eût un peu boité. Son père même & sa mère qui en doutoient moins que personne, sentirent un petit battement de cœur quand ils lui virent chausser le sabot. Mais quel fut aussi

leur raviſſement lorſqu'ils virent que la bonne opinion qu'ils avoient d'elle étoit bien fondée, & que les rêves qui les avoient inſtruits de tout ce qu'elle avoit fait n'étoient point trompeurs. Puiſque vous avez paſſé par l'épreuve du ſabot, meſdames, dit alors la princeſſe Gracilie, il faut que j'y paſſe auſſi. Elle étoit bien sûre de ſon fait, & perſonne ne doutoit qu'elle ne prît une peine inutile lorſqu'elle mit ſon pied au ſabot. Forteſerre le prenant, dès qu'elle l'eût quitté: allons, meſdames, dit-il aux dames d'honneur, c'eſt votre tour à danſer. Voyons l'effet que le ſabot vous fera. Mais Diamantine s'approchant de ce roi, lui fit un clin d'œil, & reprenant le ſabot de ſes mains: ſire, dit-elle, le choix qu'on a fait de ces dames prouve aſſez que cette épreuve ſeroit inutile, il eſt temps que je me retire. Je ne veux pourtant point emporter ces deux ſabots, j'en donne un à la princeſſe de Blanchebrune & l'autre à Bibi, comme un gage de leur vertu & de mon amitié; que ces ſabots ne ſervent jamais pour éprouver ſi on trouvera dans le mariage un bonheur durable. Qu'on ne s'uniſſe que conformément aux loix du prince de Feli-

cie, ou qu'on ne se marie point quand on n'aura pas le courage d'être malheureux en se mariant. Adieu. Un mot, dit Forteserre? Celles que ces sabots rendent boiteuses, souffrent-elles du mal, & restent-elles toujours boiteuses? Elles ne souffrent du mal que par l'opinion des autres, ou par les regrets qu'elles ont de boiter; mais elles boitent toute leur vie, répondit la fée. Un autre mot, dit Titi? Quand viendrez-vous nous revoir, grande fée? Quand vous y penserez le moins, répondit-elle; adieu, adieu, Titi, je vous remercie encore pour l'Eveillé. Dans ce moment ses zéphirs l'enlevèrent, & un petit nuage qu'on auroit dit n'être venu-là que pour elle, la déroba à la vue.

Forteserre n'étoit pas méfiant, ceux qui ont l'ame grande ne le sont guères; mais il n'étoit pas crédule. Quelque confiance qu'il eût dans les paroles de Diamantine, il auroit été bien aise de faire l'épreuve des sabots sur quelqu'un qu'ils eussent fait boiter. Il avoit bien jugé au clin d'œil de la fée, qu'il ne falloit pas les éprouver sur les dames d'honneur, parce que si elles étoient venues à boiter, on auroit blâmé

le choix qu'on en avoit fait pour être auprès des princeſſes, & qu'on n'auroit pu les garder. Il ne faut pas toujours s'éclaircir de tout ce qu'on pourroit ſavoir. Il propoſa à Abor de faire éveiller ſes ſervantes pour faire l'eſſai ſur elles; mais Abor le pria de l'en diſpenſer, en diſant que ſi par haſard elles venoient à boiter, ce ſeroit un mauvais ſervice à leur rendre pour tous ceux qu'il en avoit reçus.

Cependant l'aurore commençoit à pâlir ſi fort, qu'on ne la diſtinguoit preſque plus du jour naiſſant. Le roi de Forteſerre propoſa de ne ſe point coucher, & d'aller au loin ſe promener dans la plaine, juſques à ce que l'ardeur du ſoleil obligeât de revenir. Nous en dormirons mieux, diſoit-il, la nuit prochaine, & puiſque nous ſommes ici à la campagne, délivrés de l'embarras d'une cour, jouiſſons de notre liberté. Titi répondit que paſſer deux jours & une nuit ſans dormir, étoit en effet un bon moyen pour bien dormir la nuit ſuivante; mais que, quoique la laſſitude d'une ſi longue veille fît acheter trop cher le ſommeil de la nuit qui devoit y ſuccéder, il vouloit bien faire ce qui plairoit à Forteſerre,

pourvu que personne que lui ne crût devoir se gêner pour suivre le prince à la promenade. Titi demanda aussi d'aller auparavant écrire le diplome de la principauté de Felicie pour le père de l'Eveillé. Alors Fortesserre dit qu'on iroit donc se coucher quand les dépêches de Titi seroient faites, & qu'on se promèneroit dans la cour jusques à ce qu'il revînt. Cette cour étoit en effet un endroit très-propre à se promener à cette heure du jour; outre qu'elle étoit assez spacieuse, c'est que lorsque Titi fit faire une avant-cour à la petite maison, dans le temps qu'on travailloit aux fortifications du Fort, il n'avoit fait fermer cette première cour que par un fossé sec, & les murailles de l'avant-cour étant plus des deux tiers sur la pente de l'éminence, elles ne déroboient point la vue de l'autre cour, qui étoit plus élevée. Titi alla écrire le diplome. Le duc de Vaervir le suivit, & pria sa majesté de le charger de porter ce diplome au père de l'Eveillé. Le duc de Vaervir sentoit bien que les seigneurs de même rang que lui désaprouveroient qu'il se chargeât de cette commission. Leur fierté, pour ne pas dire leur orgueil, les

portoit à vouloir traiter d'égal avec les ſouverains qui n'avoient que le titre de princes. L'amitié qui étoit entre le duc de Vaervir & le père de l'Eveillé autoriſoit cette démarche; mais la vanité n'a point d'égard aux ſentimens qui font agir. Elle veut qu'on lui immole juſqu'au rang de père, rang ſi reſpectable dans l'ordre naturel, & contre la dignité duquel il paroît que le droit civil ne devroit rien preſcrire. Du grand au petit, la vanité a ſon étiquette, & prend droit des actions, indépendamment de la raiſon qui les fait faire. Le duc de Vaervir crut ne pas faire tort à ſon rang, que de le faire ſervir à augmenter la marque de l'attachement qu'il avoit pour ſon ami, & Titi lui en ſut bon gré. Ce prince écrivit de ſa main, non-ſeulement le diplome, mais encore une lettre pleine d'amitié au père de l'Eveillé; une autre à ſon chancelier, pour faire mettre au diplome les ſceaux avec toutes les formalités néceſſaires, & une à un ſecrétaire d'état, pour faire traiter, dès le moment même, le père de l'Eveillé comme duc ſouverain de *Felicie*. Le duc de Vaervir ſe chargea de toutes ces lettres, & partit,

pressé non-seulement par un sentiment d'amitié, mais aussi par un autre motif.

Pendant que Titi faisoit ses dépêches, Forteserre avoit encore parlé à Blanchebrune du mariage qu'il lui proposoit, & voyant qu'elle refusoit de prendre la chose sérieusement, & qu'il ne pouvoit la détacher du reste de la compagnie pour avoir un entretien particulier avec elle, il avoit pris à part Gracilie, & lui avoit fort recommandé d'assurer Blanchebrune qu'il avoit parlé du fond du cœur, & qu'il ne tenoit qu'à elle de se voir la reine d'un grand royaume, & l'épouse d'un roi qui l'aimeroit parfaitement. C'est aussi ce que fit Gracilie, après qu'on se fut enfin déterminé à se retirer: il étoit temps. L'ombre des arbres commençoit déjà à diminuer. Forteserre entretint aussi Titi du dessein de partager son trône avec la princesse de Blanchebrune, & le pressa de lui en parler, en le priant toutefois de ne lui rien dire qui la portât à s'y résoudre plus par complaisance que par inclination. Chez les hommes d'un caractère violent & impérieux, tant que l'amour est renfermé dans le cœur, il est moins actif qu'il ne l'est

chez les autres hommes ; mais dès qu'il est déclaré, il s'irrite non-seulement par les refus, mais par les moindres délais. Quelquefois même la fierté qui l'accompagne le détruit. Il aime mieux cesser d'être, que d'être humilié : tout délai est pour lui une offense, & toute incertitude un sujet d'humiliation. Il pardonneroit plus aisément un refus formel.

Dès que la princesse de Blanchebrune arriva à la cour du roi de Forteserre, pour s'y mettre à l'abri de la haine de Tripalle, ce prince conçut pour Blanchebrune des sentimens d'estime auxquels se joignirent bientôt des sentimens qu'il auroit reconnus pour amour, si le nom ne lui en eût pas déplu. Comme ils n'avoient pas leur source dans les sens, mais dans le cœur, son aversion pour l'amour, qu'il regardoit comme une servitude ; sa tendresse pour sa fille, qu'il vouloit élever sur le trône, & surtout l'idée qu'il avoit que Blanchebrune aimoit Titi, & en étoit sans doute aimée, l'avoient rendu le maître de ne leur donner que l'air de la tendre amitié, à laquelle, à dire vrai, le véritable amour ressemble parfaitement. Mais dès qu'il vit

qu'il alloit être séparé de cette princeſſe, dont le commerce aimable avoit fait la douceur des jours qu'elle avoit paſſés à ſa cour, quand il fut sûr qu'elle n'étoit attachée à Titi que par une amitié dont le courage & la vivacité faiſoient l'éloge du cœur de cette princeſſe, ſes propres ſentimens ſe développèrent mieux à lui-même. Et quand une fois il lui eut fait connoître qu'il l'aimoit, quoique ce ne fût que dans une converſation qui pouvoit faire regarder tout ce qui s'y étoit dit comme un badinage, il ſe trouva ſi impatient de ſe voir aimé, qu'il étoit prêt à ſe mettre en colère contre Blanchebrune de ce qu'elle ne l'aimoit pas. Il fit bien promettre à Titi qu'il lui rendroit le lendemain un fidèle compte des ſentimens de cette princeſſe. Ce fut avec cette eſpérance qu'il eſſaya s'il pourroit dormir.

Les princeſſes & Bibi, retirées dans leur chambre, s'égayèrent beaucoup ſur les divers uſages qu'on pouvoit faire des ſabots; Gracilie preſſée, non-ſeulement par l'envie de complaire au roi ſon père, mais par le déſir d'aſſurer à l'amitié qu'elle avoit pour Blanchebrune, le plaiſir de ne s'en

séparer jamais, lui dit tout ce qu'elle put pour la faire consentir à devenir sa belle-mère. Elle la pressa tant par toutes les questions qu'elle lui fit au sujet de Forteserre, qu'elle l'amena au point d'avouer qu'elle recevroit avec reconnoissance l'honneur du choix qu'il faisoit d'elle, sans la répugnance qu'elle avoit à s'exposer à priver Gracilie de la couronne. On ne peut rien dire de plus généreux ni de plus tendre, que tout ce que ces deux aimables princesses se répétèrent, ni rien de plus ingénieux, ni de plus modeste, que tout ce que disoit Bibi, pour soutenir tantôt les motifs de l'une, tantôt les raisons de l'autre, & pour se plaindre elle-même, quelque chose qui arrivât.

Cette vie ne plaisoit pas trop à madame Abor. L'honneur d'avoir deux rois dans sa petite maison ne la dédommageoit point du dérangement que cela lui causoit. La douce tranquillité, la frugalité de sa table, ses heures marquées pour employer la nuit au sommeil, & le jour aux occupations domestiques, lui paroissoient préférables, même à toutes les merveilles de la fée. Elle sentoit ainsi que sa fille per-

droit à être reine : Bibi le ſentoit elle-même, mais l'amour étoit au-deſſus de tout.

Dormit qui put dormir. La chaleur du jour étoit ſi grande, que ceux qui étoient dans la grange ſe trouvèrent le mieux logés. On ne ſe raſſembla qu'à l'heure du dîner, où chacun apporta plus de ſoif que d'appétit. On étoit encore à table lorſque deux couriers arrivèrent ; l'un pour Forteſerre, envoyé par la régence qu'il avoit laiſſée dans ſon royaume pendant ſon abſence ; l'autre pour Titi, accompagné d'un envoyé de la reine mère. Les deux rois ſe retirèrent pour lire les dépêches qu'on leur envoyoit & pour y répondre. Les princeſſes, le prince de Félicie & le reſte de la compagnie paſsèrent dans le jardin, où on joua à l'ombre & au miſtigri. La princeſſe de Blanchebrune qui jouoit à ce dernier jeu, ne gagna qu'un ſeul miſtigri; elle les oublioit tous dès qu'on les lui avoit montrés, ſur quoi le prince de Frycore lui dit qu'elle étoit plus occupée d'une couronne que du jeu. Les dépêches que reçut Titi lui apprirent avec diverſes choſes de peu de conſéquence, que ſes miniſtres étoient

accablés de députés & d'adresses qui venoient de tous les endroits du royaume, pour marquer à sa majesté combien ils se félicitoient d'avoir un si grand roi; que non-seulement ils le reconnoissoient pour le seul & légitime héritier de la couronne; mais que s'il ne l'étoit pas, & qu'ils eussent à se choisir un maître, son amour pour la justice, sa valeur jointe à la bonté & à la modération dont il donnoit un si rare exemple, feroient qu'ils le supplieroient de les gouverner préférablement à tous les princes du monde. Ces dépêches lui apprenoient aussi que les soldats avoient refusé le mois de paie qu'on avoit voulu leur donner, & qu'il y avoit dans toutes les garnisons beaucoup de mouvemens qui tendoient à le venger malgré lui des attentats de Triptillon. Que ses ministres avoient fait tout ce qu'ils avoient pu pour empêcher l'envoyé de la reine mère d'aller le trouver au fort Titi; mais qu'ils n'avoient pu obtenir de lui qu'il attendît le retour de sa majesté. Que cet envoyé n'avoit rien voulu dire. Qu'on soupçonnoit que sa commission regardoit la principauté de Félicie; que d'ailleurs le bruit s'étoit

répandu à la cour que le ſujet du voyage des deux rois n'étoit pas de régler quelques choſes à l'égard de leurs frontières, ainſi qu'on l'avoit cru d'abord; mais d'y voir une perſonne admirable que ſa majeſté deſtinoit au trône. Qu'on faiſoit là-deſſus à la cour & à la ville quantité de diſcours, juſqu'à dire que le roi avoit fait bâtir, pour cette belle perſonne, un palais de cryſtal. Qu'il eſt vrai que d'autres diſoient que ce n'étoit pas le roi, mais une fée; que même elle avoit meublé ce palais de meubles tout d'or maſſif. Qu'on y entendoit des concerts merveilleux, ſans y voir ni muſiciens, ni joueurs d'inſtrumens; & qu'on y étoit de même ſervi à table de cent mets inconnus & délicieux, ſans voir ni ceux qui les avoient apprêtés, ni ceux qui les ſervoient. C'eſt ainſi que la renommée, qui mêle & répand également le vrai & le faux, les débitoit déjà dans la ville capitale, d'où ils devoient, ſans-doute, recevoir de nouvelles additions en courant de là dans les provinces.

Titi, après avoir lu les dépêches, donna une audience particulière à l'envoyé de

Tripalle. Il n'avoit que de simples lettres de créance, & devoit expliquer de bouche les sujets de sa commission. Elle regardoit effectivement la principauté de Félicie. Cet envoyé avoit ordre de demander à Titi qu'il laissât Triptillon se rendre le maître de cette principauté ; & qu'au lieu de la lui disputer, il la lui cédât comme il avoit fait la province où Triptillon s'étoit retiré.

Il promettoit de la part de la reine-mère, que Triptillon feroit alors des déclarations dont Titi auroit lieu d'être content, & tâcha de faire voir que ce seroit le moyen de travailler à la réunion des deux frères, & de contenter la reine. Titi, après l'avoir écouté sans l'interrompre, lui dit qu'il n'étoit plus en son pouvoir de disposer de cette principauté, & qu'il alloit lui donner une réponse pour la reine sa mère. Votre majesté, reprit l'envoyé, a disposé bien vîte d'une souveraineté si considérable, & qui convenoit si bien à un frère. Cela est vrai, répondit-il ; mais je suis si heureux, que j'ai plus d'amis à récompenser, que je n'ai de bien à donner ; ainsi dès que j'en ai, je sais où le placer.

Mon

Mon frère a une ſouveraineté, cela ſuffit; pour être ſouverain, deux ne ſont pas néceſſaires. Après cette réponſe, Titi remit l'envoyé entre les mains d'Abor, & écrivit à la reine mère. Le prince Fullfoi quitta le miſtigri pour joindre Abor, qui avoit ſoin de bien régaler l'envoyé. Celui-ci, qui n'avoit pas, ou oſé, ou eu le temps de demander à Titi à qui ſa majeſté avoit donné le duché de *Felicie*, ne manqua pas alors de ſatisfaire ſa curioſité. Il parut extrêmement ſurpris quand il apprit que c'étoit au père de l'Eveillé. Quoi! dit-il, au père de l'Eveillé qui a été page? Oui, dit le prince de Fullfoi, qu'y a-t-il là d'extraordinaire? Les gentilhommes ne ſont-ils pas du bois dont on fait les princes? Oui, répondit l'envoyé, comme les roturiers ſont du bois dont on fait les gentilhommes. Tout cela veut dire, reprit le prince du Fullfoi, que ces diſtinctions, lorſqu'on n'a égard qu'aux titres, ſont des effets de l'opinion & de la vanité; mais vous m'avouerez qu'eu égard à la réalité de la choſe, la ſeule diſtinction conſidérable qu'il y ait entre les hommes, ne peut venir que du plus ou du

penſer la vertu du père & du fils, que le roi met cette ſouveraineté dans leur maiſon. On peut prêter à un prince ſans mériter ni eſtime, ni récompenſe. La vanité ou l'intérêt en peuvent être le motif, & ce motif ſeul fait que, quand ils ont rendu l'argent, ils ne doivent plus rien. Mais je dis qu'avec des ſommes ſi prodigieuſes, avoir autant de modération & de ſimplicité, marque une vertu ſi extraordinaire, qu'il eſt impoſſible qu'elle ne ſoit pas accompagnée de toutes les autres, & que ſi les vertus qui ſont le plus de fracas ne ſont le plus ſouvent que de fauſſes vertus, celles qui ne cherchent point à paroître, ſont toujours les plus parfaites. Je crois néanmoins, dit l'envoyé, qu'on auroit mieux fait de rendre au double ce que le père de l'Eveillé avoit prêté, que de lui donner une ſouveraineté, qui peut être un nouveau ſujet de diſcuſſion entre les deux frères; car vous jugez bien que Triptillon prétendra avoir le droit d'en diſpoſer, qu'il pourra aiſément faire entrer le prince de Hopevaine dans ſes intérêts, & qu'alors l'un & l'autre ſe trouveront ſoutenus par le roi de Courſinababa. Ne diſputons pas du droit de Triptillon, monſieur

l'envoyé, interrompit le prince de Fullfoi, le meilleur conſeil que vous puiſſiez lui donner, c'eſt qu'il ne prétende aucun droit. En vérité, le prince de Felicie, ami de Titi & de Forteſerre, n'a rien à craindre d'aucun prince du monde. Je ne ſais point ce que Triptillon fera, dit l'envoyé, & ce n'eſt point à moi à conſeiller ce qu'il doit faire; mais il me ſemble qu'il auroit mieux valu que la ſouveraineté de Felicie eût ſervi d'un ſujet de réconciliation, que de récompenſe à un homme dont on pouvoit aſſez reconnoître la vertu par d'autres moyens. Si tous les hommes vertueux devoient avoir des ſouverainetés pour récompenſe de leur vertu, il n'y auroit pas aſſez de ſouverainetés à donner dans le monde. Je ne ſais pas, répondit Abor: ce que je ſais, c'eſt que ſi cela n'eſt pas, cela devroit être; il n'appartient qu'à la vertu de commander, un homme qui n'eſt pas vertueux eſt déplacé quand il eſt ſouverain, & ſur ce pied là, il y en a beaucoup qui ne ſont pas en place. L'envoyé fit enſuite pluſieurs queſtions au ſujet de la petite maiſon. Le prince de Fullfoi ne fit point difficulté de lui dire qu'une Fée-

l'avoit ainſi revêtue, parce que la fille d'Abor l'avoit ſouhaité. Enfin Abor allant chercher la réponſe de Titi, l'envoyé le pria de ſavoir ſi le roi de Forteſerre & les princeſſes vouloient bien permettre qu'il leur fût préſenté ; ce que Forteſerre refuſa, & par conſéquent Gracilie ; mais la princeſſe de Blanchebrume ayant été trouver Titi, obtint de lui qu'elle fît voir Bibi à l'envoyé de la reine mère. Cette princeſſe ayant donc quitté le miſtigri, & prenant Bibi ſous le bras, vint ainſi trouver l'envoyé. Elle lui dit qu'elle n'avoit pas voulu lui donner d'audience, mais qu'elle venoit à la ſienne pour le charger de préſenter ſes très-humbles reſpects à la reine mère, & de lui dire qu'elle ſouhaiteroit de tout ſon cœur pouvoir les lui rendre dans les lieux où ſa majeſté avoit daigné les recevoir autrefois avec bonté. A la vue de la princeſſe & de Bibi, l'envoyé avoit paru ſi ſurpris & ſi ſaiſi d'admiration, que la princeſſe qui s'en étoit apperçu, avoit fait une pauſe avant que de lui parler, & quoique ſon diſcours fût court, & que l'envoyé n'ignorât pas le reſpect qu'il lui devoit, il étoit ſi frappé de la beauté de

Bibi, qu'il détourna, malgré lui, deux fois les yeux sur elle, lorsque la princesse parloit. Je ne manquerai pas, madame, répondit-il, de m'acquitter des ordres de votre altesse sérénissime, & de dire à la reine mère que vous aviez avec vous la plus belle personne du monde. Si vous parlez de moi si favorablement, dit Bibi, ajoutez-y, je vous supplie, quelque chose de mieux, c'est qu'il n'y a personne qui souhaite avec plus de passion faire sa cour à la reine, & mériter l'honneur de lui plaire. L'envoyé assura qu'il n'y manqueroit point, & qu'il rapporteroit bientôt la réponse. La princesse de Blanchebrune & Bibi retournèrent auprès de Titi, lui rendre compte de ce qui venoit de se passer. Il écoutoit avec un plaisir extrême le récit que Blanchebrune lui faisoit de l'étonnement & de l'admiration de l'envoyé. Ce qu'il dira de votre beauté, ma chère Bibi, répondit Titi, justifiera le choix dont on apprendra bientôt des nouvelles. Mais que diroit-on, si on savoit comme moi, qu'une beauté au-dessus de toutes celles qu'on peut imaginer, est la moindre des perfections qui sont en vous, & que je

me trouverois heureux d'être à vous, quand vous ne feriez que médiocrement belle ? Bibi ne répondit à ce difcours que par un tranfport qu'elle ne crut pas devoir ménager. Elle fe jeta au cou de fon cher roi, qui la tenoit fi tendrement embraffée, que Blanchebrune ne pût s'empêcher d'embraffer auffi en même temps l'un & l'autre. C'étoit un grouppe extrêmement touchant d'amitié & de tendreffe. Que les plaifirs de l'amour & de l'amitié font vifs, dit Blanchebrune! je ne puis vous dire la douceur qui m'enchante, de voir combien vous vous aimez, & de fonger en même temps que cet amour fi vif & fi tendre ne vous a point fait boiter. Ce n'eft pas ma faute, répondit Titi en riant. J'ai penfé dire auffi ni la mienne, ajouta Bibi, en rougiffant un peu; mais il n'en faut faire honneur, mon cher prince, qu'à votre fageffe & à votre raifon. La princeffe, continua-t-elle, ne peut être de trop dans nos fecrets. Je veux lui conter le plus grand danger que j'aie couru de ma vie, & la joie extrême que j'eus hier de l'avoir évité. Là-deffus elle fit le récit de ce qui leur étoit arrivé, à Titi & à elle, lorfque cachés fous la

forme d'oiseaux, dans un taillis aussi charmant que solitaire, ils avoient senti toutes les impressions du printemps. « Les désirs » du prince étoient vifs, dit-elle, ma ten- » dresse étoit extrême. Je l'assurois que » je l'aimois trop pour lui rien refuser; » qu'il étoit le maître de ma vie & de » mon bonheur. Mais le souvenir des » paroles qu'il avoit données à mon père » & à la fée, le respect qu'il se devoit » à lui-même, & j'ose dire qu'il devoit à » mon innocence & à mon amour, pré- » valurent sur les impressions du prin- » temps. » Nous préférâmes les plaisirs du devoir, quoiqu'un peu rigide, à ceux dont les oiseaux nous donnoient l'exemple. « Eh! que nous avons été heureux, pour- » suivit-elle, d'avoir été assez sages pour » ne point sacrifier à des plaisirs passagers, » une innocence dont la perte m'auroit » comblée de confusion. On a beau dire, » il n'est rien tel que de suivre ce que » le devoir & la raison prescrivent, c'est- » à-dire, de suivre toujours le plus sûr, » sans philosopher même sur les avantages » des circonstances. Assurément nous étions » bien en sûreté dans un taillis qui n'étoit

» habité que par des oiſeaux, & ſi caché » au milieu d'une vaſte forêt, qu'on n'y » voyoit nulle trace d'homme. Nous étions » bien sûrs de nous-mêmes, &, pleins » de confiance & d'amour l'un pour » l'autre, rien ne ſembloit devoir nous » retenir. » Sans-doute, dit Titi, un plaiſir qui n'eſt un mal que dans l'opinion des hommes, n'eſt que plaiſir, & n'eſt point mal quand il eſt ignoré. Il n'y a réellement du mal que lorſqu'on fait tort à quelqu'un, ou qu'on s'en fait à ſoi-même, & c'eſt imbécillité que de ſe priver du plaiſir pour un mal imaginaire, lorſque les circonſtances ſont telles que, pouvant le goûter ſans crainte, on peut s'y livrer ſans ſcrupule. « Cependant, reprit Bibi, » voyez ce qui nous ſeroit arrivé, je m'en » rapporte à vous-même, ſire ? N'auriez-» vous pas été très-fâché hier que j'euſſe » boité en eſſayant le ſabot, ou que je » n'euſſe oſé l'eſſayer, ce qui revenoit au » même ? N'avez-vous pas, au contraire, » ſenti un plaiſir très-vif & très-ſatisfai-» ſant, de voir que je pouvois en faire » l'épreuve ſans courir de riſque. Je ſuis » sûre que vous n'avez peut-être jamais

» goûté de satisfaction plus vive ni plus » parfaite ; l'amour même que vous avez » pour moi m'en assure. » Je l'avoue, ma chère Bibi, je jouissois d'un contentement extrême. Je vous proteste que quand même vous n'auriez osé faire l'épreuve du sabot, vous n'en auriez pas moins été pour moi ma chère Bibi ; mais il est vrai pourtant que je ne puis bien vous marquer la joie où j'étois, de voir que vous pouviez l'essayer sans crainte. Ma joie étoit d'autant plus grande, que quelques bons sentimens qu'on ait pour nous, je crois bien qu'à cet égard nous n'étions pas exempts de tout soupçon. On peut même croire que dans la résolution où nous sommes, ce soupçon ne nous étoit pas injurieux ; mais quoiqu'il en soit, je vous voyois par cette épreuve briller d'une nouvelle gloire, dont l'éclat réfléchissoit sur moi, & dont mon amour étoit flatté ; je m'associois à votre gloire & à votre vertu. Je vous avouerai pourtant, continua-t-il, que ce qui réprima les désirs que j'avois dans le taillis d'imiter les autres oiseaux, ne fut que la crainte de vous déplaire, & de me causer un remords éternel. Je sentois

bien que je ne me pardonnerois jamais de n'avoir pas respecté l'innocence & la pureté de vos sentimens, & d'avoir abusé de la confiance qu'avoit eue en moi le meilleur père & le plus honnête homme du monde. Car la crainte de vous exposer ne pouvoit pas nous retenir dans un lieu aussi caché que celui où nous étions. « Vous » voyez cependant ce qui vient d'arriver, » répondirent Bibi & Blanchebrune. Cela est vrai, reprit Titi; mais vous m'avouerez aussi que l'aventure des sabots est si extraordinaire, que nous ne pouvions seulement pas y penser. « J'en conviens, ré» pondit la princesse; mais combien y a» t il de choses dans la vie auxquelles on » ne pense pas, ou qu'on croit même im» possibles, & qui ne laissent pas que » d'arriver. Il n'y a de vrai que cette rè» gle; c'est que le plus sûr est de ne point » s'exposer au hasard, aux hasards mêmes » qu'on ne peut prévoir, & ils sont sans » nombre. Vous poussez la chose un peu » loin, dit Titi; il faut bien un peu ris» quer dans la vie. Oui, répondit Blan» chebrune, la vie même, mais jamais » l'honneur, & vous même vous ne le

» feriez pas. » Nous verrons cela une autre-fois, répondit Titi ; maintenant, belles dames, laissez-moi finir quelques dépêches ; & revenez, je vous prie, seules dans un bon quart-d'heure. J'ai à entretenir ma chère cousine de quelque chose d'important.

La princesse & Bibi se retirèrent, & revinrent ainsi que Titi l'avoit souhaité. L'affaire dont il s'agissoit regardoit Forteserre & Blanchebrune. Le roi de Forteserre, dit Titi à la princesse, vous assure qu'il veut très-sincèrement partager son trône avec vous. Il ne veut devoir votre main qu'à votre cœur. Depuis le temps que vous le connoissez, vous devez savoir si vous êtes capable de l'aimer ou non. Que dois-je lui répondre ? Sire, dit la princesse, ce n'est pas à moi, c'est à votre majesté à disposer de moi ; mais comme je vois qu'elle veut bien me laisser à ma disposition, j'aurai l'honneur de lui dire que je suis extrêmement sensible au choix dont le roi de Forteserre m'honore. J'espère que vous me croyez assez d'élévation dans les sentimens, pour être touchée des qualités héroïques de ce grand prince, & pour être persuadée, qu'excepté

vous, mon cher coufin, je le préférerois à tous les princes du monde, s'il dépendoit de moi de choifir. Mais, fire, je ne puis fonger à m'éloigner de vous; je ne veux pas priver de la couronne la princeffe Gracilie; je crains l'humeur un peu trop violente du roi de Forteferre, c'eft fon feul défaut, mais il eft grand; & pour tout dire, je crains le malheur de ne pas toujours lui plaire. Titi fit connoître à la princeffe, qu'entre les meilleurs amis, le plaifir de fe voir devoit toujours céder à ce qui étoit pour le mieux, felon l'état & les circonftances où ils pouvoient fe trouver. Que quoiqu'il fût plus jeune que Forteferre, on mouroit à tout âge; & que dans l'incertitude des événemens, Blanchebrune étant fur le trône, n'auroit non-feulement rien à craindre pour elle, mais qu'elle deviendroit encore la protectrice de Bibi, d'Abor, du prince de Félicie & de tous leurs amis communs. Que quoiqu'il comptât parfaitement fur l'amitié & fur la générofité de Forteferre, cette alliance feroit un nouveau nœud au lien de l'amitié qui les uniffoit déjà, & un nouveau fujet de confiance.

Qu'il ſavoit que la princeſſe Gracilie ne ſouhaitoit rien avec plus d'ardeur ; & qu'au fond, c'étoit moins la priver d'une couronne, que l'exempter de beaucoup de troubles & d'embarras. Qu'il étoit sûr, qu'avec le fonds de raiſon qu'avoit Forteſerre, l'égalité & la douceur de l'humeur de Blanchebrune modéreroient l'impétuoſité de celle de ce prince. Que Blanchebrune ne devoit point craindre de ceſſer de plaire, parce qu'elle avoit, ainſi que Forteſerre l'avoit dit, toutes les vertus qui font eſtimer, jointes à tous les agrémens qui rendent aimable ; que le roi de Forteſerre commençoit à n'être plus d'un âge ſujet à l'inconſtance ; que d'ailleurs le don qu'elle avoit reçu de la fée étoit ſi merveilleux pour s'aſſurer de la conſtance d'un mari, que ſi toutes les femmes avoient ce don, il n'y auroit point de mari volage. Quel avantage, madame, diſoit Titi, que de n'avoir jamais que l'âge qu'il vous plaît d'avoir ? Treize ans, quatorze ans, quinze ans, trente, quarante, quatre-vingt, ſi vous voulez, vous avez de quoi ſatisfaire à tous les goûts, à toutes les humeurs. Vous ſerez toujours la même ; & vous ne ſerez

jamais la même si vous voulez. Quel avantage, ma chère cousine? Pouvez-vous, avec un don si vainement souhaité de toutes les femmes, ne pas tenir lieu de toutes les autres, à un époux qui vous aimeroit, quand même vous n'auriez pas cet avantage? J'avoue que ce don est d'une grande ressource; mais, mon cher cousin, dit la princesse, puis-je m'assurer que la fée me le conservera? Vous savez que, quand on change d'état, on perd les dons qu'elle a faits. Il faudra, répondit Titi, la prier de vous le continuer, j'espère qu'elle le fera. Car au fond, c'est pour le mariage que ce don est plus nécessaire, que pour tout autre état de la vie. Je dis pour le mariage, & je dis même qu'il seroit aussi nécessaire aux hommes qu'aux femmes, & quelquefois plus. Mais la nature en a ordonné autrement, & on ne trouve guères de fées qui puissent l'accorder. Hélas! se récria Blanchebrune, j'ai ouï dire qu'il y avoit des hommes si bisarres, que malgré ce don merveilleux, il leur suffiroit de savoir que celle qui s'en serviroit seroit leur femme, pour n'y être pas sensibles, ils auroient encore recours à l'inconstance.

Cela ſe pourroit bien, répondit Titi; de quoi l'imagination déréglée n'eſt-elle pas capable? Cependant cela n'empêche pas que votre don ne ſoit bien merveilleux. Si la fée m'en accorde la continuation, reprit la princeſſe, & que je devienne l'épouſe du roi de Forteſerre, ne pourrois-je pas prier Diamantine de me permettre de dire à ce prince le don qu'elle m'aura fait. Je le voudrois, répondit Titi, car il me ſemble que, quelque choſe que ce ſoit, une femme ne devroit rien avoir de caché pour ſon mari, ni ſon mari pour elle. Mais vous trouveriez peut-être des gens qui diroient que l'effet du don ſeroit plus ſurprenant, & même plus touchant pour le mari, s'il ignoroit qu'on l'eût reçu. Cependant, ajouta Blanchebrume, on ſeroit plus aſſurée de plaire à ſon époux en ayant préciſément l'âge qu'il voudroit qu'on eût, que d'avoir celui qu'on choiſiroit ſoi-même. Cela eſt vrai, ma chère couſine, reprit Titi; mais ſi je ne me trompe, cela n'eſt pas bien difficile à deviner, l'âge qu'on doit avoir dépend des circonſtances. Il y en a où une femme feroit bien d'être toujours entre quatorze & quinze, le reſte du temps entre

quarante & cinquante. Quoiqu'il en ſoit, ma chère couſine, ne dites rien ſans la permiſſion de la fée. Mais dites-moi préciſément ce que vous voulez que je réponde au roi de Forteſerre? Tout ce que j'ai dit en inſtruit aſſez votre majeſté, répondit Blanchebrune, je ſens parfaitement que je ne puis faire un choix plus glorieux. Je ſuis combattue par la peine de me ſéparer de vous, & intimidée par la crainte de l'avenir. Ce que votre majeſté a remarqué ne me raſſure que foiblement. Aſſurez, je vous ſupplie, le roi de Forteſerre, que je reſſens parfaitement l'honneur qu'il me fait; que je connois trop toutes ſes vertus pour ne pas l'honorer & l'aimer parfaitement, ſi j'ai l'honneur d'être à lui; mais que je le prie de prendre encore, & pour lui & pour moi, un an de réflexion. Un an de réflexion, c'eſt beaucoup pour un prince ſi vif, reprit Titi. On diroit, ma chère couſine, que vous voulez faire l'amour comme une bourgeoiſe. Cela eſt vrai, répondit la princeſſe, mais je veux voir l'effet que produira le gobelet de la fée, les réflexions que la princeſſe Gracilie pourra faire, & vous ſerez peut-être ſurpris, après cela,

qu'avec la continuation du don de la fée, si elle me l'accorde, je ne veuille épouser le roi de Forteserre, qu'aux conditions des loix de *Felicie*. Ce sera votre affaire, répondit Titi, ces conditions là ne doivent point empêcher un mariage, puisqu'elles n'empêchent point de continuer dans l'engagement qu'on a pris quand on s'y trouve heureux. Je ne doute pas que le gobelet, & plus encore l'envie de vous plaire, ne fassent leur effet, & que les sentimens de la princesse Gracilie ne soient toujours les mêmes. Ainsi, madame, je vous tiens déjà pour reine, si le roi de Forteserre peut attendre. S'il ne le peut, reprit Blanchebrune, il n'aura donc qu'une idée bien médiocre du choix qu'il fait, je ne le devrois qu'à l'humeur ou qu'au hasard, ce qui ne seroit point du tout de mon goût; car je veux bien que vous sachiez, mon cher cousin, poursuivit-elle, que si j'épouse le roi de Forteserre, je veux aimer sa personne plus que sa couronne, & que je veux pourtant que ma tendresse extrême ne soit qu'un retour qui la soutienne & qui la justifie. Voilà, dit Bibi, avec joie, ce qui s'appelle aimer en princesse & en personne raison-

nable. Que le roi de Forteſerre ſera malheureux, madame, ſi vous n'êtes pas ſa reine! Elle le ſera, répondit Titi, & quoique nos états ſoient ſéparés, nos cœurs ne le ſeront jamais; nous trouverons le moyen de nous voir ſouvent. Si cela eſt, dit Blanchebrune, je n'aurai plus rien à ſouhaiter que de vous voir toujours.

Ils ſortirent alors pour aller trouver Gracilie, & lui propoſer une promenade. Forteſerre étoit encore occupé à ſes dépêches qui durèrent juſqu'à l'heure du ſouper. Cependant Abor avoit auſſi reçu des courriers; c'étoit des laquais de divers gentilshommes des environs. Le miracle arrivé à la petite maiſon attiroit pour la voir tous les habitans des villages voiſins; on ne parloit que de cela dans la province, & quoique les deux rois y fuſſent venus pour ainſi dire *incognito*, on ſut qu'ils y étoient, & pluſieurs gentilshommes de la connoiſſance d'Abor, qui, ſachant ſa grande fortune, ſe faiſoient honneur de ſe dire alors de ſes amis, lui écrivoient pour ſavoir s'ils ne pourroient pas en avoir l'honneur d'être préſentés à leurs majeſtés. Abor avoit fait attendre les laquais pour ſavoir là-deſſus

la volonté des deux rois, qu'il n'avoit osé interrompre. Il demanda à Titi la réponse qu'il devoit faire. Marquez, dit-il, que de quatre jours nous ne pouvons voir personne, mais qu'ensuite vous pourrez présenter ceux qui viendront. Que permettez-vous, sire, dit Gracilie? Cent importuns vont nous priver de tous les agrémens dont nous jouissons ici en liberté. Que voulez-vous faire de cette foule d'hoberaux? M'en faire aimer, dit Titi; c'est la moindre chose que je leur doive. Mais ne vous fâchez pas, belle princesse, on fera dans la cour deux salles, que les charpentiers & les menuisiers auront bientôt finies, & c'est-là que je recevrai tous ces messieurs. On n'entrera ni dans la petite maison, ni dans le jardin. Le roi votre père, qui n'a pas les mêmes raisons que moi de permettre qu'on lui présente ceux qui viendront, ne verra personne s'il veut, ni vous non plus. Je vous en tiendrai quitte pour cinq ou six complimens que vous recevrez, s'il vous plaît, de quelques-uns des plus hupés, dont je serai l'introducteur auprès de votre altesse royale. Gardez-vous-en bien, sire, répondit Gracilie; je ne pourrois peut-être

m'empêcher de rire, & ces honnêtes gens croiroient qu'on se moque d'eux.

Malgré les plaisirs que Titi goûtoit dans la petite maison, il n'avoit pas envie d'y faire un long séjour; il croyoit que pour les desseins qu'il avoit, il convenoit d'être dans sa capitale, au milieu de toute sa cour. C'est pourquoi il n'avoit pris que quatre jours, pour continuer avec liberté des plaisirs dont cette liberté même étoit le premier.

Cependant il dit à Abor de faire avertir tous ceux qui avoient des terres dans l'enceinte des fortifications & des lignes du fort, qu'il destinoit pour un parc, & de les engager à les lui vendre. Toutes ces terres appartenoient à des gens du voisinage, excepté treize arpens dont le propriétaire demeuroit à quinze lieues de-là. On lui envoya un homme pour s'en accommoder avec lui, & on avertit les autres de se trouver le surlendemain à la petite maison.

On fit aussi venir un grand nombre de charpentiers & de menuisiers pour faire les deux salles d'audience que le roi avoit imaginées; & ce jour là même tous ceux

qui avoient promis de donner leurs plans des jardins & du parc qu'on méditoit, se renfermèrent pour y travailler.

Le roi de Forteserre, les deux princesses, Bibi, le prince de Frycore & un officier du roi, y travaillèrent assez bien. Mais sans aucune prévention, le plan que Bibi donna fut incomparablement au-dessus de tous les autres. Dès que Forteserre y eut jeté les yeux, il déchira le sien. Rien n'étoit mieux distribué que les allées, les bosquets, les grottes, les pièces d'eau, les cascades, les fontaines; elle y avoit fait un labyrinthe assez spacieux, dont la figure n'étoit formée que des lettres du nom de Titi & de celui de Forteserre, & dont il étoit pourtant presqu'impossible de sortir, pour le peu qu'on s'y fût avancé. Là, c'étoit une imitation de la mer, une grande pièce d'eau, qui étoit d'un côté bordée de roches brutes & de coquillages, au milieu desquels un grand canal s'ouvroit un passage, dont l'ouverture disposée avec beaucoup d'art, au milieu des roches qui s'élevoient de côté & d'autre, faisoit un point de perspective aussi admirable que surprenant; à droite & à gauche de

cette pièce d'eau, étoient deux beaux tapis de verdure, le long desquels règnoient des allées d'arbres, & du côté opposé au canal étoit un taillis dans lequel on avoit ménagé des routes dont les détours faisoient presqu'un nouveau labyrinthe, & dont les issues immédiates sur le bord de l'eau, offroient à la vue des enfoncemens obscurs qui donnoient à ce côté un air extrêmement sauvage. Ici, c'étoit une plantation d'arbres au pied desquels un ruisseau, se distribuant en divers petits canaux, formoit encore le chiffre de Titi & de Forteserre. Enfin, tout ce que l'art peut inventer pour embellir un beau lieu s'y trouvoit; mais s'y trouvoit comme s'il y avoit été placé par la nature. Cependant, quelqu'applaudissement qu'on donnât au dessin de Bibi, elle voulut encore y travailler pour le perfectionner, dit-elle, sur ceux de la princesse Gracilie & de la princesse Blanchebrune. Titi s'en rapporta entièrement à elle, & il fut résolu que ce qu'elle feroit seroit exécuté.

Les propriétaires des terres se rendirent au jour marqué. Abor commença par leur faire servir un bon déjeûner sur des tables

qu'on avoit dreſſées dans la cour. Il s'y mit avec eux ; il leur dit le deſſein du roi, & les pria de vouloir bien vendre à ſa majeſté les terres dont elle avoit beſoin. Vous ſavez, dit-il, que le prix n'eſt que depuis huit cent juſques à mille ginguets d'argent l'arpent, ſa majeſté vous en fera payer douze cent. Pourquoi, dit l'un d'eux, faut-il qu'un bon roi, qui eſt notre maître, paie plus cher qu'un autre ? Cela n'eſt pas juſte ; croit-il que nous ne l'aimons pas aſſez pour ne vouloir pas ne rien gagner ſur lui ? Il a raiſon, dit un autre ; voyez-vous, monſieur Abor, nous ne ſommes pas devenus de ſi grands ſeigneurs que vous ; car on dit que vous allez maintenant en caroſſe, & que vous êtes un favori du roi ; mais avec votre permiſſion, nous ne l'aimons pas moins, & nous ne voulons pas qu'il puiſſe croire que nous ne lui donnions nos terres que parce qu'il les paie plus qu'elles ne valent. Il eſt le maître, & nous n'en voulons pas davantage qu'elles ne nous ont coûté. Moi, dit un troiſième, ſi on m'en croit, nous les donnerons pour rien. Allez, allez, il eſt ſi bon, le bon roi, & ſi généreux, qu'il

nous les paiera bien au double & au triple. Messieurs, dit Abor, le roi croit qu'il est juste de vous payer les terres qu'il demande, un peu plus que leur valeur ordinaire, non pour vous payer du plaisir que vous lui ferez, mais pour vous dédommager du dérangement que cela peut vous causer. Au reste, je lui rendrai un bon compte de l'affection que vous avez pour lui, & je suis sûr qu'il y sera très-sensible ; car il est si bon roi, que rien ne lui fait plus de plaisir que l'amour de ses sujets.

Abor s'occupa tout le jour à faire dresser les actes nécessaires pour la vente de ces terres. Tandis que les uns buvoient, les autres venoient passer leurs contrats & recevoir en billets payables à vue sur le trésorier du roi, les sommes qu'ils devoient toucher ; ils retournoient ensuite boire.

Un seul qui auroit dû aller comme les autres, avoit fait ensorte de rester le dernier, & lorsqu'on s'apprêtoit à dresser son contrat de vente, ainsi qu'on avoit fait ceux des autres, il prit Abor en particulier, & lui dit : Vous assurez, monsieur, que le roi est bon & juste, ainsi j'espère

qu'il ne trouvera pas mauvais ce que je vais vous dire. J'ai laissé parler les autres, & faire comme ils ont voulu, ce sont leurs affaires, & chacun est ici pour soi. Les six arpens que j'ai dans ce terrein, sont près de votre maison ; le roi, à ce que je pense, ne veut pas m'obliger à les lui vendre malgré moi, ou à les lui vendre pour le prix qu'il voudra m'en donner. Non, sans doute, reprit Abor. Eh bien, monsieur, reprit le paysan, si cela est, je veux, s'il plaît au roi, en avoir quarante mille ginguets d'argent, rien moins, autrement le roi est le maître de les prendre pour rien. Abor, surpris, lui demanda pourquoi un prix si exorbitant, & si ce n'étoit pas manquer de respect au roi, que de vouloir lui faire acheter si cher le besoin qu'il avoit de ses six arpens, à présent qu'il avoit acheté tous les autres. Si je n'avois d'autre raison que le besoin du roi, reprit le paysan, je conviens que j'aurois tort de vouloir faire acheter ces six arpens une si grande somme, puisqu'ils ne la vaudroient pas ; mais c'est qu'indépendamment du besoin que le roi en a, ces six arpens valent

actuellement au moins quarante mille ginguets, & voici comment. Votre maison, qui est devenue toute couverte de cristal, va attirer la curiosité de tout le royaume, & même des étrangers; elle est seule ici éloignée de tous les villages, je ferai bâtir des hôtelleries sur les six arpens, & je serai sûr de les bien louer, parce que tous ceux qui viendront voir votre maison, s'ils viennent de loin, ne manqueront pas de venir loger dans ces hôtelleries, ou dîner au moins, s'ils sont des environs; ainsi vous voyez que je me ferois tort & à ma famille, si je les donnois pour sept mille deux cent ginguets. Abor resta un moment pensif, & lui dit d'attendre, qu'il alloit informer le roi de sa proposition. Il y fut en effet. Titi trouva que le paysan avoit raison, & comme cette raison étoit valable également presqu'aussi pour tous les autres qui n'y avoient pas songé, Titi se fit un scrupule de profiter de leur inadvertance, & de mal reconnoître le plaisir qu'ils avoient fait paroître à céder leurs terres à leur roi, s'il ne payoit qu'à un seul la valeur que chacun d'eux auroit pu prétendre. Croyant donc qu'il seroit injuste

d'obliger le dernier à donner ses six arpens pour sept mille deux cent ginguets, & qu'il ne seroit pas généreux, qu'il seroit même injuste de priver les autres d'un gain qu'ils auroient dû faire s'ils avoient été aussi attentifs que le dernier à leurs intérêts; il résolut que ce qui avoit déjà été vendu sur le pied de douze cent ginguets l'arpent, seroit payé sur le pied de six mille six cent soixante & sept ginguets. Mais quand il vint à calculer la somme que plus de neuf cent arpens seroient à ce prix, il la trouva si considérable, qu'il résolut de se priver du plaisir de faire autour de la petite maison les embellissemens qu'il avoit projetés, & dont il s'étoit fait un très-grand plaisir d'avance.

Il aimoit cette maison qu'il regardoit comme le séjour de son bonheur, où il l'avoit trouvé, où il avoit commencé à goûter les plus doux momens de sa vie. C'étoit le berceau de Bibi; c'est tout dire. Que ce lieu devoit lui être cher! & qu'il le lui étoit en effet! Cependant il résolut de sacrifier le plaisir qu'il s'étoit fait d'y venir fuir les grandeurs de la cour, d'y venir avec sa chère Bibi & quelques amis,

jouir un mois chaque année de la tranquillité d'une vie privée, après avoir rempli les pénibles devoirs de la royauté. Mais tout roi qu'il étoit, il crut qu'il ne devoit pas faire payer à ses peuples la satisfaction qu'il auroit à faire exécuter le plan des jardins & du parc que Bibi avoit tracé, quoiqu'il crût ne devoir se promener nulle part si ce plan ne s'exécutoit pas. Maître d'un grand royaume, il trouva ainsi qu'un roi peut être dans l'indigence, & qu'il ne doit pas s'en tirer lorsqu'elle ne regarde que ses plaisirs. C'est pourquoi, résolu de rendre nuls tous les contrats de vente qu'Abor venoit de passer, il lui dit de dire à ceux avec qui il avoit contracté, que le roi avoit changé d'avis, qu'il souhaitoit que tous les contrats fussent annullés, & que pour les dédommager du temps qu'ils avoient perdu en venant les faire, on leur compteroit le lendemain à chacun d'eux cent ginguets. Abor exécuta l'ordre du roi; mais tous les vendeurs se recrièrent qu'ils vouloient bien que leurs contrats fussent nuls, pourvu que le roi voulût garder leurs terres. Tous, à l'envi les uns des autres, s'empressèrent

de remettre à Abor les billets qu'on leur avoit donnés pour leur paiement. Leur amour pour le roi, échauffé par le bon vin qu'ils avoient bu tout le jour, s'exprima d'une manière très-éloquente, malgré le peu de correction de leur langage ; car tous les hommes ſont éloquens quand le cœur parle. Abor reprit tous leurs billets, & les pria de venir le lendemain.

Quand Abor rendit pour réponſe à celui qui avoit demandé quarante mille ginguets pour les ſix arpens, que le roi ne vouloit plus aucune de ces terres, & qu'il alloit le dire aux autres vendeurs, cet homme répondit à Abor, qu'il voyoit bien que le prix qu'il avoit demandé avoit déplu au roi, & que c'étoit pour cela que ſa majeſté avoit changé de ſentiment ; mais qu'au fond, le roi étoit trop juſte pour vouloir qu'un homme ne profitât pas du bien qu'il avoit ; que tout ce qu'il pouvoit faire, étoit de donner ſes ſix arpens pour trente-ſix mille ginguets, & que vingt ou trente mille ginguets, plus ou moins, ſur un ſi grand marché, ne devoient pas empêcher ſa majeſté de ſe ſatisfaire. Abor lui répondit que le roi

avoit trouvé sa demande si juste, vu les circonstances, qu'il s'étoit fait un scrupule de ne pas payer la même somme aux autres vendeurs à qui leurs terres pouvoient procurer le même avantage, & que s'il les payoit sur le même pied, ce qui étoit juste, la somme alors devenoit si considérable, que le roi ne croyoit pas devoir l'employer pour une acquisition qui ne serviroit qu'à son plaisir; sur quoi cet homme argumenta beaucoup avec Abor, pour lui prouver que ce qu'il demandoit pour ses terres, n'empêchoit pas que le marché des autres ne fût valable; qu'on ne les avoit point forcés de vendre, & que puisqu'ils étoient convenus à douze cent ginguets par arpent, & que les contrats en étoient passés, l'acquisition étoit juste; que c'étoit leur faute s'ils n'avoient pas fait l'attention qu'ils devoient à leurs intérêts; que pour l'amour du roi, il n'avoit pas voulu les en avertir, & que ce n'étoit pas non plus au roi à le faire; qu'au fond, la raison qu'il avoit de vendre ses terres plus que les autres ne pouvoit les regarder tous, puisque si chaque vendeur vouloit bâtir des hôtelleries sur

ſes champs, toutes ces terres ne ſeroient plus que des hôtelleries, & qu'alors, leurs terres ne leur vaudroient pas autant qu'elles leur rapportoient ſans bâtimens, outre que pluſieurs n'étoient pas en état d'y bâtir. Il ajouta qu'il prioit Abor de faire faire ces conſidérations à ſa majeſté, & promit que ſi on faiſoit le marché avec lui, il ne diroit rien du prix à perſonne, afin de ne point fâcher les autres vendeurs; mais qu'il croyoit que ſa majeſté feroit très-bien de profiter de ces marchés là ſans rien dire. Abor lui répondit qu'on verroit le lendemain quelle feroit la réſolution du roi, & cet homme fut congédié avec les autres, pour revenir le lendemain.

Tous ces vendeurs, qui n'étoient que quelques payſans des lieux voiſins, s'en retournant enſemble, raiſonnèrent ſur ce qui pouvoit avoir fait changer le roi de ſentiment; ils conclurent que ce qu'ils avoient ouï dire étoit vrai, qu'il falloit que la reine mère & Triptillon euſſent en effet emporté avec eux les tréſors du feu roi Ginguet, & que Titi ſe trouvant ſans argent, ou en ayant beſoin pour autre

chofe, ne pouvoit pas faire payer les fommes que lui coûteroient ces terres, & qu'il ne vouloit point faire d'impofitions fur le pays pour les payer de même qu'il ne vouloit pas les prendre à crédit.

Convaincus de la bonté du roi, par la voix publique, & plus encore par ce qui étoit contenu dans la déclaration que Titi avoit faite fur la liberté qu'il donnoit à tous les fujets du royaume, de choifir entre lui & Triptillon; déclaration qui avoit été publiée jufques dans les moindres hameaux, ces bonnes gens oubliant leur mauvaife fortune, réfolurent d'aller tous dans une petite ville qui n'étoit qu'à trois lieues de là, faire dreffer une requête par laquelle ils fupplieroient fa majefté de vouloir bien s'approprier entièrement leurs terres qui étoient déjà à lui, & qu'ils ne demanderoient pour paiement que la grâce de recevoir l'acte de ceffion qui étoit joint à leur requête, & la permiffion de porter un T à leur bonnet, eux & leurs defcendans. Cela fut exécuté d'un confentement unanime, excepté de la part de l'homme aux quarante mille ginguets, qui feignit d'avoir des affaires qui le mettoient dans

la nécessité absolue de retourner chez lui, promettant toutefois de signer le lendemain tout ce que les autres auroient fait. Cette résolution prise, ces bonnes gens allèrent la faire exécuter.

Cependant Abor rendit compte au roi des raisons de l'homme aux six arpens, sur quoi le roi trouva quelque difficulté à prendre un parti. D'un côté, il étoit certain que chacun des propriétaires des terres en question, sur-tout de celles qui étoient les plus près de la petite maison, avoit un droit égal de bâtir une hôtellerie. De l'autre, il étoit certain que si chacun des propriétaires faisoit bâtir une hôtellerie, ils y perdroient tous au lieu de gagner. Il étoit encore certain que le dernier n'ayant voulu conclure son marché qu'après que les autres ayant vendu leurs terres, n'avoient plus droit d'y bâtir, il jouissoit alors d'une possession qui, le mettant seul en droit de bâtir une hôtellerie, lui donnoit l'avantage d'augmenter considérablement ses fonds. Il est vrai que le roi pouvoit revendre aux vendeurs leurs terres, & priver par là l'homme aux six arpens de son avantage; mais c'étoit le priver de ce qui lui étoit

acquis par la vente des autres propriétaires ; & abuser de ce qu'il avoit confié, cela avoit l'air d'une malignité indigne d'un prince. D'un autre côté, le roi, qui n'aimoit pas la ruse, désapprouvoit que cet homme eût négligé les intérêts des autres vendeurs, pour ne songer qu'aux siens. Il est vrai que ces intérêts ne résultoient que de l'inadvertance de chacun des autres ; mais le roi auroit mieux aimé que cet homme, moins avide d'un gain considérable, eût averti les autres propriétaires des avantages que le miracle de la petite maison pouvoit leur procurer, plutôt que de vouloir en profiter tout seul. Il auroit profité moins, le roi auroit acheté plus cher ; mais la vente auroit été plus juste. Ce bon prince ne pouvoit se résoudre ni à payer moins aux uns qu'aux autres, ni à ne pas payer à l'homme aux six arpens, les quarante, ou du moins les trente-six mille ginguets qu'il demandoit, ni en s'engageant à payer les autres sur le même pied, faire une dépense exorbitante pour une chose qui étoit plutôt nuisible qu'utile à l'état. Il étoit même combattu dans la résolution qu'il avoit prise d'annuller les contrats de

vente, parce que cette annullation privoit l'homme aux six arpens de l'avantage que ces contrats lui donnoient si la vente subsistoit. De prendre les terres qu'on vouloit bien lui donner à douze cent ginguets l'arpent, sans acheter les six arpens qu'on vouloit lui vendre quarante mille ginguets, c'étoit gâter son terrein, c'étoit rendre difforme l'exécution du plan de Bibi. C'est cependant le parti qu'il prit, de sorte qu'il donna ordre à Abor de dire à l'homme aux six arpens, qu'il pouvoit y bâtir des hôtelleries si bon lui sembloit, & qu'il n'en vouloit plus.

On parla de cette affaire à souper. Le parti que Titi avoit pris fâcha extrêmement les princesses. Comment, sire, disoient-elles, pourrez-vous vous résoudre à trouver, entre votre cour & un coin de votre jardin, des hôtelleries, d'où l'on verra jusques dans les chambres de cette petite maison? Voulez-vous que le plan si beau, qu'on vous a donné, soit défiguré dès l'entrée du jardin? Non, sire, nous ne pouvons le souffrir. Si vous ne voulez pas acheter les six arpens pour trente-six mille ginguets d'argent, nous l'achetterons, nous, dussions

nous en payer le triple, & nous vous en ferons préſent. Forteſerre fut du même avis. Il trouvoit que Titi pouſſoit le ſcrupule un peu trop loin, & à l'égard de ces vendeurs, & à l'égard de tous ſes ſujets en général. S'il s'agiſſoit, répondit Titi, de faire de grands chemins, des canaux, des chauſſées, de prolonger ou de diviſer le cours des rivières, pour rendre un pays plus fertile, de couper des montagnes pour ſe procurer un air ſain, d'embellir des villes, de faire des édifices publics, même un palais royal ſi ſuperbe, qu'il pût attirer la curioſité des étrangers; il n'y a que des circonſtances plus preſſantes qui pourroient m'empêcher d'ordonner des impoſitions proportionnées aux dépenſes. Mais dans l'affaire dont il s'agit, l'état n'y eſt intéreſſé par aucun endroit; ces jardins, ni ce parc, ne feront point aſſez magnifiques pour attirer la curioſité des étrangers; elle le ſera ſuffiſamment par le criſtal de la petite maiſon. Et quoique je ſois perſuadé que je puis diſpoſer du bien & de la vie de mes ſujets, je ſuis convaincu que je ne le dois que pour la conſervation & le bonheur de l'état, & non pour mon ambition ni pour mes plaiſirs. Lorſqu'il ne s'agit que

de moi, le revenu de mon domaine est le seul bien dont je puisse disposer. A l'égard du présent de six arpens, que les princesses veulent me faire, je ne le refuse obstinément, que pour ne pas payer un homme intéressé, plus que ceux qui ont négligé leurs intérêts, pour me donner des marques de leur affection.

On se flatta, jusqu'au fruit, que Diamantine arriveroit, mais on se flatta vainement. Titi en fut plus fâché que personne; ces six arpens, qui rendoient l'exécution du plan de Bibi défectueuse, lui tenoient au cœur. Elle n'avoit rien dit sur ce sujet, mais il voyoit qu'elle étoit fâchée, & il espéroit que la fée auroit trouvé quelque moyen pour tout arranger à leur satisfaction. Cela s'arrangea pourtant, & voici comment. Le lendemain, il n'étoit pas encore huit heures du matin, que tous les propriétaires des terres arrivèrent avec leur requête, & l'acte de cession qu'ils avoient fait faire en bonne forme. Ils demandèrent à être présentés au roi, dès qu'il seroit jour chez lui. Abor les introduisit dans la chambre des deux rois, & le plus apparent de la troupe présenta la requête au nom de tous. Titi les reçut avec

beaucoup de bonté, leur dit qu'il recevoit avec plaisir cette marque de leur affection, qu'il auroit l'occasion de leur en marquer sa reconnoissance, & qu'il consentoit de tout son cœur, qu'eux & leur postérité portassent un T à leurs bonnets, ainsi qu'il leur en feroit expédier les lettres. Et après avoir reçu des complimens & des bénédictions de ces bons paysans, que la bonté du roi enhardit d'autant plus à parler, qu'il trouva un vrai plaisir à entendre les expressions naïves de leur cœur; il dit à Abor qu'il eût soin de les bien faire régaler, & à eux, qu'il iroit les voir pour les faire boire à sa santé. Ces bonnes gens, transportés de joie, furent déjeûner, en attendant un abondant & magnifique dîner qui leur fut servi, & auquel ils prièrent Abor de vouloir bien assister, ce qu'il fit de très-bon cœur. Quelles bonnes gens, disoit Titi à Forteserre! le seul nom de roi fait qu'ils nous aiment jusqu'à se dépouiller d'une partie de leur bien pour nous; que ne feroient-ils pas s'ils trouvoient que nous fussions en même-temps leurs pères, si nous les garantissions des sangsues qui les sucent, & qu'au lieu de les regarder, ainsi qu'on le fait ordinairement, com-

me les plus abjects des ſujets, on les conſidérât au contraire comme les pères nourriciers de l'état ? C'eſt à quoi j'ai ſouvent ſongé, dit Forteſerre, & ſur quoi j'ai des projets dont je veux vous entretenir quelque jour. Je ſens bien qu'il eſt ridicule qu'un marquis fainéant ait plus de conſidération dans un état qu'un bon fermier.

Cependant l'homme aux ſix arpens, qui avoit promis de ſigner la requête, ayant voulu ruſer, ne parut que lorſqu'on alloit ſe mettre à table pour dîner, & qu'il crut que la requête auroit été donnée. Après s'être excuſé de ce qu'il n'avoit pu venir plutôt, & s'être informé de ce qui s'étoit paſſé, il demanda à Abor de lui parler un moment en particulier : quoiqu'il dit que c'étoit pour aller ſigner la requête, cela joint avec le reſte le rendit ſuſpect aux autres. Eh bien, monſieur, dit-il à Abor d'un air riant, tout s'eſt bien paſſé ; & à préſent que le roi a pour rien toutes les terres qu'il ſouhaitoit, j'eſpère que ſa majeſté ne fera pas difficulté de prendre les miennes qui lui conviennent ſi bien, pour trente-ſix mille ginguets, & je ſignerai la requête comme les autres, qui ne ſau-

-ront point comment nous aurons fait. Non, lui répondit Abor, le roi ne veut point de vos ſix arpens, vous pouvez y faire bâtir des hôtelleries tant qu'il vous plaira, j'ai ordre de vous le dire, & il n'en faut plus parler. Voudroit-il donc les avoir pour rien, reprit cet homme ? Il n'a qu'à les prendre. Mais c'eſt vous, continua-t-il, qui l'empêchez de me les acheter; au lieu de porter le roi à bien payer ce qu'il prend à de pauvres gens, c'eſt vous qui l'en détournez. Allez, monſieur Abor, cela n'eſt pas bien, & vous devriez vous ſouvenir qu'il n'y a pas long-temps que vous êtes devenu un grand ſeigneur. Mais puiſqu'il en eſt ainſi, j'y ferai bâtir des hôtelleries, & à préſent je ne donnerois pas ces ſix arpens pour moins de quarante mille ginguets, voilà ce que vous y ferez gagner au roi. Ne vous fâchez point, dit Abor; je ſais que je ne ſuis que ce que le roi m'a fait, ce n'eſt point moi qui l'empêche d'acheter vos terres. Sa majeſté n'en veut point, ne dites rien, & venez dîner avec les autres. Je vous remercie de votre dîner, répondit le manant, j'ai encore de quoi aller dîner ſans vous. Allez donc où il

vous plaira, lui dit Abor en le quittant. Cet impertinent grommela quelque chose entre ses dents & sortit ; comme il traversoit la cœur d'un air insolent, en faisant un signe de tête à ses camarades sans leur rien dire, ils l'appelèrent pour venir dîner avec eux; mais il se contenta de secouer la tête & de s'en aller. Qu'a-t-il donc, se demandèrent-ils entr'eux? Je gage qu'il n'aura pas voulu signer la requête sans avoir demandé des conditions qu'on lui aura refusées, dit quelqu'un d'eux. Sachons ce qu'il en est, dit un autre, courons après lui. En même-temps, quatre des plus alertes coururent, & le joignirent à quelques pas de là. Qu'avez-vous donc, compère, lui dirent-ils, que vous ne voulez pas venir dîner avec nous? Est-ce que vous n'avez pas signé la requête? Non vraiment, je ne l'ai pas signée, répondit-il. Me croyez-vous si sot que d'aller donner mon bien pour rien? A d'autres, mes amis, à d'autres..... Non, non, je ne la signerai point qu'ils ne me donnent quarante mille ginguets de mes six arpens. Vous voulez rire, compère, lui dirent les autres ; dites-nous tout de bon la vérité. Par ma foi, je vous

la dis, répondit-il. Mais ne nous aviez-vous pas promis de ſigner, conjointément avec nous, notre requête & la ceſſion de nos terres ? Oui, je vous l'avois promis, & veux bien encore le faire, pourvu qu'on me donne auparavant quarante mille ginguets de bel & bon argent, autrement je ne ſuis pas ſi ſot. Nous ſommes donc des ſots, nous, reprirent les autres, d'avoir donné cette marque d'affection à notre bon roi ? Vous êtes ce que vous êtes, répondit-il; mais chacun fait comme il l'entend. Là-deſſus ils s'échauffèrent; & après quelques injures, la concluſion fut que, ſautant aux haies voiſines, ils en arrachèrent les meilleurs bâtons qu'ils purent trouver; & revenant ſur lui, ils le battirent tant, tant, tant, que ſi des paſſans ne fuſſent venus à ſon ſecours, ils l'auroient tout-à-fait aſſommé. Abor fut averti de cet accident, dont il défendit de parler, de peur que cela ne vînt aux oreilles du roi. Il fit donner une voiture pour reconduire cet homme chez lui. Il n'avoit point les os fracaſſés, parce que les bâtons n'en avoient pas la force; mais d'ailleurs il étoit ſi meurtri, qu'il n'en valoit guères mieux.

Enfin, on servit à dîner pour ces bonnes gens. Ils étoient plus de cinquante. Abor se mit avec eux à table, & Titi eut la bonté de venir les voir boire à sa santé. Un moment après que ce bon roi les eut quitté, on entendit à la porte de la cour une femme qui crioit qu'elle vouloit passer, & qui se querelloit avec les gardes qui lui refusoient l'entrée. Abor se leva de table pour voir ce que c'étoit. Il vit une vieille qui avoit sur son épaule une besace si grosse, qu'à peine pouvoit-elle la porter. Abor reconnut aussitôt la vieille : c'étoit la fée Diamantine. Laissez-la entrer, dit-il, laissez-la entrer, je la connois. Il vint au-devant d'elle, & la conduisit dans la petite maison. Elle entra dans la chambre, où elle pria Abor de la décharger de sa besace; mais il ne put seulement la soulever de dessus l'épaule de la vieille. Cette besace étoit fort grande, & pleine de ginguets d'or, tant qu'il y en pouvoit tenir.

Diamantine & Abor montèrent ensuite dans une chambre, où ils trouvèrent Titi occupé avec Bibi & les deux princesses, à faire des rouleaux de ginguets d'or pour

diſtribuer à chacun de ceux qui avoient bien voulu céder leurs terres. Ce bon roi avoit bien voulu leur donner une marque de ſon amitié, en recevant leur préſent; mais n'étant pas comme certains rois, qui croyent bien payer ce qu'on leur donne, par l'honneur qu'ils font de le recevoir, les préſens qu'on lui faiſoit le touchoient moins que l'affection qui les faiſoit faire, ils attiroient toujours des marques de ſa reconnoiſſance & de ſa générosité. Inquiet ſur les moyens de récompenſer promptement les bonnes gens qui ſe privoient de leur bien pour l'amour de lui, il emprunta des domeſtiques d'Abor l'argent qu'ils avoient reçu à l'occaſion de l'amende que Forteſerre avoit impoſé dans le premier ſouper que les deux rois firent dans la petite maiſon. Il partageoit cet argent ſur le pied de quatre mille ginguets par arpent. Mais la fée en arrivant, brouilla tous les rouleaux déjà faits, & dit à Titi: rendez cet argent, cher prince, je vous aime trop pour vous manquer au beſoin. Abor vous donnera une beſace dans laquelle vous trouverez en or de quoi payer chaque arpent ſur le pied de mille gin-

guets d'argent ; mille ginguets d'or de gratification pour chacun de ceux qui vous ont fait la donation de leurs terres, & quatre cent ginguets d'or pour chacun de leurs enfans. Adieu, je ſuis preſſée, mes complimens au roi de Forteſerre. Je viendrai demain ſouper avec vous.

Diamantine diſparut alors. Titi & les princeſſes deſcendirent pour aller ouvrir la beſace, qu'ils trouvèrent ſi grande & ſi remplie de ginguets d'or, qu'ils en comblèrent en pyramide quatre corbeilles, qu'Abor fit porter avec lui, en retournant ſe mettre à table. On les ſervit enſuite avec les fruits. Abor dit l'ordre du roi pour la diſtribution de cet argent. Jamais payſans n'ont été mieux régalés. Mais ce qui prouve bien que la ceſſion de leurs terres avoit été faite de bon cœur, c'eſt qu'on eut de la peine à leur faire partager cet argent. Ils ſe plaignoient. Ils diſoient que c'étoit leur payer leurs champs. Que le roi ne les connoiſſoit pas; que tout payſans qu'ils étoient, ils avoient aſſez de cœur pour donner non-ſeulement leurs terres, mais leurs enfans & leur vie pour un ſi bon roi. Cependant il y avoit pluſieurs de ces payſans dont

l'habit n'auroit pas valu un demi-ginguet d'or.

On peut juger de la joie avec laquelle chacun d'eux retourna chez ſoi, & des diſcours qui ſe tinrent dans les villages. Leur bonheur fut envié de tous les lieux circonvoiſins, ſur-tout quand on les vit briller avec la marque d'honneur qu'ils portoient à leur bonnet. Sur quoi Titi avoit ordonné, pour cet effet, d'expédier des lettres particulières à chacun d'eux.

Abor crut que ces gens étant tous contens, & bien payés, les raiſons qui avoient empêché de prendre les ſix arpens pour quarante mille ginguets ne ſubſiſtoient plus; & que l'accident arrivé à leur propriétaire étoit une occaſion de lui envoyer cette ſomme comme une conſolation, pour les coups qu'il avoit reçus & qu'il méritoit bien. Abor chargea donc un homme de quarante mille ginguets pour aller faire cette acquiſition au nom du roi. Ce qui fut exécuté avec d'autant plus de joie de la part du propriétaire, qu'il regardoit ceci comme une eſpèce de triomphe ſur ſes voiſins. Ils ont eu beau faire, diſoit-il, cela prouve que je ne ſuis pas ſi ſot qu'eux.

On

On croyoit l'acquiſition du terrein qu'on s'étoit propoſé d'acheter finie, mais on ſe trompa. Celui qu'on avoit envoyé à quinze lieues de-là, pour acheter les treize arpens dont le propriétaire n'avoit pu ſe trouver avec les autres, revint, & dit: qu'après avoir paſſé un jour à tâcher de faire entendre raiſon à celui à qui ces treize arpens appartenoient; après l'avoir laiſſé le maître d'y mettre le prix, avoir employé les prières, & même inſinué en quelque façon les menaces, cet homme s'étoit toujours obſtiné à ne pas vouloir les vendre. Je pardonnois à l'homme aux ſix arpens, dit Forteſerre, il ne manquoit pas de raiſons pour ſe faire payer la ſomme qu'il en demandoit. Mais un coquin, qui demeure à quinze lieues d'ici, qui afferme ſes treize arpens, qu'on laiſſe le maître d'y mettre le prix, & qui les refuſe à ſon roi, s'il étoit mon ſujet, j'enverrois ſur-le-champ raſer ſa maiſon, & le faire pendre. J'eſpère, ſire, continua-t-il en s'adreſſant à Titi, que vous ne laiſſerez pas cette inſolence impunie. Ne vous fâchez pas, ſire, répondit Titi, je ne ſens pas avec moins d'indignation que vous, l'inſolente malignité de cet homme.

Mais au fond, ces terres ſont à lui, & je n'ai nul droit de les lui prendre, puiſqu'il ne s'agit pas de les employer pour l'utilité de l'état. J'avoue que ſa malignité & ſon inſolence mériteroient punition; mais il n'y a point de loi qui puniſſe les inſolens, à moins qu'ils ne faſſent un tort réel à quelqu'un, & on appelle tort réel priver autrui de ce qui lui appartient, & non lui refuſer ce qui eſt à ſoi. Autrement, que de gens faudroit-il pendre, qui font un tort réel aux autres en leur refuſant de leur ſuperflu? Comme je veux rendre mes ſujets honnêtes gens, ſi cela eſt poſſible, je veux faire une loi contre la malignité avérée; je la ferai punir plus ſévèrement même que le tort réel, parce qu'il ne manque au méchant homme qui fait un petit mal, que l'occaſion d'en faire un plus grand. Mais cette loi ne peut avoir d'effet rétroactif, & ne peut ainſi ſervir à faire punir cet homme qui n'y étoit pas ſujet, puiſqu'elle n'étoit pas faite. Cependant je veux tirer un bon parti de ſon refus. Je veux que ſon terrein devienne le plus bel endroit du parc. Eh! comment ferez-vous, dit Forteſerre? Voyons en quel endroit du

parc se trouve le terrein, reprit Titi. On en apporta la carte & le plan de Bibi. On vit que les treize arpens en question se trouvoient justement à vingt toises du commencement d'une pate d'oie, dont les allées s'étendoient dans toute la largeur du parc; il falloit de plus un chemin de charroi à cet homme, ce qui gâtoit entiérement de ce côté-là tout le plan de Bibi. Comment ferez-vous, sire, demandèrent tous ceux qui étoient présens, pour que ce terrein devienne le plus bel endroit de votre parc? Je ferai, répondit Titi, environner ces treize arpens d'une forte muraille; je ferai de même une forte muraille de chaque côté du charroi, depuis ces treize arpens jusqu'à la sortie du parc, & j'exigerai que mes successeurs n'acquièrent jamais ces treize arpens, ni ne se les approprient, quand même ils leur seroient dévolus par droit de confiscation ou d'aubaine. Ainsi je n'ai pas tort de vous dire que ce sera le plus bel endroit du parc, puisque ce sera une marque de modération des rois, & de leur attention à ne pas violer ce qu'on appelle la propriété de leurs sujets. Tout le monde gardoit le silence après ce discours de Titi,

Vous approuvez mon deſſein, reprit-il, & je ſuis sûr que le roi de Forteſerre ne me blâme pas dans le fond du cœur. Non, vraiment, ſire, lui répondit-il; je vous admire, au contraire, & je rougis de voir qu'un roi de votre âge eſt plus ſage que je ne le ſuis au mien. Cependant je voudrois bien que ce coquin-là fût pendu; il faut faire rechercher ſa vie, je ſuis certain qu'on y trouvera au moins de quoi le pendre. Je ne le voudrois pas, reprit Titi, de peur qu'on ne pût ſoupçonner qu'il entrât de la vengeance dans ſa punition. Allons, ma chère Bibi, continua-t-il, ne ſongeons plus qu'à exécuter le plan que vous avez fait: nulle maiſon royale ne ſera mieux ornée que la vôtre.

Les rois & les princes, ſuivis de leur petite cour, allèrent enſuite ſe promener vers une fontaine qui étoit preſqu'à mi-côte, du côté de l'orient, & dont les eaux, ſelon le plan de Bibi, devoient à deux cent pas de là, ſervir à faire une caſcade.

Le roi de Forteſerre avoit entretenu en particulier la princeſſe de Blanchebrune; elle l'avoit fait convenir d'un an d'épreuve, & par les ſentimens qu'elle lui avoit fait

voir pour lui, la paſſion de ce prince ſe trouvoit tranquille & déjà heureuſe dans les charmes de l'eſpérance.

On s'étoit aſſis aux bords de la fontaine ; le prince de Félicie faiſoit pour lors le ſujet de la converſation. On lui reproçhoit qu'il étoit mélancolique depuis que ſon père étoit devenu duc de Félicie. En vous donnant une principauté, vous aurois-je ôté votre gaieté naturelle, lui demandoit Titi ? Je vous aurois fait un mauvais préſent. Il s'occupe des affaires du gouvernement, diſoit Forteſerre, & ſent déjà qu'il eſt plus difficile de bien commander que de bien obéir. Pardonnez-moi, ſire, dit le duc d'Eerhart, c'eſt l'amour qui occupe le prince de Félicie, & je ſais qui en eſt l'objet. Ces paroles, que le duc n'avoit dites qu'au haſard, frappèrent le prince, qui craignoit qu'en effet le duc n'eût quelque ſoupçon d'une paſſion qu'il cachoit avec tant de ſoin, que celle même qui en étoit la cauſe ne l'avoit pas ſoupçonnée. Quoiqu'il eût arrêté ſubitement l'impreſſion que ces paroles avoient faite ſur lui, Gracilie auprès de qui il étoit aſſis s'étoit apperçue d'un

petit mouvement qu'elle prenoit pour une confirmation des paroles du duc. Mettez-vous du secret, dit-elle à ce duc; je veux connoître celle qu'il aime, afin de lui dire tout le mal que je sais de lui. Je réponds de la discrétion de M. le duc, dit le prince de Felicie; car je suis bien sûr, madame, qu'il ne sait ni qui j'aime, ni même si j'aime. Mais aimez-vous, dit la princesse en le regardant? Oui, madame, répondit le prince; & êtes-vous heureux dans vos amours, poursuivit-elle? Oui, madame, repondit-il; je suis aussi heureux que je puis & que je dois l'être.

Alors arriva le père de l'Eveillé, ou pour mieux dire, le nouveau duc de [illegible] qui venoit remercier Titi de l'honneur extraordinaire dont il l'avoit comblé. Il fut reçu des deux rois avec de grandes marques de distinction & d'amitié. Comme [illegible], on reprit le chemin de [illegible]

Le duc de Felicie étoit d'un âge avancé. [illegible] ne doivent être [illegible] il n'auroit [illegible] car il étoit bossu. [illegible] n'empêchent pas

qu'on ne puisse être roi. Si ceux qui sortent bossus d'un sang royal ont le droit de monter sur le trône ; la vertu ne pourroit-elle pas y élever des bossus ? Ce ne sont pas les épaules, c'est le cœur & la tête qui rendent digne de commander, & de ce côté là, le duc de Félicie méritoit bien d'être souverain. D'ailleurs, contre l'ordinaire des bossus, il étoit assez grand, le visage peu alongé, & la jambe parfaitement belle.

Le duc de Vaervir étoit revenu avec lui, charmé de lui avoir apporté la nouvelle du don que Titi lui avoit fait de la principauté de *Félicie ;* plus charmé encore d'avoir été le premier qui l'eût annoncé à une des filles du nouveau duc, de laquelle Vaervir étoit extrêmement amoureux, & dont il se croyoit tendrement aimé.

Cependant l'heure du souper étoit venue. On différoit pour Diamantine, qui avoit promis de s'y trouver, & qui ne paroissoit point, lorsqu'on entendit tout-à-coup dans les airs un bruit terrible, & qu'on vit tous les arbres du jardin d'Abor déracinés : on auroit dit qu'une multitude de tourbillons

combattoient les uns contre les autres ; les terres étoient transportées, & faisoient un terrain uni où il y avoit auparavant une descente. Des arpens entiers se trouvoient enlevés, & ne laissoient dans leur place qu'un vide profond. Là, on entendoit un sifflement horrible, comme celui d'un vent impétueux, qui, parcourant une ligne droite, marquoit sa trace par un canal plus régulièrement formé que s'il eût été fait au niveau. Là, un vent moins fort, paroissoit ne faire qu'effleurer la terre en comparaison des autres, & comme un tourbillon irrégulièrement agité, y marquoit cependant, par de profondes traces, sa force & son passage. Il falloit être aussi raisonnable qu'on l'étoit à la cour des deux rois, pour ne pas croire que le monde alloit être bouleversé. La vue de tous ces changemens en étoit d'autant plus terrible, que la lumière de la lune, multipliant la confusion & les objets par les ombres des terres & des arbres transportés, rendoit le spectacle encore plus effrayant. Les salles que les ouvriers venoient de finir, & que Titi avoit fait construire pour recevoir la noblesse du

voisinage, furent enlevées dans les airs, où l'on voyoit les poteaux & les planches dont elles étoient faites, portés plus rapidement de côté & d'autre que les débris d'un vaisseau sur une mer furieuse. Il y a des philosophes qui n'auroient point douté que l'instant fatal ne fût venu, où la terre, par un coup du hasard, doit être réduite en poudre, & se perdre en éclats dans le vide. Enfin ce bruit, où il paroissoit que les vents furieux luttoient les uns contre les autres, cessa; un seul regna encore pendant quelques momens, en diminuant toujours de force, & se calmant enfin, laissa la superficie de la terre aussi unie que le sont les sables de la mer, lorsqu'il n'y reste pas même l'impression de la vague. Rien ne resta sur pied que le cabinet de cormiers. Les légumes mêmes du jardin furent arrachés. On n'y voyoit que la terre toute nue.

Diamantine parut alors vêtue d'une robe verte, semée de fleurs, de fruits & d'animaux de diverses espèces. Sa tête étoit couronnée d'une multitude de diamans dont la figure & la couleur représentoient toute sorte de fruits. Elle étoit telle qu'on re-

trouvoit de toutes les ſaiſons & de toutes les parties du monde ; ce qui n'eſt pas moins ſurprenant, c'eſt que les plats, aſſiettes, fourchettes, couteaux & cuilliers de ces deux ſervices étoient de diamans, & que les corbeilles où étoient les pyramides de fruits mêlés des plus belles fleurs, n'étoient que de pierreries fines de diverſes couleurs, miſes en œuvre avec un art admirable. Outre la ſingularité des mets, il y eut des choſes bien extraordinaires dans ce repas. La première fut qu'à chaque ſervice quatre zéphirs prenant chacun un coin de la nape, enlevoient à la fois & tous les plats & toutes les aſſiettes, les ſeaux même & les verres, ſans rien renverſer, & que quatre autres apportoient auſſitôt d'en haut une nappe également tendue, ſur laquelle le nouveau ſervice étoit poſé ſur la table, ſans le moindre dérangement. L'adreſſe & la promptitude avec laquelle cela ſe faiſoit eſt incroyable. La ſeconde merveille plus merveilleuſe encore, ſi l'on peut parler ainſi, c'eſt que lorſqu'on avoit ſoif, on n'avoit qu'à prendre un verre que chacun avoit auprès de ſoi dans un petit ſeau

d'eau à la glace, qu'à le tendre en l'air, & qu'à ſouhaiter le vin qu'on vouloit boire; dans l'inſtant le verre en étoit plein. Les glaces qu'on ſervit après le repas étoient dans des gobelets de diamans, & la petite cuillère étoit de même matière. Qu'eſt-ce que c'eſt que la magnificence des plus grands rois du monde, diſoit Forteſerre à Titi, en comparaiſon de la magnificence des fées? Mais qu'eſt-ce que c'eſt que cette magnificence même, dit la fée? qu'une vaine illuſion dont les faux grands ſont enorgueillis & occupés, comme les enfans de leurs jouets; car tout eſt relatif, & un prince, qui connoît la véritable grandeur, regarde bien toutes ces choſes-là comme des bagatelles. Cependant, pourſuivit-elle, en s'adreſſant aux deux rois, vos majeſtés ne déſapprouveront pas que je faſſe préſent de tout ceci au duc de Félicie. La bourſe que vous aviez, lui dit-elle, a perdu ſa vertu depuis que vous avez changé de condition; je ſuis ſi contente du bon uſage que vous en avez fait, que je veux vous dédommager par le préſent le plus conſidérable que je puiſſe vous faire ſelon l'opinion des

hommes. Vous pouvez compter que dans les plus belles mines de diamans il n'y en a point dont la grandeur égale celle des plats que vous avez vu ſortir. Le duc de Félicie voulut ſe défendre de recevoir un préſent, plus convenable aux plus grands rois qu'à lui ; mais la fée le pria de ne la point fâcher par un refus, & ordonna à ſes zéphirs d'aller chercher toute la vaiſſelle, qui avoit ſervi à ce ſouper, de l'enfermer dans le buffet, & d'en donner la clef au duc. Elle fit auſſi apporter une bouteille, qu'elle fit circuler à la ronde de gauche à droite, & dont chacun ſe verſoit ce qu'il vouloit boire. C'étoit une liqueur dont le propre eſt de réparer les forces ſi parfaitement, que ſi on en prenoit un petit verre chaque matin, on pourroit ne jamais dormir, agir toujours ſans avoir beſoin de relâche, & même ne vieillir, ni mourir jamais. Mais les fées ſe ſont engagées entr'elles à n'en point donner la compoſition à perſonne, à n'en point faire de préſens, & à n'en faire même goûter qu'à leurs meilleurs amis. D'où pouvez-vous tirer tant d'excellentes choſes, grande fée, demanda Fortéſerre, & les avoir des

que vous les souhaitez? Il n'y a que la lumière, dit-elle, qui soit plus prompte que mes zéphirs. Voyez-vous ce nuage qui paroît toucher à la lune? C'est-là où sont mes offices, je le fais suivre où il me plaît, & j'en tire ainsi ce que je veux.

Cette liqueur, en réparant les forces, ranima la joie. Les princesses, quoique levées de bon matin, avoient plus envie de danser que de dormir. Cependant l'horison blanchissoit, & la lune commençoit à pâlir. Achevons notre ouvrage, dit la fée, ne laissons pas aride un terrein si bien préparé. Ce qu'il y aura de plus difficile, sera d'avoir la quantité d'eau vive nécessaire pour remplir ces canaux, & les entretenir pleins. Mais puisque Bibi le veut, il faut la satisfaire. A ces mots la fée frappa fortement du pied contre terre, & voilà qu'un tremblement subit se fit sentir, & s'étendit par diverses secousses à plus de dix lieues à la ronde. Que faites-vous, grande fée, s'écria Bibi? Toutes les maisons de cette contrée vont être détruites, & les habitans écrasés dans leurs lits. Je ne veux point l'exécution de mon plan à ce prix. Ne craignez rien, répondit Dia-

mantine ; je me garderai bien de vous rendre ces beaux jardins désagréables par les regrets des maux qu'ils auroient coûtés ; j'ai pourvu à tout. Ceux des habitans des environs qui ne dormiront pas, en seront quittes pour la peur, & c'est maintenant l'heure où on dort le mieux. Ces tremblemens ne renverseront pas une seule cheminée. Ils durèrent cependant près d'une demi-heure ; après quoi on vit le ruisseau qui couloit naturellement dans le fort, se gonfler extraordinairement, & quittant son lit ordinaire, qui venoit d'être comblé, se répandre à gros bouillons dans les canaux qu'on lui avoit destinés. La fontaine, qui n'étoit pas tout-à-fait à mi-côte, disparut pour reparoître sur la hauteur, plus belle & plus abondante dix fois qu'elle n'étoit. Cependant ses eaux se déroboient ensuite sous terre, pour aller former la cascade que Bibi avoit marquée dans son plan. Ce n'est pas tout ; une autre fontaine se découvrit placée sur la même ligne à l'autre côté de la hauteur. Que ferons-nous de ces nouvelles eaux, dit la fée à Bibi ? car je ne veux en disposer que sur votre plan. Je suis si surprise des merveilles que je

vois, répondit Bibi, qu'il m'eſt impoſſible de réfléchir ſur l'uſage qu'on peut en faire; j'y penſerai une autre fois. Mais, grande fée, pourſuivit-elle, ordonnez-en vous-même. Non, répondit Diamantine; je ne ſuis ici que pour l'exécution de vos deſſeins; je veux qu'on voye que ſi vous n'avez pas le pouvoir d'exécuter auſſi promptement qu'une fée, vous avez du moins la puiſſance d'imaginer auſſi parfaitement. Je fournirai les matériaux & le travail; vous ordonnerez de la forme. Mais voyez-vous, continua-t-elle, cet épais nuage qui borde les limites de votre parc? Vous ne vous imagineriez pas qu'il eſt plein de toutes les ſortes d'arbres & d'arbuſtes qui pourront ſe nourrir dans ces terres. Sachez, ma chère Bibi, que j'ai fait choiſir quatre arbres de chaque eſpèce, les plus beaux, les plus grands qu'on ait pu trouver, les arbuſtes les plus parfaits, & que dans un moment vous allez les voir tous ſi bien plantés, que vous pourrez aujourd'hui même vous promener ſous leur ombre. Diamantine alors frappa encore du pied, & donna un nouveau ſpectacle très-divertiſſant. On vit ſur preſque toute la ſurface du parc &

Le jour avance, dit la fée, nous allons bientôt voir le ſoleil à découvert, finiſſons ici tout ce que nous avons à y faire. Les ſalles que vous aviez fait conſtruire pour recevoir la nobleſſe du voiſinage, dit-elle à Titi, ont diſparu; il les faut rétablir d'une manière plus ſolide. Vous voulez conſerver la petite maiſon pour vous, & vous ferez bien. Mais elle eſt ſi petite, que vous ne pouvez vous diſpenſer de faire bâtir un corps de logis pour ceux que vous amènerez ici; & ſi vous voulez m'en croire, vous le ferez placer vers l'extrémité de ce jardin, de façon qu'il faſſe la baſe d'un triangle, dont la petite maiſon ſera comme le ſommet. Il ne nous en coûtera que d'élever deux allées en berceau, qui feront les côtés de ce triangle, & de changer quelque choſe au deſſin du jardin, qui en occupera le milieu. On fera précéder ce bâtiment d'une cour & d'une avant-cour, où ſeront les écuries; & ce qui eſt maintenant votre cour, deviendra alors un nouveau jardin ſous la direction de Bibi. Je veux tout ce qui vous plaît, grande fée, répondit Titi; ne conſultez jamais, ordonnez toujours. Puiſque cela eſt ainſi, allons

dans cet endroit-là, reprit la fée, & qu'on y faſſe apporter la baſſe de viole de Bibi, que le roi de Forteſerre n'a point encore entendue. Je ne ſavois pas ſeulement que madame en jouât, répondit ce prince, & je ſuis très-mortifié de ſa réſerve pour quelqu'un qui trouve tant de plaiſir à l'admirer. Vous avez ouï dire, reprit la fée, en s'adreſſant à toute la petite cour, qu'il y a eu autrefois un muſicien qui touchoit ſi divinement la lyre, qu'il animoit les pierres; de ſorte qu'au ſon de cet inſtrument il bâtit les murailles d'une grande ville. Vous avez peut-être traité cela de fable; mais vous allez voir par un exemple auſſi ſingulier, ce que vous en devez croire. En parlant ainſi, ils arrivèrent à l'endroit où la fée avoit propoſé de faire un nouveau bâtiment. On apporta des ſiéges & la baſſe de viole de Bibi. Elle s'aſſit au milieu, entre Diamantine & le roi de Forteſerre. Titi, qui ne vouloit pas s'aſſeoir, étoit appuyé ſur le dos de ſa chaiſe. Jouez-nous quelque belle ouverture, dit la fée à Bibi, il s'agit de faire ſortir de terre les pierres que vos ſons doivent attirer. Bibi joua, & l'on vit la terre s'élever comme une montagne,

& les zéphirs la tranſporter promptement, & l'amonceler tout près de-là, à meſure qu'elle s'élevoit. Jouez-nous maintenant une courante, belle Bibi, reprit la fée ; il s'agit de la plateforme. Elle joua, & on vit d'abord ſortir de terre la tête de pluſieurs ſtatues coloſſales qui s'élevoient à meſure que Bibi jouoit, & qui parurent ſur des piédeſtaux placés de diſtance en diſtance entre une baluſtrade qui régnoit autour de la plate-forme qui ſe découvrit enſuite. Ces ſtatues repréſentoient la juſtice & les autres vertus ſes ſœurs, ou plutôt toujours elle-même ſous divers attributs ; car toutes les vertus ne ſont toujours que la juſtice conſidérée à différens égards ; tout ce qui n'eſt pas juſte, n'eſt pas vertu : auſſi étoit-elle placée ſur l'acrotère ou piédeſtal qui étoit au milieu du fronton. Jouez maintenant, dit la fée, quelques gavotes bien gracieuſes ; enſuite vous nous donnerez une villanelle ou *paſſacaille*, & après cela une allemande. Bibi joua, & on vit ſucceſſivement paroître une corniche, des architraves, des chapiteaux, & enfin des colonnes entières, & tout un troiſième étage, qui fit juger que le bâtiment ſeroit de l'ordre ionique. Le ſecond

étage s'éleva pendant que Bibi joua ses passacailles. Elle jouoit des allemandes, lorsque le rez-de-chaussée parut. Donnez-nous maintenant une gigue, dit la fée; il faut remettre toute cette terre dans sa place. Bibi joua une gigue, & le bâtiment s'éleva en l'air de plus de deux toises. Alors les zéphirs remirent toute la terre dans le trou d'où elle étoit sortie, & qui paroissoit comme un abîme. Ils l'entassèrent, & la pressèrent si bien, qu'elle fut plus ferme & mieux battue que si elle l'avoit été avec le mouton. Alors Bibi joua par l'ordre de la fée une sarabande; parce qu'il s'agissoit, disoit-elle, d'affermir cette maison sur ses fondemens : & tout le bâtiment s'y posa en effet si bien à plomb, que personne de ceux qui l'ont vu n'a jamais dit que la solidité de cet édifice ne fût pas égale à sa beauté.

Après l'avoir considéré un moment: adieu, dit la fée, je vais envoyer tout ce qu'il y faut pour le présent; portes, ferremens, boisure, ornemens de toute espèce, tables, sièges; mais point de lits, afin de ne point loger vos courtisans provinciaux; car vous en seriez aussi accablés qu'ennuyés. Allez

vous promener dans le parc, & quand vous reviendrez tout ſera prêt.

La fée partit ſans vouloir recevoir ni complimens ſur ſa puiſſance, ni remercimens de ſes bienfaits ; mais Bibi ne put éviter les applaudiſſemens qui s'uniſſoient à tout ce que Forteſerre & les princeſſes lui dirent d'obligeant ſur ſa maniére d'enchanter par ſa baſſe de viole.

LIVRE SIXIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

Contenant ce qui se passa jusqu'au départ des deux rois pour le camp qui s'étoit formé contre Triptillon.

Le soleil étoit déjà levé; toute la cour alla dans les jardins, & ensuite dans le parc examiner l'ouvrage de la fée. Madame Abor qui se retiroit ordinairement pour aller se coucher, n'en eut pas la moindre envie: elle vint avec toute la petite cour admirer l'exécution du plan de sa chère fille. Mille fleurs, dont plusieurs même leur étoient inconnues, exhaloient une odeur charmante égale à la pureté de l'air. C'est alors que Bibi reconnut les aimables animaux de l'isle inconnue, & qu'elle fut si sensible au plaisir de les revoir.

Les princesses y restèrent jusqu'à onze heures, & les rois jusqu'à l'heure du dîner. Ce fut même dans le parc que Titi commença à recevoir ceux de la noblesse qui avoient demandé la permission de venir faire leur cour. Ce jour-là & les jours suivans

l'affluence fut grande ; il en venoit chaque jour de nouveaux, & ceux qui étoient déjà venus, revenoient encore. Des dames y furent aussi présentées. Titi les recevoit tous avec tant de bonté, qu'il n'y en eut aucun à qui il n'eut l'attention de parler, & même de dire quelque chose d'obligeant, quand l'occasion s'en présenta. Aussi personne ne sortit d'auprès de lui qu'avec un redoublement de respect & d'attachement pour un si grand prince.

Tout ce qu'on appeloit dans la province marquis, vice-marquis, car il y en a dans ce pays-là, comtes, vicomtes, barons, firent de leur mieux pour paroître des seigneurs & par leur maintien & par leur équipage ; & il arriva ce qui arrive partout, c'est que ceux qui l'étoient le moins, affectoient le plus de le paroître. Les autres gentilshommes, parmi lesquels il s'en trouvoit qui voyoient que leur nom n'avoit pas besoin d'être précédé d'aucun titre, ne négligèrent pas non plus d'y venir : ils se renfloient pour contrecarrer les comtes & les marquis, qu'ils regardoient comme une noblesse moderne. Il seroit inutile de nommer ici toutes les personnes qui parurent à la cour ; la

plupart, quoique de bonne maiſon, ne mé-ritent pas qu'on en parle : c'étoit des nobles caſaniers qui jouiſſoient de leur loiſir avec fort peu de dignité ; c'eſt tout ce qu'on en peut dire.

Les princeſſes avoient cru que tout ce monde troubleroit les plaiſirs qu'elles goû-toient dans la petite maiſon ; cela la rendit moins agréable ſans doute ; cependant comme il faiſoit très-beau temps, qu'on étoit preſque toujours dans le parc, où on pouvoit par l'agrément de la promenade écarter l'ennui de cette ſorte de courtiſans ; qu'aucun ne mangea à la table du roi, & que tous les ſoirs ils retournoient chez eux ou chez leurs amis, cette variété de gens ne les incommoda pas autant qu'elles avoient cru. Cela ſervit même quelquefois à les divertir ; car outre le plaiſir qu'elles prenoient ſoit à conſidérer les airs, les mines, les ajuſtemens extraordinaires de tous ces provinciaux ou provinciales, ſoit à leur faire tenir des diſcours, où, quand les princeſſes trouvoient du bon ſens & de la politeſſe, elles étoient d'autant plus ſurpriſes, qu'elles s'y attendoient moins ; c'eſt qu'elles faiſoient reſter auprès d'elles un gentilhomme de la

province, qui la connoissoit à merveille, & qui étoit naturellement caustique, aussi bien que le duc de Vaervir, & que ce gentilhomme ne manquoit pas une occasion de divertir les princesses aux dépens de ceux qu'il pouvoit. Voyez-vous celui-ci qui fait tant l'important, leur disoit-il ? C'est un profond politique qui réforme sans cesse le gouvernement; c'est l'oracle de son canton, & un des beaux esprits de la province; il reçoit toutes les semaines la gazette, & tous les mois le mercure galant; ce sont ses profondes lectures. Depuis qu'il est au monde, il a deviné plus de trente énigmes & presqu'autant de logogrifes. Voyez-vous celui-là, dont les cheveux mal arrangés commencent à grisonner ? Il étoit, sans contredit, d'une des meilleures maisons de la province; mais il en étoit si vain, qu'il méprisoit presque toutes les autres. Il est arrivé qu'il est maintenant douteux s'il en est : car on s'est dit d'abord en confidence qu'il n'en étoit pas, ensuite on dit qu'il étoit vrai qu'il en étoit, mais que c'étoit du côté gauche; & ce gros homme que vous voyez vis-à-vis, est soupçonné d'avoir donné cours à tous ces bruits, parce qu'il

eſt lui-même le fils d'un meunier, & qu'il prétend deſcendre d'un connétable. Cet autre, dont le nez boutonné vous annonce aſſez l'uſage qu'il fait de ſa cave, eſt auſſi un homme d'aſſez bonne maiſon pour qu'on n'en connoiſſe point l'origine : il n'y a cependant point d'illuſtration, parce que, dit-il, ſes pères n'ont eu que de la droiture & de la valeur : c'eſt un homme d'un ſi bon ſens, qu'il prétend qu'un honnête homme n'a pas beſoin d'étude ; & il eſt ſi fort perſuadé que les livres ne ſervent qu'à gâter l'eſprit, qu'il ne veut avoir rien d'imprimé chez lui que l'almanach du Laboureur. Il a un fils qui s'eſt aviſé d'aimer les lettres, & qui de plus a fait quelques tragédies qui ſont bonnes ; il dit qu'il faut que ſa femme ait forligné, qu'il n'y a jamais eu de poëte dans ſa famille, & que quand ce jeune homme ſeroit ſon fils, il le déshériteroit, puiſqu'il déroge. Il n'a pas tout-à-fait tort, dit le duc de Vaervir ; de la façon dont on fabrique aujourd'hui les livres, il eſt certain que la qualité d'auteur encanaille. Cela eſt vrai, reprit le baron de Frylingua, c'eſt le nom du gentilhomme ; mais ſi ſon fils a une fois eu du goût pour les lettres, &

qu'il ait eu la maladie d'écrire, croyez-moi, il se laissera plutôt déshériter que de n'écrire plus.

Les princesses avoient prié Frylingua d'être toujours auprès d'elles, soit au cercle, soit à la promenade, tant que la complaisance du roi permettroit que ces messieurs vinssent lui faire la cour.

Un jour que Frylingua s'étoit fait attendre : vous venez bien tard, lui dirent-elles, le cercle est aujourd'hui plus nombreux qu'il n'étoit hier. Voyez combien d'hommes & de femmes; & vous nous laissez ici sans nous instruire. Par où voulez-vous que je commence, leur demanda-t-il? S'il m'étoit permis de parier contre vos altesses, je gagerois que c'est par ce beau marquis que voilà au haut bout avec ces deux femmes & cet homme vêtu de rouge. Commencez par où vous voudrez, lui dit Gracilie; mais commencez. J'obéis, madame, répondit le baron de Frylingua. Cet homme vêtu de rouge avec des galons d'argent sur toutes les tailles, est monsieur le marquis de Rababou, mari de cette dame qui est auprès de lui, & qu'on appelle par conséquent madame la marquise de Raba-

bou, & père de cette jeune demoiſelle couleur d'olive, qu'on nomme de même mademoiſelle de Rababou. Si je ſavois la quatrième partie de ce que cet homme ſait ſur la chaſſe, les chevaux & les chiens, je pourrois pendant dix ans avoir l'honneur d'entretenir tous les jours vos alteſſes, de chiens, de chevaux & de chaſſe; car il y a plus de quarante ans qu'il en parle ſans ceſſe, & il n'eſt pas prêt à finir. A l'heure qu'il eſt, le voilà qu'il parle au roi, écoutez, je ſuis sûr que c'eſt de chaſſe. Cela étoit vrai. Ce beau jeune homme que vous voyez entre madame & mademoiſelle de Rababou, continua le prince, ſe nomme le marquis d'Iridis. Madame la princeſſe de Blanchebrune connoît bien ce nom-là: & moi auſſi, dit Gracilie, en l'interrompant : je ſais que ſa maiſon ſe prétend la première du royaume, que ſes armes ſont d'azur avec un globe en abîme qui repréſente la terre, ſurmonté d'un arc-en-ciel accolé d'un homme aſſis gliſſant à droite. Voyez ſi je la connois. Très-bien, madame, répondit le baron. Il alloit pourſuivre; mais le roi ſortit pour aller dans le jardin, où tout ce qu'il y avoit de monde au cercle

le ſuivit, & où les princeſſes, le baron & le prince de Vaervir reprirent leur converſation. Le baron continua ainſi : ce marquis, madame, qui ſe croit de meilleure maiſon que nos rois, eſt, ainſi que vos alteſſes peuvent en juger, un des plus beaux hommes & des mieux faits qu'il ſoit poſſible de voir ; il chante & danſe dans la perfection, fait joliment des vers, a l'eſprit très cultivé, vif, enjoué dans la converſation, rien ne lui manque que d'être honnête homme ; c'eſt d'ailleurs le contraire du marquis de Rababou : celui-ci eſt toujours à la chaſſe, & celui-là n'y va jamais par la crainte de ſe hâler. Mais pendant que le marquis de Rababou néglige ſa femme pour le plaiſir d'aller tuer des bêtes, monſieur le marquis d'Iridis paſſe les journées entières avec madame & mademoiſelle de Rababou, auſſi aſſidu à leur lire des romans, des comédies, & tels autres ouvrages édifians, qu'elles ſont attentives à l'écouter. Les médiſans prétendent que le but de monſieur le marquis eſt de plaire à mademoiſelle de Rababou, fille unique, & qui jouit déjà de plus de trois mille ginguets d'or de revenu, qu'une de ſes tantes lui a laiſſés ;

mais ils disent que quoique ce soit un des plus beaux hommes du monde, mademoiselle de Rababou l'aime très-peu, & madame de Rababou beaucoup; sur quoi ils ajoutent, continua le baron, que quoiqu'il soit naturel qu'une fille suive les exemples de sa mère, madame la marquise de Rababou feroit beaucoup mieux de suivre en ceci mademoiselle sa fille. Mais de quelque façon que la chose tourne, le marquis est bien habile, & je suis sûr qu'il tirera bon parti de ses assiduités. Comment à son âge, demanda Gracilie, & récrépie de blanc & de rouge autant qu'elle l'est, cette femme peut-elle s'imaginer de plaire à un jeune homme aussi bien fait que le marquis d'Iridis? Comment, reprit le baron? C'est qu'elle le souhaite, qu'elle ne se voit pas telle que vous la voyez, & que le marquis lui dit qu'il la voit telle qu'elle voudroit ou se croit être. Je ne sais pas comme il la voit, dit alors le duc de Vaervir; mais je sais bien qu'avec son gros nez blanc & ses deux joues peintes en rouge, son visage me paroît comme un navet entre deux betteraves. A cette comparaison, qu'on appelleroit une arlequinade,

ſi elle n'avoit été faite par un auſſi grand ſeigneur, la princeſſe Gracilie fit un éclat de rire qui ſurprit ceux qui ſuivoient le roi, & qui la ſurprit elle-même; mais il partit ſi promptement, qu'elle n'eut pas le temps de la réflexion. Ce qu'il y avoit de fâcheux, c'eſt qu'il n'étoit pas impoſſible que la marquiſe de Rababou ne devinât qu'elle faiſoit le ſujet de leur converſation : elle avoit pu remarquer que les princeſſes, le duc & le baron avoient ſouvent jeté les yeux ſur elle ; mais ſe croyant aimée du plus bel homme du royaume, elle étoit bien éloignée de croire que ſon nez fût comme un navet entre deux betteraves.

Le roi marchoit entr'elle & la vicomteſſe de Worthfraw. C'étoit une grande femme, de la plus belle taille du monde, les traits peu réguliers, mais l'air noble & ſpirituel. Elle étoit veuve ſans enfans, & jouiſſoit de plus de vingt mille écus de rente. Elle a plus de quarante ans, dit le baron de Frylingua, & n'a pas été inſenſible aux charmes du marquis d'Iridis. Il y a été attaché pendant près de deux ans; il n'a pas tenu à elle qu'il n'y ait été attaché pour la vie : mais c'eſt une dame

qui a beaucoup de raiſon & de nobleſſe dans les ſentimens ; elle n'a pas cru que les charmes de la figure, ni la grandeur de la naiſſance puſſent ſeuls juſtifier le choix d'une femme comme elle. Elle a voulu faire paſſer juſques dans le cœur du marquis les ſentimens d'honneur & de vertu qui ſont dans le ſien ; elle y a travaillé : mais quelques ſoins qu'elle ait pris, quelqu'art qu'elle ait employé, elle a eu le chagrin de voir au travers du bandeau de l'amour que ſes peines étoient inutiles, & elle a eu le courage, malgré l'amour qui l'avoit prévenue, de bannir le marquis de chez elle. Tout le monde a vu la conduite de la vicomteſſe, elle a été claire, nette. Rien ne lui a fait plus d'honneur, ne fait plus de tort au marquis, & ne feroit plus de honte à madame de Rababou, ſi elle ſavoit combien ſes liaiſons avec monſieur d'Iridis la déshonorent, n'y eût-il même que de la ſimple amitié. C'eſt dommage, dirent les princeſſes, qu'un homme d'une ſi haute naiſſance, qu'un homme ſi extérieurement aimable ait ſi peu de ſentiment.

Ce grand homme ſec en habit bleu &

en bas rouges, qui marche ſi droit le pied en-dehors, reprit Frylingua, eſt un baron amoureux fou de la vicomteſſe, & qu'elle a auſſi banni de chez elle, quoiqu'il ſoit un peu de ſes parens, même nom & mêmes armes. Pourquoi cela, dit Blanchebrune? Parce qu'il eſt d'un caractère trop doux, répondit le prince; que vos alteſſes ne s'y trompent point, il a l'air d'un rodomont, & il parle autant de guerre, que le marquis de Rababou parle de chaſſe. Cependant il n'a jamais ſervi que trois mois dans le régiment d'un de ſes oncles, qui le renvoya à cauſe des diſpoſitions pacifiques qu'il remarqua en lui, & qui ont toujours continué. Il y a quatre ans que parlant avec mépris des gens de robe, un conſeiller le prit au bouton, en lui diſant; qu'il y avoit des temps où un homme de robe pouvoit porter l'épée, & qu'il le regarderoit comme un lâche s'il ne l'obligeoit à la prendre; ce que ce baron n'a point fait, ſoit qu'il ait regardé au-deſſous de lui de ſe meſurer avec un homme de robe, ſoit qu'il ait trop craint la juſtice pour ſe riſquer avec ceux qui lui appartiennent. Comment

cet homme oſe-t-il paroître, dirent les princeſſes? Pourquoi ne paroîtroit-il pas, mesdames, répondit le baron, puiſqu'il n'a marqué que de la fierté ou de la prudence? Cependant ſoyez perſuadées qu'il eſt la terreur des payſans voiſins, & que ſes vaſſaux craignent plus ſon bâton que la taille.

Titi avoit ſes raiſons pour abréger la durée du cercle dans les appartemens. Bibi n'y paroiſſoit jamais; elle étoit toujours dans le parc ou dans le jardin lorſqu'elle ne pouvoit être avec ſon cher prince. Il la trouva dans un boſquet avec le roi de Forteſerre, le duc & le prince de Félicie, une des dames d'honneur, & monſieur le chevalier de Tobifonde, que Titi avoit réſolu de ramener à la cour.

Monſieur le chevalier de Tobifonde étoit un homme de qualité de cette province, qui avoit été grand tréſorier ſous le feu roi. Véritablement zélé pour le bien du royaume, il avoit donné à ſa majeſté un projet dont l'exécution augmentoit les revenus de l'état, & ſoulageoit conſidérablement le peuple. Le projet étoit ſi ſimple, ſi clair, & ſi judicieux, que Gin-

guet l'avoit approuvé; mais les gens d'affaires firent présent à la reine d'une somme si considérable, qu'elle en empêcha l'exécution. Le chevalier remit sa charge, & se retira dans ses terres. On ne peut mieux faire son éloge que le fit Abor en le présentant à Titi: sire, dit-il, *voilà un grand trésorier du feu roi votre père. Les gens d'affaires firent échouer ses bons desseins; il remit sa charge, & se trouva moins riche de vingt-cinq mille ginguets d'or que lorsqu'elle lui fut donnée.*

Lorsque Titi fut entré dans le bosquet avec sa suite, tous les yeux se portèrent si naturellement vers Bibi, que les dames mêmes ne pouvoient détourner leurs regards. On auroit dit qu'elle étoit reine, & que les deux rois & toute leur suite lui composoient un cercle. Quelque chose qu'on dît ou qu'on fît, les yeux revenoient toujours à elle. On ne pouvoit s'empêcher d'admirer la beauté de cette charmante fille; son air de fraîcheur, sa taille, sa modestie. Ceux qui savoient qu'elle devoit être reine, souhaitoient qu'elle le fût déjà; ceux qui ne le savoient pas, jugeoient tous qu'elle méritoit de l'être. Les gen-

tilshommes de la province qui n'étoient pas mariés, regrettoient de ne l'avoir pas connue lorſqu'Abor y vivoit dans un état de médiocrité voiſin de l'indigence ; mais il n'y en eut aucun à qui il ne vînt dans l'eſprit, que, puiſque le roi logeoit dans la petite maiſon, il étoit impoſſible qu'il ne fût devenu amoureux d'elle. Madame la marquiſe de Rababou ne put s'empêcher comme les autres d'admirer dans ſon cœur la beauté de Bibi ; elle convint avec le marquis qu'elle étoit belle ; mais elle ajouta qu'avec toute ſa beauté, elle avoit pourtant quelque choſe de déplaiſant dans le viſage, & qu'elle ne lui croyoit point d'eſprit. Elle avoit vu le marquis d'Iridis la conſidérer avec admiration ; la pauvre marquiſe en avoit été inquiète, & ne penſoit pas que c'étoit profaner Bibi que de la regarder avec des yeux qui avoient pu voir avec plaiſir la marquiſe de Rababou.

Depuis que le roi de Forteſerre étoit dans la petite maiſon, il n'avoit point été à la chaſſe, dont il ſe ſoucioit peu, & qu'il ſavoit que Titi n'aimoit pas. Cependant un ſeigneur, qui demeuroit à trois lieues de là, ayant vanté aux rois ſon

équipage de chaſſe, on propoſa une partie qui fut acceptée pour le lendemain.

L'heure du dîner s'approchoit, & on reprit par une longue allée de traverſe le chemin de la maiſon. On apperçut à quelque diſtance un homme qui avançoit avec peine. Le prince de Félicie, qui avoit la vue bonne, le reconnut, & marcha vîte au-devant de lui. C'étoit un vieux capitaine de dragons, qui, après le déſordre que Forteſerre avoit cauſé à l'armée de Ginguet dans la bataille où Titi acquit tant de gloire, s'étoit joint à la ſuite de ce prince, & ne l'avoit point quitté. Il combattoit à ſes côtés lorſque Titi fit priſonnier Forteſerre, il avoit reçu à cette bataille un coup auprès du genou dont il étoit reſté boiteux; un autre dans le corps qui l'obligeoit à porter une canule; un coup de ſabre qui lui avoit emporté un morceau de la joue, & un autre qui lui avoit coupé le bras gauche à trois doigts de l'épaule. Il avoit employé le peu de bien qu'il avoit eu de patrimoine, à acheter une compagnie, & à ſe maintenir dans le ſervice. Hors d'état de continuer un métier qui lui avoit été ſi funeſte,

il avoit demandé une pension ; le feu roi lui avoit accordé cent écus, qu'il mangeoit dans la province voisine, avec un neveu, fils de son frère, qui avoit été tué dans la même bataille. Cet officier, hors d'état de donner à son neveu l'éducation qu'il souhaitoit, venoit essayer s'il ne pourroit point, en considération de ses services & de ceux du père de ce jeune homme, obtenir pour lui une cornette. Le prince de Felicie, à qui il eut le temps de dire le sujet de son voyage avant que d'arriver près du roi, l'assura qu'il obtiendroit tout ce qu'il voudroit pour son neveu & pour lui. Cette assurance encouragea l'officier, il en marcha mieux: il étoit propre à sa manière de soldat; mais d'ailleurs si mal vêtu, qu'il falloit se sentir autant d'honneur qu'il en avoit pour oser se présenter à une cour, où tous ceux qui y étoient venus avoient voulu paroître au mieux. Comme il avançoit, le roi le reconnut: c'est Poirau, dit-il, & le roi marcha plus vîte. Voilà un nom bien ignoble, dit le marquis de Rababou; aussi celui qui le porte n'est-il pas gentilhomme, répondit le marquis d'Iridis. Son père étoit fermier

d'une de mes terres. Quoique Titi fût avancé de trois ou quatre pas, il entendit quelque chose de ce discours, & indigné du manque de respect & de la sottise ou malignité des marquis, il s'arrêta, & demanda ce qu'on venoit de dire de Poirau. Qu'il n'est pas gentilhomme, répondit le roi de Forteserre, d'un ton irrité, & c'est ce cavalier qui l'a dit, continua-t-il en montrant le marquis d'Iridis. Qu'est ce que c'est qu'être gentilhomme, demanda Titi au marquis, en le regardant avec dédain? Le marquis baissoit les yeux, & ne savoit que répondre: monsieur, reprit le roi, montrez-nous d'aussi beaux titres que ceux que cet officier porte? Monsieur le marquis ne les trouve pas bons, répondit le prince de Frycore. Il a raison, reprit le duc de Vaervir, un coup de sabre qui vous emporte la moitié de la joue, défigure bien un beau visage. Et un coup de fusil au travers du corps peut bien aussi quelquefois gâter la taille, ajouta un gentilhomme, qui se faisoit honneur d'être ami de Poirau, & qui étoit son allié. Monsieur le marquis, dit madame de Rababou, en pinçant la bouche & forçant sa voix, ne craindroit pas

de s'expofer dans l'occafion. A ces mots, malgré le refpect dû à leurs majeftés, il s'éleva un éclat de rire, qui dura même quelque temps. Madame de Rababou & monfieur d'Iridis en furent fi déconcertés, qu'ils défilèrent furtivement par la première allée de traverfe, & s'étant hâtés de regagner leur équipage, ils allèrent jufques à deux lieues de-là, fans s'appercevoir qu'ils avoient oublié mademoifelle de Rababou, que les princeffes avoient fait approcher d'elles, & qui n'avoit pas vu madame fa mère s'évader.

Cependant le capitaine Poirau s'étoit approché, & le roi l'avoit reçu non-feulement avec fa bonté ordinaire, mais avec des témoignages d'eftime & d'amitié. Je fuis aife de vous revoir, lui dit fa majefté; je vous croyois mort. Je n'ai pas oublié tout ce que je vous ai vu faire, ni combien vous avez contribué à me conferver la vie. Je me fouviens auffi que je n'ai pas fait pour vous ce que j'aurois voulu faire, & je n'oublierai pas maintenant que je le puis. Il l'avoit préfenté au roi de Forteferre, qui, quoiqu'il ne l'eût vu que dans la mêlée, fe reffouvint parfaitement de lui. Cela n'eft

pas étonnant, dit obligeamment ce prince; je ne me ſuis trouvé nulle part pendant la bataille, que je ne vous y aie vu au premier rang le ſabre à la main.

Poirau entra dans la petite maiſon à la ſuite des rois, tandis que les autres courtiſans étoient allés, ſelon la coutume, dans le nouveau bâtiment, où le prince de Fullfoi & le duc de Vaervir faiſoient ce jour-là les honneurs de la table. Poirau, que perſonne n'avoit averti qu'on ne ſuivoit point les rois lorſqu'ils entroient dans la petite maiſon, fut fort étonné de ſe voir ſeul de tant d'autres qu'il avoit vus à leur ſuite. Il cherchoit à s'eclipſer, lorſque le roi de Forteſerre prévint Titi, en lui demandant la permiſſion de faire mettre cet officier à table. Titi, charmé de l'honneur que Forteſerre vouloit bien accorder à un ſi brave homme, demanda auſſi à ce prince la permiſſion d'y faire venir un ancien grand tréſorier du feu roi Ginguet, qui avoit, dit-il, perdu une partie de ſon bien dans le maniment des finances, comme Poirau avoit perdu un de ſes bras à l'armée. L'un eſt plus extraordinaire encore que l'autre, répondit Forteſerre, & mérite bien que

vous lui donniez cette marque de distinction. Le roi l'envoya chercher. Ainsi le chevalier de Tobisonde & Poirau reçurent un honneur qui ne fut accordé qu'à eux, & que n'auroit pas eu même le marquis d'Iridis, s'il fût resté, quoiqu'il se prétendît d'une maison plus noble que celle de ces rois. La folie des Iridis est de croire qu'anciennement la province où ils ont de très-grandes terres, & véritablement quelques droits régaliens, étoient anciennement un royaume, dont le dernier roi n'eut qu'une fille : que ne trouvant point alors de prince digne d'elle, & réfléchissant sur le chagrin de ne pouvoir se donner un gendre & un successeur digne de lui, un arc-en-ciel admirable avoit paru dans les nuées, dont une des extrémités venoit directement se poser au milieu du jardin de ce roi : qu'un jeune homme plus beau que le jour s'étoit fait voir au sommet de cet arc, & s'étoit ensuite laissé glisser par un des côtés jusques dans le jardin, où ayant été faire sa révérence au roi, & lui ayant demandé sa fille en mariage, il l'obtint. C'est de-là que sont descendus les Iridis ; & c'est pour cela qu'ils portent encore un arc-en-ciel

dans leurs armes, accolé d'un homme glissant, ainsi que le dit la princesse Gracilie.

Titi ne voulut point accorder au capitaine Poirau une cornette pour son neveu. Il est trop jeune, dit ce prince, pour être dans un régiment où ni vous, ni son père n'êtes plus. Je le prendrai auprès de moi, & j'en aurai soin; envoyez-le pour être page. Et quand Poirau dit qu'ils ne méritoient point cet honneur: envoyez-le, reprit le roi; je suis bien aise de faire voir que vous le méritez mieux que d'autres qui croient le mériter mieux que vous. Il fit ensuite Poirau gouverneur de la petite maison, jardins & parc, qu'il vouloit qu'on nommât Bibibourg; mais Bibi s'y opposa, demandant qu'on l'appelât Titibourg. Sur quoi il y eut une contestation qui ne fut terminée qu'en agréant de part & d'autre qu'elle s'appelleroit Bititibi; nom qu'elle porte encore aujourd'hui, & qui plût infiniment à Bibi, parce qu'il lui sembloit que les lettres de son nom y embrassoient le nom du roi. Le roi attacha à ce gouvernement six mille ginguets d'argent d'appointement, avec les fruits, légumes, volaille & gibier nécessaires pour la table du gouverneur.

Cependant, mademoiselle de Rababou instruite du départ de sa mère, qu'elle avoit d'abord cherchée inutilement, ne savoit que penser, ni que devenir. Madame la vicomtesse de Worthfraw en avoit pris soin: elle l'avoit fait mettre à table auprès d'elle & d'une dame d'honneur : car lorsqu'il y avoit des dames, une des dames d'honneur, & quelquefois toutes les deux, faisoient aussi les honneurs de la table. Mademoiselle de Rababou répondit à tout ce qu'on lui dit avec tant de modestie & de raison, que la vicomtesse prit de l'amitié pour elle, & forma le dessein de la faire entrer chez la princesse de Blanchebrune, en qualité de fille d'honneur. Elle le communiqua à la jeune demoiselle, qui répondit qu'elle s'estimeroit trop heureuse; que la princesse lui avoit paru si bonne, qu'elle seroit charmée de passer sa vie à son service. La vicomtesse fit demander une audience à la princesse, & sur ce qui fut dit au sujet de mademoiselle de Rababou, Blanchebrune résolut de la prendre auprès d'elle, dans le dessein de la mettre auprès de Bibi, quand Bibi seroit reine. La vicomtesse fit venir la jeune demoiselle pour lui annoncer les favorables

intentions de la princeſſe. Mademoiſelle de Rababou en marqua tant de joie, & ſe ſervit d'expreſſions ſi reſpectueuſes & ſi tendres pour exprimer ſa reconnoiſſance à ſon alteſſe ſéréniſſime, que Blanchebrune en fut touchée; elle lui promit de la demander inceſſamment à monſieur & à madame de Rababou. Ah, madame! lui dit la jeune perſonne, gardez-moi dès-à-préſent, & ne m'expoſez pas à ne plus vous voir. Cette crainte détermina la princeſſe à écrire ſur le champ, & à envoyer un exprès porter ſes lettres. Cet exprès trouva le marquis de Rababou qui revenoit chercher ſa fille. S'étant enfin apperçu qu'elle leur manquoit, il avoit laiſſé ſa femme & le marquis d'Iridis dans un cabaret de village, & revenoit la reprendre. L'exprès, qui reconnut le caroſſe, pria le marquis d'arrêter, & lui donna la lettre de la princeſſe. Après l'avoir lue, le marquis dit qu'il falloit la porter à madame la marquiſe, & que pour lui, il conſentoit de tout ſon cœur à l'honneur que la princeſſe vouloit bien faire à ſa fille. Il retourna ſur ſes pas, & l'exprès fut avec lui trouver madame de Rababou, qui ajouta de bon cœur ſon conſentement à celui du

marquis.

marquis. Elle y trouvoit deux avantages : l'un, qu'elle éloignoit d'auprès d'elle une fille dont elle craignoit que la jeunesse ne partageât le cœur du marquis d'Iridis ; l'autre, que l'honneur qu'on faisoit à sa fille serviroit à détruire les gloses qu'on pourroit faire sur ce qui s'étoit passé à la cour. Le marquis & elle firent une réponse à madame la princesse de Blanchebrune, pour la remercier de la grâce qu'elle faisoit à leur fille, & lui marquer qu'ils espéroient qu'elle ne l'en trouveroit pas indigne. C'est ainsi que mademoiselle de Rababou se trouva placée à la cour, où la princesse qui n'aimoit pas le nom de Rababou, lui fit prendre celui de Granatis, parce qu'elle avoit alors un bouquet de grenades. C'est le nom qu'elle a toujours porté depuis. Mademoiselle de Granatis n'avoit pas encore dix-sept ans, elle étoit grande & bien formée, jamais on n'a vu de cheveux d'un noir plus noir que les siens ; ses traits étoient assez réguliers, mais le fond du teint étoit extrêmement olivâtre ; cependant, cela devenoit en elle une espèce de beauté, par un avantage singulier ; c'est qu'elle avoit les lèvres du

plus beau rouge qu'on puiſſe imaginer : ce qui, ſur un fond olivâtre, jouoit admirablement avec deux grands yeux noirs.

On ſe leva le lendemain de grand matin pour la chaſſe. Les princeſſes avoient voulu en être, & avoient obtenu de Bibi qu'elle y viendroit. On avoit préparé la veille ce qu'il leur falloit. Titi avoit prêté un de ſes habits à Bibi; il étoit bleu céleſte. Gracilie en avoit pris un du prince de Félicie, quoiqu'il fût moins beau qu'un autre que le duc d'Eerhart avoit voulu lui faire prendre. Le duc de Vaervir en avoit donné un à Blanchebrune. On leur avoit fait de petits chapeaux de tafetas, qu'on avoit ornés d'une leſſe de fleurs. Leurs cheveux épars ſur leurs épaules étoient ſimplement ſerrés en haut par un nœud de ruban. C'eſt ainſi qu'elles montèrent à cheval, & qu'on les eût priſes pour les trois graces, ſi on repréſentoit les graces vêtues. Cependant, quelque charmantes qu'elles paruſſent toutes trois, les payſans qui ſe trouvèrent ſur leur paſſage, en les regardant avec admiration, ſe diſoient les uns aux autres : *C'eſt la bleue qui eſt la fille du roi.* Ils avoient ouï dire que parmi ces

princesses, il y avoit la fille d'un roi, ces bonnes gens s'imaginoient que ce devoit être la plus belle.

Le roi de Forteserre galoppoit en avant; les princesses le suivoient de près, accompagnées du prince de Félicie & des quatre seigneurs, qui faisoient de leur mieux pour les réjouir. La plupart des gentilshommes qui s'étoient rendus à cette partie de chasse, environnoient Titi avec Abor & le chevalier de Tobifonde. On parloit des plaisirs de la chasse, & Titi disoit qu'il étoit fâcheux que d'innocens animaux en souffrissent. Il convenoit qu'on pouvoit les détruire, & qu'il le falloit même pour la conservation des biens de la terre, nécessaires à la subsistance des hommes: il ne regardoit pas comme un mal la mort qu'on leur donnoit, puisqu'ils y étoient destinés dès leur naissance, ainsi que les chasseurs mêmes; mais il auroit voulu qu'on eût pu trouver le moyen de les tuer sans les faire souffrir, soit lorsqu'on les blesse sans les prendre, soit lorsqu'on les fait déchirer par des chiens. Dans un détour où Abor & le chevalier de Tobifonde se trouvèrent près de lui un peu à

l'écart : Si vous vouliez, sire, lui dirent-ils, nous épargnerions à votre majesté le triste spectacle de l'abois du cerf. Quand on sera à sa poursuite, nous vous mènerions dans quelque village voisin, où vous pourriez, sans être connu pour roi, visiter quelques maisons de paysans, & prendre une idée de l'état où se trouvent vos campagnes, & sur-tout, celles qui sont éloignées de la capitale, comme l'est celle-ci. De tout mon cœur, dit le roi, & je vous assure que je me suis déjà proposé de visiter quelque jour *incognito*, divers endroits de mon royaume, afin de m'instruire par moi-même de ce que je ne puis guères voir comme roi. Ainsi ne me quittez pas, & nous ferons ce que vous venez de dire. Ils piquèrent ensuite pour joindre le roi de Forteserre & les princesses. Titi avertit en secret Bibi du dessein qu'il avoit, la priant de n'être point inquiète s'il étoit quelque temps sans paroître.

Ce dessein s'exécuta. Abor conduisit le roi dans un village, à trois quarts de lieue de la forêt. Un gros ruisseau, qui faisoit tourner deux moulins, couloit le long de ce village, d'où il alloit arroser de belles

prairies. Au côté opposé, c'étoit des terres labourables si grasses, qu'il n'y falloit point de fumier, & qu'on ne pouvoit leur donner les premières façons qu'avec une charrue attelée de quatre bœufs. Tout le terrein étoit un peu en pente, ce qui préservoit les sillons de la trop grande humidité qu'ils auroient pu recevoir d'une montagne exposée au midi, & qui s'étendant vers l'orient, faisoit la plus belle côte de vignoble qu'il fût possible de voir: Vous m'avez conduit dans un bel endroit, dit Titi, je n'ai point vu de pays plus abondant. Allons mettre pied à terre au cabaret, sire, lui répondit Abor; & permettez que nous vous y traitions comme un gentilhomme que le hasard y auroit conduit avec nous. Ils furent au cabaret; attachèrent leurs chevaux devant la porte, & entrèrent; c'étoit une chambre plus longue que large, formée par quatre murailles, ornées de quelques clous ou chevilles, d'où pendoient des pots de terre & deux mesures d'étain pour mesurer le vin. Une longue table, à chaque côté de laquelle étoient rangés deux bancs, occupoit le milieu de cette chambre. Trois ou quatre planches posées sur des bâtons en-

foncés dans le mur, & chargées de quelques assiettes de bois & de terre, dans l'une desquelles étoit du fromage, & à côté, un gros pain noir, paroissoit sur la même ligne. Le reste des meubles consistoit en un vieux bahu qui étoit au pied d'un lit, dont les rideaux rouges, vieux & usés ne pouvoient assez bien joindre pour ne pas laisser voir que c'étoit moins un lit qu'un bouge. N'avez-vous pas une autre chambre, dit le roi? Oui monsieur, répondit l'hôtesse; mais elle n'est pas si belle que celle-ci. Elle l'ouvrit pourtant, & la curiosité y fit entrer le roi. Ils y trouvèrent une table avec deux bancs, placée le long de la muraille, & deux couchettes sans rideaux, garnies de paille de froment, sur quoi étoit une paillasse de paille d'avoine, ayant pour couverture de la vieille toile, qui avoit auparavant servi à faire des sacs. La fenêtre n'étoit qu'un trou qui se bouchoit avec une planche. Le roi en sortit bien vîte. Abor demanda du vin. Le roi, qui ne pouvoit supporter la vue de la chambre, proposa d'aller le boire devant la porte. Ils y furent. Sa majesté & ses deux compagnons de voyage s'assirent sur une

Histoire du Prince Titi Tom. 28 pag



Cela est dans l'ordre, voila le vrai Cérémonial de la Nature.

E. De Ghendt. Sculp.

banquette de terre, & on leur versa à boire, en commençant par Abor, parce qu'il étoit le plus âgé; on en donna ensuite à Tobisonde, le roi en eut le dernier, par ce qu'il étoit le plus jeune. *Cela est dans l'ordre*, dit-il, *voilà le vrai cérémonial de la nature*. Le vin qu'on lui versa étoit d'un rouge pâle, louche & sans force, si ce n'étoit d'un peu de verdeur. Est-ce de votre meilleur, demanda le roi? Oui monsieur. Qu'y a-t-il à redire, répondit l'hôtesse? Il est très-naturel: Je vous assure que vous n'en trouverez point de meilleur dans tout le village. Dame il ne faut pas compter de trouver ici des vins comme vous en buvez chez vous. A voir ce vignoble, reprit Titi, j'aurois cru que vous auriez dû avoir ici d'excellent vin. Vraiment, reprit la femme, le vin de cette côte est bien bon aussi; mais croyez-vous que ce soit pour nous? Non, non. Les pauvres vignerons cultivent la vigne à la sueur de leur corps, mais ce n'est pas eux qui boivent ce bon vin; les vignerons qui ont quelques arpens de vigne dans les bons endroits, gardent ce qu'ils en recueillent pour le vendre & payer la

contribution. Il ne s'en boit pas une goutte dans tous les villages d'ici autour. Ceux qui sont le mieux dans leurs affaires, sont bienheureux d'avoir de la piquette, on ne trouve du vin qu'au cabaret. Qu'est-ce que c'est que de la piquette, demanda Titi? C'est de l'eau qu'on met dans un tonneau sur du marc de raisin, répondit Abor, & qu'on boit après qu'elle y a fermenté quelque temps. On l'appelle *piquette*, parce qu'elle pique la langue comme du vinaigre. Ne pourriez-vous me donner un petit morceau de pain, dit Tobisonde? Oui, monsieur, dit l'hôtesse, je vais vous en apporter. Elle alla chercher le pain entier, & le pria d'en couper ce qu'il lui plairoit. Vous ne le trouverez peut-être pas trop bon, dit-elle, mais tout tel qu'il est, il est bien à votre service. Abor en coupa un petit morceau qu'il partagea en trois. On y voyoit encore le gros son. Il étoit noir, mais n'avoit pas mauvais goût. Aurez-vous soin de nos chevaux, ma bonne femme, reprit Tobisonde? Nous allons faire un petit tour dans le village. J'appellerai, dit-elle, le garçon de notre voisin pour y prendre garde, car je ne puis tou-

jours être là. Elle appela en effet un petit garçon du voisinage, qui vint tête & jambes nues, & si mal vêtu, qu'on lui voyoit presque toutes les parties du corps. Abor, le roi & Tobisonde se levèrent, & furent se promener dans le village, où ils entrèrent dans différentes maisons. Ils virent dans toutes l'image de la misère. Ici, c'étoit quatre ou cinq enfans presque nuds, qui n'avoient pas de quoi mettre un bonnet sur leur tête. Là, c'étoit un pauvre malade qu'on ne restauroit qu'avec du lait de beurre, un peu de soupe maigre, ou tout au plus un œuf frais. Titi ne voyoit point de lits; partout où il entroit, ce n'étoit que de la paille entre quatre planches, souvent sur la terre même, & quelques pots de terre pour tous ustensiles. Les images étoient variées, la misère étoit par-tout égale. Il n'entra nulle part sans faire quelques libéralités, & ne sortit de nulle part sans une augmentation de douleur; les gens qu'il rencontroit soit hommes ou femmes, étoient harassés, noirs & secs. Leur vue renouveloit dans les chemins, la peine que la pauvreté des maisons avoit faite. Ils retournèrent enfin prendre leurs chevaux, & tra-

versèrent ensuite le village, le roi se laissant conduire par ses guides. Avant que d'aller plus loin, dit Tobisonde, quand ils furent sortis de cet endroit, j'aurai l'honneur de dire à votre majesté, que sous le règne de votre grand père, ce village étoit composé de près de cinq cent feux, & qu'il n'y en a pas à présent plus de deux cent. Votre majesté aura peine à le croire. Cependant, on en voit encore les preuves. Voyez ces monceaux de pierres & ces restes de murailles épars dans ces champs, ce sont les ruines des maisons qui étoient alors habitées. Ce ruisseau faisoit aller quatre moulins. Il n'y en a plus que deux mal entretenus. Le roi regardoit, & restoit pensif. Ayez la bonté, sire, dit Abor, de vouloir bien permettre que nous vous conduisions par ce chemin, jusqu'à l'autre côté de la colline. Votre majesté y verra un pays bien différent. Le roi crut qu'il y verroit quelque sujet de consolation, point du tout; il y trouva encore plus de misère. La différence étoit, que les terres sablonneuses n'y produisoient rien sans beaucoup de fumier, ce qui faisoit que la plûpart étoient incultes; on les laissoit reposer pendant deux ans. Cet endroit n'avoit

point de bois, on ne s'y chauffoit que de chaume ou de bruyère. En arrivant au village, une troupe de jeunes garçons & de jeunes filles accoururent au-devant du roi & de ses deux guides, en les priant de leur donner quelqu'aumône. Ces pauvres enfans suivoient les chevaux en courant, ou les précédoient quelquefois pour faire des tours de souplesse qui leur attirassent quelque charité. Autrefois, dit Tobisonde, le nombre des enfans faisoit la richesse des gens de la campagne. Vous voyez, sire, qu'il n'accroît maintenant que leur misère, puisqu'ils sont obligés de les envoyer demander l'aumône sur les grands chemins; en attendant, peut-être répondit le roi toujours pensif, qu'ils y deviennent des voleurs, & qu'on les roue. Ce n'est pas la peine, continua-t-il; d'entrer dans aucune maison, voyez ce que vous avez dans vos poches, car je n'ai plus rien dans les miennes, donnez-le à ces enfans, & retournons joindre la chasse. Le roi remonta, & descendit la colline sans rien dire; Abor & Tobisonde gardoient aussi le silence, lorsqu'enfin le roi le rompit, en disant: *J'ai toujours cru*, Abor, *que j'avois en vous un ami fidèle*, *& je-*

vois que le chevalier de Tobifonde *veut l'être aussi ; vous venez l'un & l'autre de m'en donner une preuve. Je vous en remercie quoiqu'elle m'attriste.* Votre majesté, dit Tobifonde, me permettra de lui dire qu'elle est trop touchée de ce qu'elle a vu. Tous les paysans de votre royauté ne sont pas si pauvres ; mais il faut avouer qu'il y a plusieurs de vos provinces où ils le sont extrêmement. Je sais bien, reprit le roi, qu'une vie dure & laborieuse est à tous égards préférable à une vie molle & oisive. Je sais qu'il ne faut pas qu'en général le paysan soit riche ; c'est assez qu'il y en ait un certain nombre. Mais ce que j'ai vu n'est pas même pauvreté, c'est indigence, & je vois de grands maux dans cette indigence. Je dis de grands maux pour l'état, ne fût-ce qu'une diminution de peuple, & qu'une diminution dans le produit des terres, par conséquent, affoiblissement & décadence necessaire, cela suit ; mais indépendamment de ce mal, continua le roi, pourquoi faut-il que ceux dont le travail produit l'abondance des autres, ne jouissent pas des biens que leur travail procure ? Pourquoi faut-il qu'un grand nombre d'habi-

tans soient privés des douceurs de la vie dans le sein d'un pays naturellement fertile? C'est cruauté. Comme ils parloient ainsi, ils apperçurent sous un arbre, près du chemin, un enfant en maillot que sa mère avoit posé sur un casaquin qu'elle avoit quitté pour mieux travailler. Elle bêchoit un champ à l'ardeur du soleil, qui, quoiqu'il fût haut, n'avoit pas la force de sécher la chemise que la sueur coloit sur le dos de cette pauvre femme. Bonne mère, lui dit le roi, pourquoi faut-il que vous travailliez ainsi vous-même? Pourquoi, répondit cette femme, sans quitter son travail? C'est qu'il faut que cet ouvrage se fasse, & que si je ne le fais, il ne se fera pas tout seul. Mais il me semble, ajouta le roi, que bêcher ainsi la terre seroit l'ouvrage de votre mari, & non pas le vôtre. Hélas, dit-elle, il est dans son lit, mon pauvre homme! & c'est pour avoir de quoi lui faire du bouillon, que je me hâte de finir aujourd'hui ce morceau de terre; il l'avoit entrepris, & il n'a pû l'achever. En disant ces mots, cette femme regarda mieux à qui elle parloit, & se dressant sur sa bêche, elle parut

plutôt un ſpectre qu'une créature humaine, tant elle étoit noire & deſſéchée. Mais, pourſuivit le roi, n'avez-vous pas quelque enfant, ou quelque voiſin qui puiſſe faire pour vous ce que vous faites, ou du moins qui puiſſe vous y aider? Mes voiſins, monſieur, répondit la femme? ils ont aſſez de mal à travailler comme il faut pour eux; & pour des enfans, mon homme en avoit un qui auroit bien fait cet ouvrage, car il étoit bon travailleur; mais on l'a pris pour l'emmener à la guerre, & il n'en eſt pas revenu, le pauvre garçon. Elle vint alors boire dans une cruche, de l'eau qu'elle y avoit apportée. Elle s'aſſit ſous l'arbre, prit ſon enfant, & lui donna à ſucer une mamelle aride. Le pauvre enfant ſourit, & le roi ſe retourna pour cacher les larmes qui lui vinrent aux yeux. Voyez, dit-il, à Abor & au chevalier, s'il ne vous reſte point encore quelque choſe dans vos poches, car il n'y a plus rien dans les miennes, pourſuivit-il, en y fouillant. Abor & le chevalier cherchèrent, mais en vain. Le roi étoit au déſeſpoir. Nous voulions vous faire préſent de quelque choſe, dit-il à la pauvre

femme, mais nous n'avons rien. Vous ſavez, ajouta-t-il, où étoit le *Fort-Titi?* Eh oui, monſieur, je le ſais bien, répondit la femme, on dit qu'à préſent notre bon roi y eſt, le ciel le conſerve. A ce mot de *bon roi*, prononcé par une ſujette ſi miſérable, le roi ſentit encore ſes yeux devenir humides. Venez-y, ma bonne femme, reprit-il, venez-y demain, ou dites-moi bien où vous demeurez. Je demeure dans une de ces quatre maiſons que vous voyez là-bas, répondit-elle, mais ſi vous voulez, j'irai bien au *Fort-Titi*, pourvu que vous vouliez me dire à qui il faut que je m'adreſſe. Vous n'aurez qu'à dire à la porte que vous êtes la femme à qui des Meſſieurs ont dit de venir, répondit le roi. Mais, non, n'y venez pas, épargnez-vous cette peine, demain quelqu'un viendra vous trouver. Ne craignez pas mes peines, mon bon monſieur, reprit la pauvre femme, j'irois de bon cœur ſi je pouvois voir le roi; mais c'eſt qu'on ne voudroit pas laiſſer entrer une pauvre femme telle que je ſuis. Venez-y donc, répondit Titi, & je vous promets de vous faire voir le roi. Ils continuèrent alors leur route: Titi extrêmement triſte de ce qu'il n'avoit

rien donné à cette pauvre femme ; Abor & le chevalier également attriſtés de la misère de cette femme, & de la triſteſſe du roi.

Ils n'avoient pas fait vingt pas, que, prenant un chemin à gauche, ils trouvèrent au détour une petite vieille, que Titi reconnut auſſitôt pour la fée Diamantine. Il ſauta de ſon cheval, & courut à elle plein de joie. Je vous ai promis, dit-elle, que je ne vous manquerois jamais au beſoin ; tenez, voilà deux ginguets d'or, portez-les à la pauvre femme que vous venez de quitter, ſatisfaites aux preſſans beſoins de votre cœur.

Le roi prit les deux ginguets d'or, & ſans ſe donner le temps de remercier la fée, courut à la pauvre femme ; elle avoit déjà repris ſa bêche : Tenez, dit-il, nous avons trouvé deux ginguets d'or que voilà ; reportez votre enfant chez vous, & achetez ce qu'il vous faut pour votre mari. La pauvre femme prit les ginguets d'or, & quand elle les eut dans ſa main, elle les conſidéra, & tout d'un coup ſes yeux s'égarèrent, ſa tête branla, elle parut avoir des mouvemens convulſifs, ſes genoux manquèrent,

elle tomba, & ne donna plus de ſignes de vie que par quelques treſſaillemens. Le roi étoit au déſeſpoir, il ne ſavoit que faire. Diamantine, Abor & le chevalier de Tobiſonde arrivèrent auprès de lui, & voyant la femme en cet état, le chevalier courut prendre la cruche d'eau, dont il lui jeta une partie ſur le viſage; mais l'eau étoit ſi chaude, qu'elle fit peu d'effet. La fée tira de ſa poche une petite bouteille pleine d'une liqueur rouge, dont elle lui verſa quelques gouttes dans la bouche. Alors la pauvre femme revint à elle, en diſant: Où ſont mes ginguets, mes ginguèts, mes deux ginguets d'or? Cependant elle les tenoit encore dans ſa main, qui s'étoit ſi fort ſerrée, qu'elle n'étoit point ouverte par les mouvemens convulſifs que cette femme avoit eus. C'eſt un bonheur, dit la fée, qu'elle ne ſoit pas morte de ſurpriſe & de joie; elle n'avoit jamais vu tant d'or de ſa vie, & n'avoit jamais été ſi miſérable. Quand elle fut parfaitement revenue à elle, Diamantine lui dit: ma bonne femme, vous vouliez voir le roi, ſachez que c'eſt lui qui vous a donné ces deux ginguets d'or; le voilà, voyez-le bien, & apprenez l'uſage

que vous devez faire de ces deux ginguets. Si vous faites ce que je vais vous dire, vous êtes riche à jamais. Mettez-les tous deux dans une petite bourſe, ou dans une boîte, & n'en changez jamais qu'un à la fois, de ſorte qu'il en reſte toujours un dans la boîte ou dans la bourſe : alors celui que vous aurez changé y reviendra, pourvu qu'en le changeant, vous achetiez quelque choſe d'utile à une métairie, ne fût-ce qu'une poule, une fourche, un groſeillier, ou un oignon ; & n'ayez point de ſcrupule, pourſuivit Diamantine, qui s'apperçut que ce diſcours cauſoit quelque répugnance à cette femme, ce n'eſt pas la piſtole volante, je ſuis fée, & non pas ſorcière ; aucun de ces ginguets ne reviendra vous trouver qu'après en avoir produit un autre à celui qui vous l'aura changé, s'il en fait auſſi un bon uſage. Ainſi vous pourrez non-ſeulement vous enrichir, mais enrichir vos amis. Tout ce que vous devez obſerver, c'eſt de ne rien dire de ceci à perſonne, & de conſerver ſoigneuſement ces ginguets ; car ſi vous le dites, ou qu'on vous les vole, ils ne reviendront plus. La pauvre femme regarda encore ſes ginguets, en faiſant la

révérence, ſans parler, tant elle étoit encore émue.

Diamantine dit alors au roi de retourner promptement joindre la chaſſe, & qu'elle viendroit ſouper le ſoir même dans la petite maiſon.

Le roi, Abor & le chevalier de Tobiſonde ſe hâtèrent de regagner la forêt, où ils découvrirent bientôt de quel côté étoient les chaſſeurs. La joie fut grande quand on les vit paroître: on s'empreſſa de leur marquer l'inquiétude qu'ils avoient cauſée: on leur demandoit où ils avoient été; à quoi ils ne répondoient rien, ſinon qu'ils avoient couru beaucoup de pays.

Le cerf avoit été forcé, les princeſſes étoient fatiguées, le roi de Forteſerre étoit content de la chaſſe, & ſouhaitoit de retourner à Bititibi: on en reprit le chemin, durant lequel Titi conta au roi de Forteſerre ce qui lui étoit arrivé. Il marquoit d'une manière ſi touchante l'impreſſion qu'avoient fait ſur lui tant de misères qu'il avoit vues, que Forteſerre, qui ne croyoit pas ſes campagnes en meilleur état, prit auſſi la réſolution de viſiter *incognito* les villages de ſes provinces, dès

qu'il seroit de retour dans son royaume. Les rois sont malheureux même avec les meilleures intentions du monde, disoit Titi; leurs sujets leur appartiennent, & ils se doivent également à tous; mais faute de voir par leurs propres yeux, ils ignorent souvent l'état des choses d'où dépend principalement le bonheur de plusieurs, & relativement le bonheur de tous. Leurs ministres mêmes, qui sont les yeux du prince, ajouta Forteserre, ne sont pas souvent mieux instruits d'une infinité de détails qu'ils ne peuvent voir, & sur lesquels on les trompe, soit parce que ceux qui devroient les en instruire ne le font pas avec assez d'exactitude, ou que, si quelques-uns le font, ils sont contredits par d'autres moins exacts, soit que d'autres, selon leurs vues bornées, ou par différens motifs, exposent le mauvais train des choses comme un mal nécessaire, auquel on ne pourroit remédier que par un arrangement plus dangereux. C'est un grand malheur, reprit Titi; cependant il me semble qu'il ne faut pas avoir beaucoup réfléchi pour voir que de la prospérité de tous les membres d'un état, résulte la prospérité

commune; & que, s'il eſt malade en quelqu'une de ſes parties, toutes les autres s'en reſſentent néceſſairement. Que c'eſt aux gens de la campagne qu'on doit non-ſeulement l'abondance des choſes néceſſaires à la vie, mais encore celles qui ſont néceſſaires aux commodités de la vie; que, lorſque les terres ſont négligées, il faut tirer de chez ſes voiſins pluſieurs choſes qu'on auroit de ſon propre fonds: ce qui eſt un grand mal pour un état; mais le plus grand de tous les maux, c'eſt la diminution du peuple; car ſi le payſan eſt dans la misère, il ne ſe marie pas, crainte d'avoir des enfans, ou craint d'en avoir, s'il eſt marié; & de la diminution de peuple ſuit une diminution de forces & de revenus.

Les deux rois entrèrent dans le grand détail de tous les mauvais effets qui réſultent de la misère des campagnes, & par l'énumération longue & ſenſible qu'ils en firent, ils furent convaincus que c'étoit la principale cauſe de l'affoibliſſement, & enfin de la décadence totale des plus grands états. Forteſerre, qui, toujours diſſipé dans des guerres continuelles, n'a-

ce fondement établir un gouvernement parfait; mais nous nous apperçûmes aussitôt que nous étions dans l'erreur, & qu'entre des gens raisonnables, il n'y avoit point de gouvernement à établir, puisque l'établissement d'un gouvernement n'est que pour faire faire aux hommes déraisonnables ce que la raison veut qu'ils fassent. Les loix ne sont faites que pour réprimer leurs injustices, leurs passions désordonnées, & les magistrats ne sont établis que pour faire observer ces loix. Si nous peuplons cette isle de gens raisonnables, disions-nous, nous ne nous donnerons point de sujets, nous ne nous donnerons que des amis, & nous aurons fait tout d'un coup ce que les bons princes se trouveroient trop heureux de pouvoir faire, si la chose étoit possible. Mais comme ce n'étoit que l'ouvrage de notre imagination, continua Titi, nous ne nous occupâmes pas long-temps de cette agréable chimère. Nous passâmes à la considération des hommes tels qu'ils sont, ayant besoin de loix & de magistrats pour remédier à leur extravagance & à leur corruption, & nous prîmes ce royaume & quelques-uns des

états

états voisins pour le plan sur lequel nous devions travailler. Nous parcourûmes les différens arrangemens & les divers désordres qui s'y trouvent, & nous cherchâmes avec soin les moyens d'assurer ou de perfectionner les uns, & de remédier aux autres, conformément aux principes de justice pris dans la nature des choses mêmes. Je m'y appliquois avec d'autant plus d'attention, ajouta Titi, qu'il se pouvoit faire que j'aurois un jour besoin d'être muni des principes nécessaires à un bon gouvernement. Nous les recherchâmes donc avec exactitude, & nous tirâmes des règles applicables à tout ce qui convient à une société civile.

Vous jugez bien, sire, que ce qui regarde la campagne n'y a pas été oublié, & je crois avoir trouvé le moyen de la rendre florissante, & ses habitans heureux, sans causer aucun dérangement dans mes finances; mais au-contraire avoir trouvé celui de les augmenter. Je communiquerai à votre majesté le projet que je me suis proposé d'exécuter à cet égard, afin qu'elle puisse s'en servir, si elle l'approuve, ou que je le rectifie & le perfectionne sur

ſes conſeils. Cependant, pourſuivit Titi, il faut avouer que lorſque je travaillai ſur ce ſujet, je ne croyois point les provinces de ce royaume dans l'état de misère où elles ſont. Je ne puis aſſez vous louer, mon cher frère, répondit le roi de Forteſerre, d'avoir ſi utilement employé votre loiſir dans l'isle inconnue, &..... Permettez-moi de vous interrompre, reprit Titi; c'eſt à vos bons conſeils que je le dois. Je me ſouviens que vous m'avez dit pluſieurs fois, « que de tous les métiers du » monde, celui de roi étoit le plus diffi- » cile à ſavoir; ce ſont vos propres ter- » mes, je les ai bien retenus. Vous ajou- » tiez que ce n'étoit pas le temps de l'ap- » prendre quand on étoit ſur le trône, » parce qu'on ne pouvoit l'apprendre alors » qu'aux dépens de ceux mêmes à qui nous » étions reſponſables de leur bonheur. Vous » m'exhortiez à profiter de ma jeuneſſe & » de mon loiſir, pour occuper dignement » le trône auquel j'étois vraiſemblablement » deſtiné, & vous ajoutiez ces paroles » remarquables: *Qu'un prince devroit rougir » s'il avoit moins de vertu que ceux à qui » il commande.* Vous réduiſiez cette vertu

» à un amour inflexible de la justice, & » à la connoissance des moyens de l'éta- » blir & de la maintenir. Mais ce qui fit » sur moi une impression qui servit à » graver plus profondément dans mon cœur » des leçons si dignes de vous, c'est que » vous-même, sire, vous-même, vous vous » plaigniez que toujours élevé dans les » camps, vous n'aviez eu qu'une éduca- » tion militaire, plus propre à faire un » conquérant qu'un roi; & que depuis que » vous étiez sur le trône, vons y aviez » gémi plusieurs fois des maux que vous » découvriez, & des difficultés que vous » trouviez à y remédier, faute d'être ins- » truit des détails qui vous fissent juger » certainement des avantages ou des in- » convéniens de mille choses nécessaires à » la vraie prospérité d'un état ». Ne me rappelez point, reprit Forteserre, des le- çons qui ne me causent que de la honte, puisque je les ai mis si mal en pratique. Mais soyez persuadé, mon cher frère, qu'avec l'amour de la vertu, les soins que vous avez pris de la cultiver & de la mettre en état de produire de bons effets, vous vous préparez un ciel serein sur le

trône où, sans cela, les remords osent attaquer la grandeur des plus fiers souverains. Travaillons, sire, travaillons conjointement à rendre nos sujets heureux. Tout ce que je crains, c'est que la reine mère ne fasse une ligue avec son père, avec le prince de Hopevaine, & le roi de Courcinababa; mais si cela arrive, laissez-moi le soin de la guerre. Appliquez-vous à mettre tranquillement l'ordre dans votre royaume & dans le mien, je vous l'abandonne, & je veux qu'il reçoive vos loix comme le vôtre, vous n'aurez qu'à nous les communiquer. Au reste, il y aura plus de difficulté à remédier aux misères de quelques-unes de mes provinces, qu'il n'y en aura à remédier à celle des vôtres, parce qu'il y en a quelques-unes des miennes qui ont le privilège de faire elles-mêmes leurs impositions, & quelques autres où les paysans sont serfs de leurs seigneurs, qui sont mes sujets; de sorte que ces paysans ont à supporter le fardeau général, & les vexations de leurs seigneurs, ainsi ces gens là doivent être encore plus misérables que les autres. Mais, poursuivit Forteserre, que diriez-

vous, ſire, ſi je vous aſſurois que ſous un gouvernement qui ſe prétend libre, il y a encore des campagnes bonnes & fertiles, & plus miſérables ſans comparaiſon que les vôtres & que les miennes ? Je le croirois, répondit Titi, puiſque votre majeſté l'aſſureroit ; mais j'aurois de la peine à l'imaginer. Le royaume d'*Harpeſile*, dont mes états ne ſont ſéparés du côté du midi que par les vaſtes marais de *Saltaigo*, reprit Forteſerre, eſt un pays abondant en pâturages, propre à nourrir une grande quantité de bétail & de volailles ; car il y a auſſi beaucoup de terres labourables. Il s'y trouve de plus les meilleurs bois du monde pour la charpente & la conſtruction des navires. On dit même qu'il y a de ces bois qui ſont incorruptibles. Ce royaume eſt d'ailleurs auſſi heureuſement ſitué qu'on puiſſe le ſouhaiter pour le commerce de mer. Il eſt gouverné par un roi & un conſeil ſouverain, qu'on croit communément former le plus heureux gouvernement du monde, & on le croiroit en effet ſur l'expoſé de la conſtitution de ce gouvernement. Cependant, ſire, continua Forteſerre, on traverſe dans ce royaume des

provinces entières où les habitans ne sont logés que comme des lapins, dans des trous qu'ils creusent & qu'ils recouvrent de ramées, avec de nouvelle terre pardessus pour les préserver de la pluie. Il y a dans ces trous des enfoncemens qui leur servent de lits, où la plupart ne couchent que sur des roseaux ou sur de la paille, & ne vivent que de patates, ou d'un peu de pâte d'avoine. Enfin, la misère est si grande, même chez ceux qui tiennent des terres à ferme, que pour en faire connoître l'excès, & porter le gouvernement à y remédier, un docteur de ce pays-là imagina de présenter une requête au roi & à son conseil, pour obtenir qu'il fût permis d'égorger les petits enfans pour les manger; & qu'ainsi les pères & mères pussent les vendre, soit après leur naissance, soit même dès le temps de la grossesse, pour les livrer à certain âge au gré de l'acheteur. Ah quelles idées horribles me présentez-vous, s'écria Titi! quelles horreurs! C'est précisément, reprit Forteserre, ce que vouloit inspirer le docteur qui avoit fait cette requête. Il faisoit voir l'utilité de sa demande, en

ce que cela contribueroit à rendre la disette moins grande; parce qu'en mangeant ses enfans, on hâteroit la diminution du peuple, & qu'on épargneroit ainsi d'autres animaux. Il y faisoit remarquer un avantage pour les pères, en ce que la vente de leurs enfans leur procureroit quelqu'argent, & qu'ils seroient délivrés du soin de travailler à leur avoir du pain, & de la douleur de ne pouvoir souvent leur en donner assez. Il y trouvoit un avantage considérable pour les mères & pour les enfans, en ce que ceux qui voudroient les acheter, nourriroient bien les mères dans leur grossesse, & pendant qu'elles allaiteroient, afin que leurs nourrissons fussent plus gras & plus délicats; d'où il arriveroit que les femmes grosses & les nourrices auroient du moins dans leur vie quelques bonnes années de nourriture; que leurs enfans ne commenceroient pas à souffrir avant même que d'être nés; que pour le temps qu'ils seroient au monde, ils seroient bien traités, & que la mort même leur seroit un bien, puisqu'elle préviendroit leurs misères. Eh! quel effet a produit cette requête, demanda Titi?

Rien, que je ſache, répondit Forteſerre : mais je vous aſſure qu'elle a été faite, & que je l'ai vue imprimée. Changeons, je vous prie, de converſation, dit Titi; de telles idées répandroient trop de noir dans mon eſprit. Songeons à préſerver nos campagnes d'un état auſſi cruel; répondons aux intentions de la bonne nature, qui ne veut pas que ceux qui la cultivent ſoient privés de ſes bienfaits. Mère commune de tous les hommes, elle veut qu'ils jouiſſent également de ſes richeſſes. C'eſt à nous à veiller à ce que la diſtribution en ſoit égale, & à empêcher que ceux qui les procurent, ſoient ceux qui en jouiſſent le moins. A ces mots, les rois s'arrêtèrent pour être joints par les princeſſes & les ſeigneurs de leur ſuite, qui s'étoient tenus à quelque diſtance, en voyant les rois ſi fort appliqués à leur converſation. Le chevalier de Tobiſonde demanda à Titi la permiſſion de retourner chez lui pour mettre plus promptement ordre à ſes affaires, & ſe tenir prêt à ſuivre le roi quand il retourneroit à ſa capitale. On ſe mit enſuite au petit galop, & on eut bientôt regagné Bititibi.

Comme les rois y entroient, deux couriers y arrivoient aussi ; l'un apportoit à Forteserre des nouvelles de la régence de son royaume ; l'autre apportoit à Titi des lettres de ses Secrétaires d'état, pour l'informer qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, s'il vouloit préserver de la fureur de ses soldats la province de Triptillon. On lui rendoit un compte exact du camp qui s'y étoit formé, & qui étoit déjà si considérable, que pour faire une irruption dans cette province, on n'attendroit peut-être pas les autres troupes qui se hâtoient d'arriver. Les deux rois se retirèrent pour répondre aux lettres qu'ils avoient reçues. Les princesses & Bibi furent changer d'habits. La fée arriva peu de temps après, & on se mit à table.

Les princesses & Bibi avoient cru s'appercevoir de quelque petite altération dans la bonne humeur des deux rois. Tâchons de les égayer, madame, dit Bibi en s'adressant à la princesse de Blanchebrune ; permettez-moi de me servir du don de métamorphose que j'ai encore, pour me rendre exactement semblable à vous. Nous verrons l'embarras du roi de Forteserre.

même, mais pas davantage que le seul moi vous aimeroit, s'il osoit une fois vous en assurer. Chère princesse, s'écria Forteserre, après des paroles si charmantes, n'ayez pas la cruauté de me laisser ignorer plus long-temps si vous êtes ma vraie Blanchebrune, afin que si vous l'êtes, j'aille vous marquer, avec transport, toute ma reconnoissance. Faites-vous connoître, chère princesse, faites-la connoître, chère Bibi, ou mon impatience va devenir fureur. Vîte à votre gobelet, sire, dit une autre Blanchebrune, sans cela vous allez effrayer toutes les Blanchebrunes du monde. Comme elle parloit ainsi, Titi coupant un petit os sur son assiette : *ouf*, s'écria-t-il, feignant de s'être coupé. Aussitôt une des Blanchebrunes tressaillit sur sa chaise, & s'écria : qu'avez-vous, sire ? J'ai trouvé ma chère Bibi, répondit Titi en regardant celle qui avoit tressailli : allons, fausse Blanchebrune, ne continuez plus de nous tromper. Titi avoit deviné juste. C'étoit en effet Bibi, qui reprit alors sa forme naturelle, & qui fit ainsi voir à Forteserre que celle qui lui avoit dit des choses si obligeantes, n'étoit pas la vraie princesse de Blanchebrune ; il s'en plaignit,

mais il s'appaiſa lorſque cette princeſſe lui répondit : ſi je ne vous les ai pas dites, ſire, comment ſavez-vous que je ne les ai pas penſées ?

Ce badinage égaya un peu le commencement du repas ; mais lorſque Titi fit part des nouvelles qu'il avoit reçues, & qu'il ajouta qu'il partoit cette nuit même pour ſe rendre au camp, la conſternation prit la place de la joie, & la fée eut beau faire pour la ranimer, elle n'y réuſſit pas mieux d'abord que Titi, quelqu'uſage qu'il fît de ſa rhétorique, pour faire voir la néceſſité de ce départ. Les ris ceſsèrent chez Gracilie, la vivacité de Blanchebrune fut éteinte, & la douleur qui ſe peignoit dans les beaux yeux de Bibi trahiſſoit malgré elle la raiſon qu'elle affectoit de faire paroître pour plaire à ſon cher prince. Cependant il fut réſolu que les rois laiſſeroient à Bititibi le duc de Felicie & Abor ; qu'on écriroit au chevalier de Tobiſonde de s'y rendre dès qu'il auroit fini ſes affaires, & qu'après que les rois auroient appaiſé l'émotion qui étoit dans les troupes, & qu'elles ſeroient renvoyées dans leurs quartiers, Titi retourneroit dans la capitale, ſuivi du

prince aussi libéral qu'équitable; & je suis sûre que Titi aime trop la justice, pour ne pas se conformer à cette maxime. Dans le désordre où sont vos finances à l'un & à l'autre, je veux pendant un an vous dispenser de faire de nouvelles impositions sur vos sujets, & vous mettre cependant en état d'exercer ces sentimens de bonté & de libéralité, qui conviennent si bien aux grands, que sans cela les rois mêmes se déshonorent. C'est pour cet effet que je vous ai fait des poches de la toile de ma besace. La poche gauche aura toujours de l'argent; comptez ce qui s'y trouvera, & transportez-en les deux tiers dans la droite. Tout ce que vous voudrez donner, tirez-le de cette poche droite, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien: quand elle sera vide, comptez de nouveau ce qui se trouvera dans la gauche, en vous souvenant de n'en prendre jamais que les deux tiers, quelque grande ou quelque petite que soit la somme. Si vous donnez mal à propos, l'argent diminuera; si vous donnez avec raison, il augmentera toujours. Titi étoit dans la joie de son cœur. Je vais, disoit-il en lui-même, enrichir mes pauvres paysans; car ce sera

raiſon de leur donner beaucoup, & ma poche gauche ne déſemplira jamais. Après cela Diamantine fit entrer trois de ſes zéphirs, dont l'un apportoit une petite caſſette, le ſecond une corbeille, & l'autre une bouteille de cette liqueur incomparable qui pourroit rendre immortel. Diamantine prit la petite caſſette couverte de peaux de lézards d'une beauté ſurprenante, toute garnie d'or, & cloutée de diamans: tenez, dit-elle à madame Abor, voilà pour vous; comptez que quand les dames de la cour verront ce qu'il y a dedans, elles vous croiront bien digne d'être la mère de la reine, & qu'elles vous honoreront comme ſi vous l'étiez vous-même. En voilà la clef, ayez-en bien ſoin. Ne peut-on pas voir ce qu'elle renferme, demandèrent les princeſſes inquiètes de le ſavoir? J'y conſens, dit la fée. Madame Abor ouvrit la caſſette. On y trouva douze taſſes à chocolat, & leurs ſoucoupes de rubis ciſelés; douze taſſes à café, & leurs ſoucoupes de diamans couleur d'ambre; douze à thé, leurs ſoucoupes de diamans verts, tous auſſi différemment ciſelés & d'un travail admirable; trois pots à ſucre avec leurs couvercles,

chacun aſſortiſſant à ces trois diverſes ſortes de taſſes; ſix petits préſentoirs chacun d'un ſeul diamant; une chocolatière d'or d'une forme élégante & admirablement ciſelée, avec trois robinets de diamans; & une autre du même métal, avec un manche de diamant; une teyère dont le fond étoit d'or, & tout le reſte de diamant, avec une lampe de même; trois douzaines de cuilleres de diamans, & quatre boîtes à thé auſſi de diamans & pleines de quatre thés différens, & ſi exquis chacun dans leur ſorte, qu'on auroit peine à croire que la terre pût produire des parfums ſi délicieux.

Il faudroit un livre entier, & l'aide du plus habile graveur qui fût au monde, pour donner la deſcription exacte du travail, qui rendoit chacune de ces pièces plus admirable encore par l'ouvrage que par la matière. Ceux qui ne les ont pas vues auroient de la peine à ſe repréſenter des choſes ſi merveilleuſes, puiſque ceux mêmes qui les voyoient avoient peine à les croire. Madame Abor, toute indifférente qu'elle étoit pour ces ſortes de choſes, étoit ſaiſie d'admiration, & la jeune Granatis en fut pétrifiée. Enfin on

referma la cassette, & Diamantine ouvrit la corbeille. Autres merveilles plus surprenantes encore. Voilà une bague, dit-elle au duc de Felicie, que je vous donne comme le plus grand présent que je puisse faire à un souverain. Quand quelqu'un viendra vous faire sa cour, ou qu'on vous fera le récit d'une affaire, si le cœur est faux, ou le récit infidèle, le diamant de votre bague changera de couleur. Ainsi on ne pourra vous tromper que quand vous n'aurez pas l'attention de la consulter. En voilà une autre, dit-elle, en s'adressant à la princesse Gracilie, ce n'est qu'un rubis d'une grosseur médiocre; mais ne vous mariez jamais, si vous voulez être heureuse, ou n'épousez que celui qui préservera cette bague d'être détruite par le feu. Je vous assure, grande fée, dit Gracilie, que je n'oublierai pas ce que vous me faites l'honneur de me dire, & qu'ainsi je serai heureuse, ou que je ne me marierai jamais. Pour vous mesdames, reprit Diamantine, en regardant Bibi & la princesse de Blanchebruue, voilà deux miroirs de poche, qui ont cette propriété, qu'en les ouvrant, vous y verrez toujours & à chaque instant ce que

font ceux que vous aimez. Ah que vous me faites grand plaiſir, s'écria Bibi! je l'aurai toujours devant les yeux. Et moi, dit Blanchebrune, je vous remercie, grande fée, je ne veux rien avoir qui puiſſe gêner ceux que j'aime, & qui diſent qu'ils m'aiment; je veux les laiſſer à leur bonne ſoi, & que leur amour ſeul m'en réponde. Toujours la même, ma chère couſine, dit Titi; toujours noble & délicate dans vos ſentimens. Et moi, dit Bibi, ne le ſuis-je donc point? Oui, vous l'êtes auſſi, ma chère Bibi, répondit Titi: vous agiſſez toutes deux différemment par les mêmes principes; vous ſavez par une longue épreuve des ſentimens qui m'attachent à vous, & qui ne ſe ſont jamais démentis, malgré tant de traverſes, que je ne doute pas que vous êtes ſi parfaitement ſûre de moi, que je ne pourrai attribuer votre curioſité qu'à votre extrême attachement, ſans vous ſoupçonner d'inquiétude ou de méfiance au ſujet de mon amour; au lieu que la nouveauté de l'engagement du roi & de la princeſſe de Blanchebrune, l'averſion naturelle de ce prince pour l'amour, la façon cavalière dont il le traite, pourroit faire ſoupçonner la curio-

sité de cette princesse de quelque méfiance ; & c'est une délicatesse digne d'elle que d'écarter ce soupçon. Cependant Forteserre la pria très-instamment de vouloir prendre ce miroir, & d'en faire usage. Il protestoit qu'il ne demandoit pas mieux : mais quelque chose qu'il pût dire, Blanchebrune s'obstina à ne le point garder. Elle auroit pourtant bien voulu l'avoir, pourvu que Forteserre n'en eût rien su. Diamantine, qui pénétra les sentimens de la princesse, reprit son miroir, & lui donna une petite loupe qui s'enfermoit dans un étui d'or tout couvert de pierreries de diverses couleurs, & toutes si brillantes, qu'on avoit peine à en supporter l'éclat. Rien ne vous paroît si beau que cet étui, dit la fée ; mais quand vous regarderez avec le verre qu'il renferme, la plupart des insectes que les hommes méprisent faute de les voir, vous y découvrirez des beautés encore plus surprenantes. Ensuite s'adressant à mademoiselle de Granatis, qui étoit à côté de la princesse : comme vous aimez les grenades, lui dit-elle, en voilà un bouquet fait de rubis & d'éméraudes ; il aura cette propriété, que conservant toujours extérieure-

ment ſa couleur vermeille, la grenade du milieu qui eſt un peu ouverte deviendra intérieurement jaune, ou même noire, quand quelqu'un oſera vous entretenir de quelques tendres ſentimens qu'il ne voudra vous inſpirer que pour vous ſéduire. Ainſi, aimable Granatis, vous avez un moyen pour vous garantir des pièges où la plupart des hommes ne ſont que trop habiles à faire tomber les jeunes perſonnes aimables comme vous. Vous feriez à mademoiſelle un plus beau préſent, grande fée, dit une des dames d'honneur, ſi vous lui donniez un moyen de ſe préſerver du penchant qu'elle pourroit avoir à aimer; car ſi ce penchant étoit violent, mademoiſelle pourroit bien oublier de conſulter ſon bouquet, ou même y ajouter moins de foi qu'aux paroles ſéductrices de celui qu'elle aimeroit. Je n'en crois rien, répondit la fée; mademoiſelle aura plus de confiance en mes dons. A l'égard du penchant à aimer, il eſt ſi naturel, & il eſt ſi doux de le ſuivre, que j'aurois tort de rendre inſenſible une perſonne de ſon âge; c'eſt à la vertu à le régler, & la vertu n'eſt pas un don que je puiſſe faire; elle s'ac-

quiert par l'application à connoître ses devoirs, & par l'heureuse habitude de s'y conformer. Mademoiselle de Granatis répondit qu'elle savoit trop ce qu'elle devoit à l'honneur que la princesse de Blanchebrune lui avoit fait, & trop ce qu'elle se devoit à elle-même, pour craindre les risques dont on la menaçoit. Pour vous, mesdames, dit la fée, en s'adressant aux dames d'honneur, voilà deux éventails assez bien montés, comme vous voyez; en effet, ils étoient tous garnis de pierreries; recevez-les, je vous prie: ils ont cette propriété, que lorsque vous serez dans quelqu'endroit public, où vous verrez quelqu'un que vous voulez qui vous joigne, vous n'aurez qu'à le souhaiter, en ouvrant & refermant l'éventail, aussitôt ce quelqu'un sera auprès de vous. Cela est charmant, dirent les dames d'honneur, en faisant leurs remercimens à la fée; si nous étions un peu coquettes, nous pourrions désespérer toutes les femmes. Oui, dit le prince de Frycore, & les faire déchaîner contre vous. Que cela feroit-il, répondirent-elles? Nous aurions les rieurs de notre côté. Diamantine tira ensuite de la corbeille quatre taba-

tières, dont chacune n'étoit faite que de deux diamans, & les donna aux quatre ſeigneurs, en leur diſant que ces tabatières avoient le même avantage que le miroir de poche qu'elle avoit donné à Bibi; qu'en regardant dans l'intérieur du deſſus, ils y verroient ce que feroient leurs maîtreſſes ou leurs femmes. Deux de ces tabatières eurent le ſort d'un des miroirs. Le prince de Fullfoi & le duc d'Eerhart prièrent la fée de les diſpenſer de les recevoir. Nous ſommes mariés, dirent-ils, nous ſommes très-contens de nos femmes, nous ne voulons point être tentés d'avoir ſujet de l'être moins. Quand on eſt engagé dans un lien indiſſoluble, le plus ſage eſt de ne chercher qu'à voir des roſes où on ne trouveroit peut-être que des épines. Pour le prince de Frycore & le duc de Vaervir, qui n'étoient point mariés, l'un ne l'ayant point été, & l'autre ayant perdu ſa femme, ils acceptèrent ces tabatières avec grand plaiſir. En échange, Diamantine donna au prince de Fullfoi & au duc d'Eerhart deux pommes de cannes de diamans, au bord deſquelles il y avoit un petit bec de diamant couleur de feu. Servez-vous de ces pommes

à

à vos cannes, dit la fée; quand vous chercherez quelqu'un ſans ſavoir où il eſt, ou qu'en voyageant vous ſerez incertain du chemin que vous devez prendre, faites attention au côté vers lequel ce bec ſera tourné; c'eſt une bouſſole pour la terre, infiniment plus parfaite que celle dont on ſe ſert ſur la mer. Ce bec vous conduira directement à la perſonne, ou au lieu que vous chercherez. Vous, Abor, reprit la fée, que Titi deſtine pour être le chef de ſes conſeils, voici un teleſcope ſi petit, qu'on pourroit le prendre pour une ſimple lunette d'approche; mais ſi parfait, qu'il vous fera découvrir, malgré l'obſcurité de la nuit même, ce qui ſe paſſe dans les lieux vers leſquels vous l'aurez pointé; il s'allonge & ſe raccourcit, & vous voyez ſur ſon étui une multitude de lignes entre leſquelles ſont des chiffres; quand vous voudrez voir ce qui ſe paſſe en quelqu'endroit, ſachez ſeulement à quelle diſtance cet endroit eſt de vous, & allongez ou raccourciſſez le téleſcope ſur le chiffre qui marquera cette diſtance; alors vous ſerez ſurpris de voir que les toits mêmes des maiſons ne pourront vous dérober ce que

feront leurs habitans. Si pour vous en ſervir plus commodément, vous voulez lui faire faire un pied ſur lequel il tourne, ſe hauſſe, & ſe baiſſe en tous ſens, vous n'aurez, après l'avoir fixé, qu'à ouvrir cette petite couliſſe que vous voyez au milieu, & placer vis-à-vis l'ouverture un carton, tout ce qui ſe fera dans les lieux que vous voudrez examiner, s'y peindra auſſi exactement que le ſont les objets qui ſe peignent dans la chambre obſcure.

Le prince de Félicie, qui ſe trouvoit placé entre Abor & le roi de Forteſerre, étoit le ſeul qui n'avoit point reçu de préſent. Pour vous, mon cher prince, dit la fée, je n'ai qu'une boîte d'or à vous donner, la voilà; elle eſt toute unie, mais le deſſus ſe couvrira de pierreries à meſure que vous ſerez aimé de quelque belle; de ſorte que vous pourrez compter les cœurs dont vous ferez la conquête, par le nombre des diamans qui s'arrangeront ſur cette tabatiere. Celles qui voudroient vous cacher leurs ſentimens le voudroient en vain, vous n'aurez qu'à leur laiſſer toucher cette tabatière, quand elles l'ouvriront, elles en répandront toujours le tabac. Ce-

pendant vous ne posséderez point la personne qui vous aimera le plus, & que vous aimez le plus parfaitement, qu'après avoir perdu sans dessein cette tabatière dans un grand fleuve. Le prince de Félicie fit un remerciement assez mal arrangé en recevant ce présent, qui, dès qu'il fut dans ses mains, se couvrit tout d'un coup de sept diamans de diverses couleurs, parmi lesquels un rubis balais se trouvoit, sans comparaison, plus gros que les autres. Cela ne commence pas mal, s'écria toute la compagnie, voilà déjà sept personnes qui vous aiment, & qui vous ont aimé sans-doute lorsque vous n'étiez que l'Eveillé; quelles moissons de cœurs allez-vous faire, maintenant que vous êtes prince de Félicie! Je n'en veux qu'un, dit-il, & si quelque chose pouvoit me flatter par le nombre, ce ne seroit que pour mieux marquer ma fidélité & ma constance à celui même que je n'obtiendrai pas. Pourquoi désespérer, dit la princesse de Blanchebrune? Avez-vous déjà oublié que quand vous perdrez cette tabatière dans un fleuve, vous posséderez alors celle qui vous aime le plus, & que vous aimerez le plus par-

faitement. Dites donc, madame, reprit le prince, que j'aime le plus parfaitement, car je vous assure que j'aime déjà celle que j'aimerai toute ma vie. Eh! mon cher prince, s'écria Titi, je ne te croyois pas l'ame si tendre. Il n'auroit donc pas fallu vivre avec un maître tel que vous, répondit le prince de Félicie, ou pour dire plus encore, n'avoir pas vu celle que j'aime. Il prononça ces mots d'un ton si plein d'amour, & avec un air si pénétré, que tout le monde eut envie de rire, tant on s'attendoit peu à trouver en lui de pareils sentimens. On remarqua, pourtant, que depuis quelque temps il avoit beaucoup perdu de sa gaieté ordinaire, d'où l'on conclut qu'en effet il pouvoit fort bien être aussi amoureux qu'il le disoit. On tâcha de deviner, mais personne ne rencontra juste.

Cependant la fée ayant renvoyé sa corbeille, & la bouteille qu'elle avoit fait apporter étant vide, on proposa d'aller encore faire un tour dans les jardins & dans le parc, avant que de quitter ces lieux charmans. On y alla pendant qu'on préparoit tout pour le départ des deux

rois & de ceux qui devoient les ſuivre. La nuit étoit claire, l'air étoit doux & parfumé des parfums de mille fleurs. On ſe promenoit en liberté, & quoiqu'on ne s'éloignât pas beaucoup les uns des autres, chacun inſenſiblement s'écartoit au haſard, & les deux rois avec deſſein. Forteſerre ſe trouva avec la princeſſe de Blanchebrune; Titi avec Bibi; le prince de Félicie donnoit la main à la princeſſe Gracilie, que ſuivoient une dame d'honneur, la jeune Granatis & le prince de Frycore. On peut juger de ce que Forteſerre & Blanchebrune ſe dirent, de ce que ſe dirent Titi & Bibi. Les deux rois ſe trouvèrent également contens.

Dans la converſation particulière du prince de Félicie & de Gracilie, cette princeſſe lui avoit demandé d'abord d'être ſa confidente, en ſuite elle l'avoit félicité du plaiſir de voir chaque jour ſa tabatière ſe couvrir de quelques nouveaux diamans. Il lui avoit répondu qu'il ne croyoit pas qu'on dût trouver du plaiſir à ſe voir aimé quand on n'aimoit pas; ou que ſi c'en étoit un, ce n'étoit que l'effet d'une vanité indigne d'un honnête homme; qu'on

avoit des affaires pressantes. On se servit sous Ginguet de chevaux, qu'on obligeoit les paysans de fournir, ou que les couriers du roi prenoient à ceux qu'ils trouvoient sur leur route, en leur donnant celui sur lequel ils étoient montés, pour le rendre à celui à qui il appartenoit, & ainsi de suite. Mais Titi trouva que c'étoit une vexation qui faisoit un grand tort aux voyageurs & aux laboureurs; ceux qui couroient ainsi de la part du roi surmenant les bons chevaux, & crevant les mauvais. Dès le temps que Titi partit de sa capitale avec Forteserre, pour venir à la petite maison, il commença à établir sur la route des chevaux de relais pour les couriers, mais il n'y en avoit point sur le chemin qu'il devoit suivre pour aller au camp, & il n'avoit pas eu le temps d'y en établir. Le prince de Félicie & le duc de Vaervir demandèrent la permission de prendre des chevaux de village en village, pour courir la poste, promettant de les payer au double, s'il leur arrivoit quelqu'accident, & assurèrent sa majesté qu'avant trois jours ils arriveroient au camp, où ils ne doutoient pas que les troupes ne se tinssent en suspens, lorsqu'elles seroient infor-

mées de la prochaine arrivée du roi. La néceſſité urgente des affaires, & la confiance que Titi avoit dans le prince de Félicie & le duc de Vaervir, le firent conſentir à une propoſition dont l'exécution paroiſſoit importante, & prouvoit également leur zèle pour le ſervice du prince. Dans le premier village qu'on trouva, Titi ſe fit conduire chez le juge, auquel il fit écrire, de ſa part, l'ordre néceſſaire pour faire fournir des chevaux & un guide à cheval au prince & au duc, avec injonction à tous les juges des villages par où ils paſſeroient, de le ſigner auſſi. Et après avoir donné au prince & au duc beaucoup d'argent qu'il leur dit de ne point ménager, ils partirent avec des chevaux & un guide que ce premier village leur fournit.

Cependant, dès qu'on ſut dans ce village que le roi étoit chez le juge, tous les habitans, hommes, femmes & enfans accoururent pour le voir. Le roi ſe mit à la fenêtre, & eut la bonté d'y reſter quelques momens, pendant leſquels conſidérant cette multitude de gens, elle lui parut plutôt, aux mauvais habillemens & aux viſages haves, noirs & ſecs, une troupe de gueux, qu'une commu-

nauté d'habitans. Il ſe retira pour compter des ginguets d'or, qu'il faiſoit paſſer de ſa poche gauche dans la droite, dont il emplit enſuite le chapeau du prince de Frycore pour les diſtribuer. Ce duc ſe mit ſur le pas de la porte du juge, ordonna à tous ceux qui étoient à droite de paſſer à gauche, & enſuite de défiler devant lui un à un. Il donnoit à chacun deux ginguets d'or, tant aux hommes qu'aux femmes & aux petits enfans. Et après en avoir ainſi diſtribué une centaine, comme il auroit fallu perdre trop de temps à donner le reſte, il le remit, par l'ordre du roi, à quatre habitans pour en continuer la diſtribution en préſence du juge. Ce qu'il y auroit de ſurplus devoit être employé à acheter douze chevaux, & à faire bâtir une maiſon pour la poſte au milieu du village. Voilà le premier établiſſement de la poſte dans le royaume de Titi; car il ordonna la même choſe dans tous les lieux de cette route où il le jugea néceſſaire; & de plus, il écrivit aux ſecrétaires d'état de faire établir de ſemblables poſtes ſur la route qu'il devoit tenir pour revenir du camp dans ſa capitale.

Les deux rois continuèrent leur voyage

ſans aucun accident ; quand la poche droite de Titi étoit vide, il avoit ſoin de tirer exactement de la gauche les deux tiers de la ſomme qu'il y trouvoit ; & quand il paſſoit dans quelque village, il vidoit toujours la poche droite, en laiſſant tomber à terre de ſa main tous les ginguets qu'il y tenoit, comme s'ils fuſſent tombés d'une poche percée. Il avoit défendu aux gens de ſa ſuite de dire qu'il étoit le roi, afin que la complaiſance qu'il auroit eu pour ſe laiſſer voir au peuple ne retardât point ſon voyage ; de ſorte que dans tous les endroits où il ordonna d'établir une poſte, c'étoit tantôt le prince de Frycore, tantôt le prince de Fullfoi qui en portoient l'ordre & l'argent. Ils traversèrent pluſieurs bourgs & petites villes, où les maiſons mal bâties & plus mal entretenues, jointes à la malpropreté des lieux, ne répondoient que trop à la misère de la campagne. Les ſeules villes conſidérables qu'ils trouvèrent en aſſez bon état, furent *Guerrewick* & une autre place forte à deux journées du lieu où le camp s'étoit formé. Le gouverneur, qui n'avoit pas été le maître de retenir la garniſon, y faiſoit monter la garde par les bourgeois. Il fut

bien étonné lorſqu'ils lui amenèrent le roi, qu'il reconnut auſſi-tôt. Il ſe plaignit de ce que le prince de Félicie & le duc de Vaervir, qui étoient, dit-il, paſſés il y avoit trois jours, ne lui avoient point dit que ſa majeſté dût arriver. Ils n'avoient garde, répondit le roi, je leur avois défendu de le dire, & je vous prie même qu'on ne ſache pas ici que j'y ſuis. Cette défenſe venoit trop tard, la nouvelle en étoit déjà répandue, & tous les habitans de cette ville accouroient au gouvernement. Cela fut cauſe que les deux rois ne voulurent pas y dîner, & que s'y étant ſeulement rafraîchis pendant une demi-heure, ils remontèrent à cheval; ils traversèrent la ville à petits pas, pour donner au peuple la ſatisfaction de les voir, & ordonnèrent qu'on fermât les portes dès qu'ils feroient ſortis, parce que pluſieurs gens de la ville ſe diſpoſoient à les ſuivre. Ce fut le bonheur de deux pauvres malheureux qu'ils trouvèrent à trois quarts de lieue de la ville. On les menoit en priſon; c'étoit deux hommes commis pour recevoir les contributions d'un village. Des alguazils les conduiſoient comme des criminels; ils les avoient liés enſemble,

& les faisoient marcher rudement entre leurs chevaux. Les femmes de ces malheureux, une grande fille & un petit garçon les suivoient en faisant des cris perçans, & en arrosant le chemin de leurs larmes. Qu'ont fait ces gens-là, demanda le prince de Fullsoi par l'ordre de Titi? ce sont des commis aux contributions, & qui ne veulent pas payer, répondirent les alguazils. Hélas! s'écrièrent ces pauvres gens, c'est que nous ne le pouvons pas. Ils ont déjà tant fait de saisies & d'exécutions dans le village, qu'ils l'ont mis hors d'état de payer ce qu'il faut au roi; & quand il n'y a plus rien à prendre, ils nous mènent en prison. Quand ces gens seront en prison, demanda Titi, qu'arrivera-t-il? Que s'ils ne payent pas, ou qu'on ne paie pas pour eux, on vendra tout ce qu'ils ont, répondirent les alguazils, & qu'on les y laissera jusqu'à ce qu'ils ayent tout payé. Et comment feront-ils de l'argent pour payer, s'ils sont en prison, répondit Forteserre? Ce sont leurs affaires, répondirent les alguazils. Et les miennes aussi, dit Titi; aussi ému de pitié que de colère. Les alguazils n'osèrent rien dire; ils virent bien qu'il falloit que

celui qui parloit fût quelque grand ſeigneur. Hélas ! s'écrioient ces femmes déſolées, ils démoliront juſqu'à nos pauvres maiſons, comme ils ont fait il y a deux ans à d'autres ; & puis ils laiſſeront encore ces pauvres hommes mourir en priſon. Eh, mes bons ſeigneurs, continuèrent-elles, en ſe jetant à genoux avec la jeune fille & le petit garçon, & redoublant leurs cris & leurs larmes, ayez pitié de nous, mes bons ſeigneurs, ayez pitié de nous & de ces pauvres malheureux. Titi demanda ce qu'ils devoient. Ils dirent qu'on leur demandoit quatre mille cinq cent ſoixante dix-ſept ginguets d'argent, cinq ſols neuf deniers, & que les Alguazils avoient fait pour plus de ſix mille ginguets de fraix au village, qui payoit dix-huit mille ginguets de contribution. Déliez-les, dit Titi aux alguazils, nous allons payer pour eux. Les alguazils n'osèrent déſobéir. Le roi paya, & convertit en larmes de joie & en bénédictions les larmes de déſeſpoir & les ſanglots de ces pauvres gens. Mais ce qui irrita ſi fort Titi, qu'il eut beſoin de toute ſa modération pour retenir ſa colère, fut qu'après avoir payé les quatre mille cinq cent ſoi-

xante - dix - ſept ginguets cinq ſols neuf deniers, les alguazils dirent qu'il leur falloit à eux, pour leur courſe, dix écus. Titi les leur fit pourtant payer.

Ce jour étoit deſtiné à faire voir aux rois la dureté des contraintes, & l'injuſtice dont elles étoient ſouvent accompagnées. A l'entrée du ſecond village que leurs majeſtés alloient traverſer, elles virent une troupe de gens aſſemblés devant une maiſon, dont les uns juroient, & les autres pleuroient. Frycore & Fullſoi furent s'informer de ce que c'étoit. Un alguazil & ſon ſecond venoient de faire une ſaiſie, & dreſſoient un procès-verbal de rébellion à juſtice, parce qu'ils prétendoient qu'une femme furieuſe comme un dragon, & aidée de ſes voiſins, ne vouloit pas leur laiſſer emporter ce qu'ils avoient ſaiſi. Ils avoient pris un drap, dans lequel étoit couché un homme attaqué d'une groſſe pleuréſie, & preſque eſtropié d'un coup de faux qu'il avoit reçu par accident; ils avoient pris ſa couverture, & ne l'avoient laiſſé que ſur de la paille, rangée dans le coin d'une pauvre chambre qui n'étoit pas même carrelée; ils avoient ſaiſi une marmite de fer, dont une partie

des rebords étoit rompue ; enfin ils avoient ſaiſi juſqu'à une faux, une coignée & des coins de fer ; car ce pauvre homme étoit faucheur & bucheron. Le prince de Fullfoi vint rendre compte aux deux rois de ce qui ſe paſſoit, & le prince de Frycore mit pied à terre, & entra pour s'en convaincre par ſes propres yeux. Il revint confirmer aux rois ce que Fullfoi avoit rapporté. Titi fit appeler l'Alguazil, à qui il demanda par l'ordre de qui il faiſoit cette exécution ; par celui de meſſieurs les Tréſoriers de la province, répondit-il. Mais ſavez-vous, lui répondit Titi, qu'il eſt expreſſément défendu de ſaiſir les outils de qui que ce ſoit, & que vous avez ſaiſi la faux & la coignée de cet homme ! Oh, oh, défendu, dit l'Alguazil ; ſi nous ne ſaiſiſſions les outils, nous n'aurions ſouvent rien à ſaiſir, & il faut bien que meſſieurs les tréſoriers ſoient payés. En finiſſant ces mots, il retournoit d'un air aſſez inſolent continuer ſon procès-verbal, lorſque le roi le rappela. Ne ſoyez pas ſi promt, lui dit Titi, écoutez. Croyez-vous que ce ſoit les intentions du roi & de ſes miniſtres, qu'on tire de deſſous un pauvre malade le drap dans lequel il eſt couché,

& qu'on saisisse jusqu'à sa marmite? Monsieur, répondit l'Alguazil, avec votre permission, je n'ai que faire de vos raisons; le roi veut être payé, & je fais mon métier. Combien doit cet homme, demanda Titi? Six ginguets d'argent, dit l'Alguazil; les voulez-vous payer? Mais, ajouta le roi, ce que vous lui avez saisi vaut plus. Et n'y a-t-il pas ma course & les fraix de la vente, reprit l'Alguazil? Combien est votre course, dit le roi? Trois ginguets, répondit l'Alguazil, car nous sommes venus exprès. Cela n'est pas vrai, s'écrièrent des paysans, il a déjà fait trois saisies dans le village, & il en venoit de faire deux à un quart de lieue d'ici. Tais-toi, dit l'Alguazil, en regardant de travers un de ceux qui venoient de parler ainsi, tu me le payeras. Il faut que je vous paie auparavant, monsieur l'Alguazil, répondit Titi, qu'on aille chercher le juge, & qu'il vienne au plutôt. Oui, oui, monsieur, dit alors l'Alguazil, qu'on aille chercher le juge; tout grand seigneur que vous puissiez être, sachez que je ne vous crains ni vous ni d'autres; & que, si vous me troublez dans mes fonctions, messieurs les trésoriers sauront bien en avoir raison.

Soit, dit le roi. L'Alguazil retourna à son procès-verbal, & les deux rois se retirèrent à quelques pas de là. Je vous demande bien pardon, dit Titi à Forteserre, des scènes que je vous donne; elles sont bien indignes de vous, & je ne crois pas que jamais rois aient eu de telles conversations; mais j'apprends ainsi ce que je ne saurois jamais, ne fût-ce que parce qu'on en trouveroit les détails trop bas pour m'en instruire. Que me dites-vous, sire, répondit Forteserre? Ne croyez-vous pas que je pense que tout ce qui arrive dans votre royaume, se passe aussi dans le mien, & que j'ai le même intérêt que vous à le savoir pour y mettre ordre? Le moindre paysan de nos états ne nous appartient-il pas autant que le plus grand seigneur, & ne lui devons-nous pas la même justice? Voyez l'inhumanité que des concitoyens exercent les uns contre les autres. Les croirions-nous, si nous ne l'avions vu? Un brave soldat expose sa vie & ses membres pour qu'un paysan puisse cultiver son champ en sûreté, & un coquin d'Alguazil qui le ruine, sous l'autorité des trésoriers, vole plus en une semaine que ne vaut la paie

d'un ſoldat pendant deux mois. Avez-vous remarqué, continua-t-il, que je me ſuis fait donner mon gobelet? Malgré votre exemple, j'ai ſenti que la colère me ſurmontoit. Cette colère eſt digne de vous, ſire, répondit Titi, puiſqu'elle ne vient que de votre pitié pour les malheureux, & de votre amour pour la juſtice; mais l'objet ſur qui elle auroit dû tomber eſt trop vil: je vais faire donner un ordre au gouverneur de Guerrewick pour le faire punir comme il le mérite. Il dit au prince de Fullfoi de l'écrire. Ce prince ne l'avoit pas encore fini, qu'on vint dire au roi que le juge avoit répondu que, ſi on avoit beſoin de lui, on n'avoit qu'à le venir trouver. Allons-y donc, dit Titi; & il y alla, après avoir commandé à un des gens de ſa ſuite de faire garotter l'Alguazil & ſon ſecond, de les y faire conduire, & de donner dix ginguets d'or pour le pauvre malade: ce qui fut exécuté. Titi s'étant rendu chez le juge, vouloit qu'il ſe chargeât de faire conduire ſûrement l'Alguazil & ſon ſecond à la ville prochaine. Le juge diſoit que ce n'étoit point ſon affaire, & qu'il ne vouloit point s'en mêler. Les deux

rois avoient beau dire qu'il étoit établi pour rendre la justice, & empêcher les vexations qu'on vouloit faire aux sujets du roi, il répondoit toujours que ce n'étoit pas son affaire, qu'il ne se mêloit point de ce qui regardoit messieurs les trésoriers : c'étoit son refrein perpétuel. Il ordonna même qu'on déliât l'Alguazil & son second, dès qu'il les vit paroître, & menaça ceux qui l'avoient fait. Titi ayant soupçonné qu'il pourroit bien y avoir quelque connivence entr'eux, le fit lier avec les deux autres, & ordonna qu'ils fussent conduits tous trois au gouverneur de Guerrewick. Ce ne fut pas sans peine qu'il obligea les paysans de s'en charger : les paysans craignoient les suites ; & Titi fut obligé de leur déclarer qu'il étoit le roi, & d'ajouter quelques mots qu'il écrivit de sa propre main, à l'ordre que le prince de Fullfoi avoit écrit pour le gouverneur de Guerrewick. Mais ce qui convainquit parfaitement qu'il étoit en effet le roi, c'est qu'il fit donner quatre ginguets d'or à chacun des six paysans qu'il chargea de conduire ces trois hommes, & qu'ensuite il donna deux cent ginguets d'or pour être distribués égale-

ment entre tous les habitans de ce village. Après quoi, les deux rois continuèrent leur route, faisant de grandes réflexions sur la manière d'asseoir & de lever les contributions des villages, & concluant que, puisque rien ne paroissoit plus judicieux ni plus sage que l'établissement qu'on avoit fait à cet égard, & que cependant rien n'étoit plus onéreux aux peuples, rien n'étoit plus difficile dans l'administration des affaires publiques que le choix des moyens; mais que plus il y avoit de difficultés, plus un grand roi devoit redoubler de courage & d'application pour les surmonter.

Enfin, le lendemain ils arrivèrent au camp un peu avant la fin du jour. L'armée, instruite de leur arrivée par le prince de Fullfoi, qui avoit pris les devans, se trouva sous les armes, & fit de triples décharges de toute sa mousquetterie & de toute son artillerie. Tout retentissoit des cris de joie du soldat. Mais il s'étoit si bien mis dans la tête, que pour marquer son amour pour le roi, il falloit le venger de Triptillon, que les deux rois & tous les officiers eurent pendant quelques jours beau-

coup de peine à leur persuader qu'il falloit prouver leur amour par leur obéissance, & non par une entreprise contraire aux volontés de leur prince.

Quand on eut ramené les esprits au point qu'on vouloit, Titi fit chaque jour la revue d'un certain nombre de régimens, à qui il faisoit donner un ginguet d'or pour chaque soldat, avec une gratification pour les officiers, & le lendemain qu'ils avoient passé en revue, on les faisoit partir pour aller en garnison.

C'est ainsi que le roi dispersa l'armée, & préserva la province de Triptillon des maux qu'un autre prince lui auroit fait souffrir. Les deux rois, bien secondés par les généraux & le prince de Felicie, qui étoit fort aimé des soldats, furent près d'un mois à mettre tout en ordre, pendant lequel temps Forteserre reçut trois lettres de la princesse Gracilie & de la princesse de Blanchebrune, à laquelle il écrivit aussi trois fois. Titi en reçut aussi trois de Bibi; mais il ne lui écrivit qu'une fois, encore ne fut-ce que deux mots, lorsqu'il partit du camp pour retourner à sa capitale.

Voici

Voici une lettre de Bibi qui apprend ce qui se passoit à Bitittibi pendant l'absence des deux rois.

LETTRE

DE BIBI A TITI.

De Bitittibi, ce 4 Septembre.

Depuis que vous êtes parti, mon cher roi, ces lieux ont bien changé de face. Ils ne nous paroissent plus que de beaux déserts, où nous allons errer pour nous occuper de vous sans distraction. J'ai sans cesse devant les yeux le miroir que la fée m'a donné; jamais elle n'a fait un présent plus utile à quelqu'un qui aime. J'y vois tout ce que vous faites, je souffre de toutes vos fatigues, mais je me console puisque vous vous portez bien. La loupe que la fée donna à la princesse de Blanchebrune, a la même vertu que mon miroir. Elle lui sert à voir tout ce que fait le roi de Forteserre, mais elle ne veut point qu'il le sache, ainsi je vous prie de ne lui en rien dire. Nous étions ensemble à vous considérer, lorsque vous aviez vos belles conversations avec des paysans & des Alguazils; en vérité, vous êtes des rois

comme il n'y en a point. Depuis votre départ la princesse Gracilie & moi sommes toujours en habit de chasse, quoique nous n'ayons pas songé une seule fois à y aller. Je soupçonne qu'elle se plaît à cet habillement par la même raison que moi : c'est encore un secret que je vous confie. Elle a beaucoup perdu de sa gaieté, & ne cherche pas moins que nous à être seule dans de petites allées sombres. Les fondemens de la muraille, que vous avez ordonné qu'on fasse autour des treize arpens, sont déjà posés. Le capitaine Poirau a grand soin de faire avancer l'ouvrage, c'est le meilleur homme du monde; il nous fait des histoires de vieilles guerres, & des contes de garnison tels que nous nous trouvons forcées de rire plus que nous ne le devons dans votre absence. Je vous en dis ma coulpe, mais vous voyez par-là que je suis aussi raisonnable que vous l'avez souhaité. Le neveu du capitaine Poirau est fort joli, je crois qu'il ne se rendra pas indigne des bontés de votre majesté. Le chevalier de Tobisonde est arrivé depuis deux jours, avec armes & bagages, c'est-à-dire, qu'il est tout prêt à partir avec nous. Mon père & lui sont comme deux amans qui ont mille choses à se dire, ils sont toujours ensemble. Je ne vous conseille pas de

vous servir de deux ministres qui sont dans une si grande union. Ils n'admettent dans leurs entretiens secrets que le duc de Félicie, qui se porte bien. La fée n'est venue souper avec nous que trois fois. Elle y vint le lendemain de l'arrivée du chevalier de Tobisonde, & lui fit présent d'un petit bureau portatif, où il y a autant de tiroirs qu'il y a de provinces dans votre royaume; chaque tiroir est marqué du nom d'une de ces provinces, & en contient la carte. Et ces cartes sont faites avec tant d'art, que, par des chiffres de diverses couleurs, qui s'augmentent ou se diminuent d'eux-mêmes, on voit & on verra toujours actuellement, combien il y a de peuple dans chaque ville, bourg & village, & quelle sorte de peuple; combien il y a d'arpens de terres, & leurs différences; combien il y a de maisons, de cheminées, de fenêtres, de portes cochères, de jardins, de parcs; combien il y a de carosses, de chevaux, de meutes, de bestiaux, de colombiers, de moulins. Enfin une infinité de choses que vous verrez. La fée dit qu'elle ne pouvoit faire un présent plus important à un homme qui doit avoir l'administration de vos finances, & le chevalier en juge de même. Si vous êtes mal servi, ce ne sera pas la faute de Diaman-

tine. Elle a fait de grandes careſſes à la princeſſe Gracilie. Ma mère ſe porte à merveille. Quoique mon miroir me diſpenſe de vous demander de vos nouvelles, je vous ſupplie néanmoins de m'aſſurer, par quelques lignes, du bon état de votre ſanté. Faut-il vous dire de hâter votre retour dans votre capitale, & que votre chère Bibi languit de s'aller jeter au cou de ſon cher prince? Non, ſans doute. Eſt-elle folle de ſe perſuader que vous ne le ſouhaitez pas moins qu'elle?

LIVRE SEPTIÈME.

Contenant ce qui se passa depuis la séparation des deux rois jusqu'à l'arrivée de Bibi dans la capitale.

APRÈS avoir délivré la province de Triptillon du danger qui la menaçoit, Titi partit pour sa capitale, & Forteserre pour retourner à Bititibi. Les postes se trouvèrent établies sur leur route. Les secrétaires d'état avoient eu soin qu'il s'y trouvât des chaises pour courir plus commodément. Ainsi Titi arriva dans trois jours dans sa capitale, où il fut reçu avec des démonstrations de joie qui auroient égalé les premières, si on ne les eût modérées par son ordre. Le lendemain de son arrivée, le prince de Fullfoi & le duc de Vaervir retournèrent en poste à Bititibi. On avoit fait partir depuis deux jours trois carosses du roi, & deux compagnies de ses gardes à cheval pour y aller. On craignoit qu'ils n'arrivassent pas assez tôt, mais un accident qui arrêta le roi de For-

teſerre, fut cauſe qu'ils arrivèrent à Bititibi cinq jours avant que ce prince y fût de retour.

L'accident qui l'arrêta, fut qu'en arrivant à *Alburgetſtad*, au premier coup de canon qu'on tira de la ville, les chevaux de ſa chaiſe furent ſi effrayés, qu'ils tournèrent tout court, & s'emportèrent avec tant de violence, que la chaiſe fut renverſée & briſée, & que ſans les deux chaiſes du prince de Félicie & du duc d'Eerhart qui ſuivoient, & qui ſe mirent en travers avec beaucoup d'adreſſe, le roi auroit indubitablement perdu la vie. Mais il eut une cuiſſe & le genou ſi violemment froiſſés & foulés, qu'à la douleur qu'il reſſentit il crut les avoir rompus. Ce ne fut pas ſans qu'il ſouffrît des douleurs extrêmes qu'il fut tranſporté de là chez le gouverneur de la ville. On le mit d'abord au lit, pendant qu'on envoya chercher les médecins & les chirurgiens, pour conſulter avec un chirurgien de ſa ſuite. La cuiſſe & le genou étoient tout meurtris, & conſidérablement enflés, mais il n'y avoit rien de rompu ni de démis ; & les médecins & chirurgiens dirent que dans

quinze jours ou trois ſemaines, au plus tard, ſa majeſté ſeroit en état d'agir. A ces mots, Forteſerre fit un ſoupir de fureur, & dit qu'il vouloit partir le lendemain. Mais les médecins & les chirurgiens l'aſſurèrent ſi fort, qu'il ne le pouvoit ſans s'expoſer à ſe mettre hors d'état d'agir pour toute ſa vie, que convaincu par leurs raiſonnemens, & plus encore par la douleur qu'il ſouffroit, il ſe tranquilliſa juſqu'au lendemain. La fièvre ſurvint; le genou enfla conſidérablement, & on craignit une grande inflammation. Cependant, cela n'eut pas de ſuite. La fièvre ceſſa, & l'enflure n'augmenta point, elle diminua au contraire de jour en jour, quoiqu'aux moindres mouvemens, le roi ſentît au genou des douleurs très-aiguës.

Madame la gouvernante d'*Alburgetſtad* étoit très-aſſidue auprès du roi, & dès le troiſième jour, ſa majeſté permit que quelques dames vinſſent faire leur cour, & qu'on jouât dans ſa chambre.

Cette gouvernante étoit une femme de ving-ſept à vingt-huit ans, d'une taille médiocre, mais bien priſe. Les plus beaux yeux noirs qu'on pût voir, avec un regard

vif & riant, quoiqu'un peu couvert. Ses traits étoient peu réguliers, mais composoient une de ces physionomies touchantes qui, par l'air & les regards, font connoître qu'une femme a du penchant à accorder ce qu'elle inspire qu'on lui demande. Le gouverneur étoit un petit homme noir, vif, âgé de plus de soixante ans, qui avoit été fort galant, & qui étoit si jaloux, qu'il passoit pour être moins le mari que le tyran de sa femme. Il croyoit que sa jalousie étoit bien fondée. Et sa mauvaise humeur le portoit à ces déclamations si rebattues contre les femmes, qu'on devroit avoir honte de les répéter, d'autant plus que rien n'est plus inutile. Le prince de Frycore prit un jour leur défense, & soutint, contre le gouverneur, qu'il y avoit beaucoup plus de femmes soupçonnées, qu'il n'y en avoit de criminelles; & que les accuser ainsi, c'étoit se rendre, à leur égard, coupable d'une injustice sans comparaison plus affreuse, que ne l'étoient les défauts dont on les accusoit. Ce discours fit penser Forteserre aux sabots, dont Titi l'avoit toujours prié de ne point faire d'essai à Biti-

tibi. Je ſais, dit-il, où il y a des ſabots qui ont la vertu de juſtifier les femmes qu'on accuſe injuſtement; car ſi elles ſont innocentes, elles peuvent les chauſſer ſans rien craindre, au lieu que ſi elles ſont coupables, elles deviennent boîteuſes dès qu'elles y ont mis le pied. La gouvernante & les autres dames qui étoient là, ſe récrièrent : « Ah! ſire, que nous ſommes » fâchées de n'avoir pas ici de pareils » ſabots; ne pourroit-on point les avoir? » Où ſont-ils? votre majeſté ne pourroit-» elle les faire venir? » Elles croyoient que ce que le roi avoit dit étoit une plaiſanterie. Oui, dit-il, je pourrois bien les avoir, du moins un; & cela ſuffiroit. Mais ſi je l'avois, continua-t-il, oſeriez-vous bien le chauſſer? « Si nous l'oſe-» rions, ſe récrièrent-elles, croyant tou-» jours que le roi plaiſantoit? Votre ma-» jeſté a donc bien mauvaiſe opinion de » nous? Oui, ſans-doute, ſire, nous l'o-» ſerions. Il n'y en a pas une de nous qui » ne le chauſsât avec plaiſir. Que votre » majeſté le faſſe venir, & elle verra » ſi nous boîterons. » Prenez garde à ce que vous dites, reprit le roi, je veux

croire que vous ne boîterez pas. Mais .... si par hasard.... « Non, sire, dirent-elles, il » n'y a pas de mais, ni de par hasard. » Faites-le venir, nous en supplions votre » majesté; ce ne sera que tant mieux pour » nous & pour nos maris. » Non, dit le roi, je ne puis m'y résoudre, ils y sont trop intéressés; vous ne connoissez point ces sabots là; je n'en ferai point venir, à moins que vos maris ne le souhaitent autant que vous affectez de le vouloir. » En vérité, sire, reprirent-elles, votre » majesté nous fait un grand tort. Nous » osons l'assurer que nous n'affectons point » de le vouloir, nous le voulons très-sin- » cèrement, & s'il faut en faire supplier » votre majesté par nos maris, nous les » obligerons à le demander comme une » grâce, quand même ils nous feroient » l'injustice de n'en avoir pas envie. » Pour moi, dit le gouverneur, je le souhaite de tout mon cœur, & je suis sûr que monsieur le président que voilà, c'étoit le mari d'une de ces dames, le souhaite de même. Vous vous trompez, monsieur le gouverneur, répondit le président, il vaut mieux croire que tout va bien, que

de ſoupçonner le contraire ; & quand on le ſoupçonne, il vaut encore ſouvent mieux ſoupçonner que d'être éclairci. Que voulez-vous dire, répondit la préſidente ? Si vous ne craignez rien, monſieur, comme aſſurément vous n'avez rien à craindre, pourquoi ne voulez-vous pas qu'on faſſe uſage de ces ſabots ? Croyez-vous qu'il y va de votre honneur ? Allez, allez, monſieur, il y va encore plus du nôtre, & puiſque nous le voulons bien, vous pouvez bien auſſi le vouloir. Si vous le voulez abſolument, répondit le préſident, je ne m'y oppoſerai point. Ce n'eſt pas aſſez que de ne vous y point oppoſer, reprit-elle, il faut vous joindre avec monſieur le gouverneur, pour en ſupplier très-inſtamment ſa majeſté. Je l'en ſupplie donc très-humblement, répondit le préſident ; mais ſouvenez-vous, madame, que c'eſt vous qui le voulez. Je vous parlerai franchement, meſdames, dit le prince de Félicie ; vous voilà cinq, ſans compter madame la gouvernante ; il me paroît preſqu'impoſſible qu'entre ſix dames, il n'y en ait pas une qui ait couru quelque petit haſard. Eh bien, mon prince, interrompit une d'elles,

c'étoit la femme d'un élu, oui sans-doute: on ne vient point à notre âge sans avoir couru de risques ; mais si on en court, les femmes vertueuses savent les éviter. Je le veux croire, répondit le prince ; cependant, si je puis dire mon sentiment, il me semble qu'il seroit bon, avant que de faire l'essai des sabots, que messieurs les maris promissent au roi de pardonner sincèrement tout le passé aux femmes qui boîteroient, pourvu qu'elles ne se missent plus en état de boîter à l'avenir ; & je crois même, poursuivit-il, qu'afin qu'on distinguât moins celles qui boîteroient, & que les maris eussent ainsi un plus grand sujet de consolation, il faudroit engager tous les maris à demander conjointement l'épreuve du sabot. Cela est fort bien pensé, dit le gouverneur. Il faut dresser une requête que nous ferons signer par tous les maris de cette ville, petits & grands, & nous la présenterons à sa majesté. Monsieur le président, qui est du métier, la dressera à merveille. Non en vérité, monsieur le gouverneur, répondit le président ; c'est assez que je la signe après vous. Si cela est, dirent quelques-

unes de ces dames en riant, nous en connoîtrons qui boîteront assurément. Oh qu'il y en aura bien d'autres, dit le gouverneur, nous n'allons voir que des boîteuses. Ne vous déferez-vous point de la mauvaise opinion que vous avez des femmes, lui dirent madame la présidente & madame l'Elue? Ne fût-ce que pour vous en guérir, on doit souhaiter l'épreuve des sabots. Vous trouverez sans-doute beaucoup de femmes parmi le menu peuple, & peut-être même parmi les marchands, qui deviendront boîteuses; mais vous n'en trouverez pas quatre parmi les femmes de quelque chose, & qui ont une bonne éducation. Allons, allons, dit la femme du procureur du roi, il ne faudroit pas gager pour moins que six: mais que cela nous fait-il? cela ne nous regarde pas. Enfin, dit le roi, y êtes-vous bien résolues? Oui, sire, s'écrièrent-elles; que votre majesté fasse seulement venir ces sabots. Sire, dit le gouverneur, je promets à votre majesté la requête de tous les maris. Qu'on me donne donc une plume, de l'encre & du papier, dit le roi: je vais envoyer chercher un de ces

ſabots. La choſe eſt aſſez de conſéquence, dit le prince de Félicie, pour que ce ſoit le prince de Frycore, le duc d'Eerhart ou moi qui allions le chercher. Je ſuis le plus jeune, j'eſpère que votre majeſté me donnera la préférence. De tout mon cœur, ſi vous le voulez, dit Forteſerre. Vous êtes bien-aiſe d'aller voir votre père, & vous avez raiſon; mais cependant je ne vous accorde auprès de lui qu'un ſéjour de vingt-quatre heures. Le prince de Félicie promit d'être de retour au plus tard dans ſix jours. Le roi le chargea d'une lettre pour la princeſſe de Blanchebrune, & le prince partit ſur le champ plus joyeux qu'il ne l'avoit été depuis ſon départ de Bititibi.

Il y arriva le ſecond jour avant midi. Il ne trouva dans la petite maiſon que madame Abor. Elle voulut envoyer avertir les princeſſes & le duc de Félicie, qui étoient dans le parc avec Abor, le prince de Fullfoi, le duc de Vaervir, & le chevalier de Tobifonde; mais le prince de Félicie voulut aller lui-même les chercher, ſans ſonger ſeulement à ſe rafraîchir. Il y avoit longtemps qu'il n'avoit ſenti des mouvemens de

joie aussi vifs. Il ne marchoit pas, il voloit. Ayant jugé par le soleil, où seroient les princesses, il alla du côté de la cascade; il y trouva en effet Bibi vêtue de son habit de chasse, & son miroir à la main. Elle courut à lui dès qu'elle l'apperçut, & l'embrassa. Allons, dit-elle, dans les allées obscures du taillis qui borde la grande pièce d'eau, nous y trouverons la princesse Gracilie. Ils y allèrent, & la trouvèrent aussi vêtue en amazone, & si appliquée à écrire quelque chose sur ses tablettes, qu'elle ne s'apperçut d'eux que lorsqu'ils furent auprès d'elle. Elle rougit, & son premier mouvement fut de reculer. Le prince de Félicie mit un genou en terre, & lui baisa la main; & après lui avoir dit des nouvelles du roi son père, dont elle ignoroit l'accident, & l'avoir assurée qu'il n'y auroit aucune suite fâcheuse, ils allèrent trouver la princesse de Blanchebrune, qui étoit dans la grande allée qui règne à droite de la pièce d'eau. Bibi s'étoit apperçue que le prince avoit jeté un regard curieux sur les tablettes de Gracilie, sans avoir osé lui demander ce qu'elle y écrivoit. Elle fut plus hardie; elle pria la princesse de le leur montrer: mais

quelque prières qu'on lui fît, elle le refusa constamment. On a su depuis, qu'elle y écrivoit ces vers.

S'il est un mal plus cruel que l'absence
Pour un cœur que l'amour a soumis à ses loix,
C'est un soupçon d'indifférence,
Et mon cœur sent ces deux maux à la fois.
Hélas! si mon berger savoit combien je l'aime,
Pourroit-il être sans retour?
Son respect, dit-il, est extrême,
N'est-ce point d'un défaut d'amour?

Blanchebrune se promenoit avec son écureuil, & ayant à la main sa loupe, dont elle se servoit de momens en momens, cette loupe lui avoit fait voir l'accident arrivé à Forteserre: elle en étoit extrêmement touchée; cependant elle l'avoit caché à Gracilie, parce qu'elle ne vouloit point faire connoître comment elle l'avoit su. Le prince de Félicie lui remit la lettre dont il étoit chargé. Forteserre marquoit à la princesse le danger qu'il avoit couru, le bonheur qu'il avoit eu d'en échapper, l'impatience qu'il avoit de la revoir, l'espérance où il étoit d'être bientôt auprès d'elle, & celle d'égayer un peu son ennui présent par l'essai du sabot, qu'il la prioit très-instamment

de lui envoyer. Il avoit eu la bonté d'ajouter des marques obligeantes de ſon ſouvenir pour le duc de Félicie, & pour tous ceux qui étoient reſtés à Bititibi, ſans oublier même le capitaine Poirau. Les princeſſes, Bibi & le prince de Félicie furent enſuite chercher tous ceux que cette lettre intéreſſoit. Le prince vit avec grand plaiſir le prince de Fullſoi & le duc de Vaervir, qui étoient arrivés depuis deux jours, & qui lui apprirent des nouvelles de Titi. On rentra dans la petite maiſon pour faire un peu rafraîchir le prince de Félicie. Il conta ce qui étoit arrivé aux deux rois depuis leur départ de Bititibi, juſqu'à la diſperſion des troupes, le danger où avoit été le roi de Forteſerre, la manière dont il paſſoit ſon temps chez le gouverneur d'*Alburgetſtad*, & les converſations qui s'y étoient tenues au ſujet du ſabot. Sur quoi il échappa à une des dames d'honneur une naïveté, qu'elle voulut faire en vain paſſer pour badinage, quand la réflexion fut ſurvenue : *hélas*, dit-elle, *quel plaiſir aura le roi de Forteſerre à faire boîter toute une ville !*

Après le dîner, les princeſſes & Bibi ſe retirèrent pour aller écrire au roi de For-

teſerre. Le duc de Félicie en fit autant, & Abor même crut qu'il pouvoit prendre la liberté de le faire, pour marquer la part qu'il prenoit au danger que ſa majeſté avoit couru. Pendant ce temps, le prince de Félicie fut prendre une heure de ſommeil : il y avoit deux nuits qu'il n'avoit dormi; il avoit couru nuit & jour à cheval, & vouloit repartir la nuit ſuivante pour retourner auprès de Forteſerre.

Afin de ſe rejoindre ſans ſe chercher dans le parc, on avoit pris pour rendez-vous commun un boſquet, qu'on appeloit le boſquet de *Gracilie*. C'étoit le premier qu'on trouvoit à droite en ſortant du parterre. Bibi s'y rendit la première. Peu de temps après, le prince de Félicie y arriva. Je ſuis fâchée, lui dit Bibi, que vous ayiez ſi peu dormi, mais charmée pourtant de me trouver ici ſeule avec vous. Je crois bien, continua-t-elle, que vous me faites la juſtice de croire que vous n'avez point au monde de meilleure amie que moi, c'eſt en cette qualité que je veux vous parler. Depuis long-temps vous avez perdu cette humeur vive & enjouée qui faiſoit le plaiſir de tous ceux qui vous voyoient, & dont vous vous

trouviez bien vous même. Je ne vous demande point de me dire la cause de ce changement ; je vous demande seulement que vous en conveniez, si je vous l'ai dit ; je vous promets que si vous en exigez le secret, Titi même ne le saura pas de moi. Je n'ai point de secret pour vous, madame, répondit le prince, ni pour le roi mon cher maître ; je sais trop la confiance que je dois à vos bontés. Cependant, permettez-moi de vous dire qu'il y a des choses si secrettes, qu'elles ne doivent pas même devenir un secret, & que loin d'en exiger la confidence, ceux qui croyent les pénétrer doivent feindre de ne les pénétrer pas. Vous répondez mal à l'intérêt que je prends à ce qui vous touche, reprit Bibi, & par malheur j'entends quelqu'un, & nous ne pouvons continuer. J'espère qu'une autre fois vous serez plus sage. Tout ce que je puis vous dire maintenant, c'est que je ne voulois vous faire avouer la cause de votre mélancolie, que pour vous assurer que vous devez vous regarder comme le plus heureux prince du monde. Elle finissoit à peine ce discours, que le duc de Félicie & le chevalier de Tobisonde parurent, & peu de

temps après, les deux princesses & leurs dames d'honneur. Le prince de Fullsoi, le duc de Vaervir & Abor, qui étoient allés voir avec le capitaine Poirau la muraille qu'on élevoit autour des treize arpens, revinrent aussi dans le bosquet : de sorte qu'ils s'y trouvèrent tous assemblés, excepté madame Abor, qui mettoit tout en ordre pour le jour du départ, & la jeune Granatis, qui étoit restée avec elle.

Le prince de Felicie étoit bien aise de voir la compagnie nombreuse : il croyoit qu'on pourroit plus aisément se séparer à la promenade ; il se trompa : comme il n'étoit à Bititibi que pour quelques heures, on crut qu'on devoit lui faire l'honneur de ne le point quitter. On ne s'entretint que des mêmes choses dont on avoit parlé avant le dîner. Le voyage des rois, ce qu'ils avoient fait à l'égard des troupes, l'accident arrivé au roi de Forteserre, & surtout les discours au sujet du sabot, revinrent dans la conversation. Le prince faisoit la description de la cour du roi de Forteserre à *Alburgetstad*. La peinture des dames & des hommes qui la composoient, réjouissoit beaucoup les princesses. Le duc

de Vaervir connoiſſoit particulièrement le gouverneur & la gouvernante; il pria le prince de Felicie de trouver quelqu'expédient pour empêcher cette dame de chauſſer le ſabot, parce qu'aſſurément elle boitera, dit-il, & le gouverneur la tuera. Combien avez-vous fait de conquêtes à cette cour, mon prince, demanda Gracilie? En vérité, madame, je n'en ſais rien, répondit-il; depuis que je ſuis parti d'ici, je n'ai pas regardé la tabatière que Diamantine m'a donnée, je la conſerve à part, en attendant que je la perde. Cela eſt bien modeſte, s'écria-t-on. Voyons, dit Bibi, cette tabatière; le nombre des diamans eſt-il augmenté? Le prince la tira, & la mit entre les mains de Bibi ſans la regarder. Le nombre des diamans étoit accru de deux. Vous verrez, dit Gracilie, que c'eſt la femme ou la fille de quelqu'élu ou de quelque conſeiller au préſidial d'*Alburgetſtad* qui veulent faire votre conquête. Pourquoi pas madame la gouvernante ou madame la préſidente, ou peut-être madame la grand-baillie, dit la princeſſe de Blanchebrune? Penſez-vous qu'elles ne croyent pas le prince de Felicie aſſez bon pour elles?

La princesse Gracilie, dit le prince, croit que les femmes du second rang sont assez pour moi, & que je ne dois pas prétendre à celles du premier; elle a raison. Point du tout, dit Gracilie; j'aurois autant de tort de le croire, que vous de le penser: mais je vous connois si modeste & si respectueux, que le respect chez vous s'opposeroit à l'amour, à moins que ce ne fût pour quelqu'une de ces belles qu'on peut traiter à la légère; & ce n'est pas ainsi qu'on traite les gouvernantes, ni des présidentes, ni des baillies. Si je suis tel que vous le dites, madame, reprit le prince, il arriveroit donc que je m'attacherois à celles que j'aime le moins, & que je négligerois celles que j'aime le plus; car il me semble que plus on a d'amour, plus on a de respect. Je suis du sentiment du prince, dit le Duc de Vaervir; on ne craint d'offenser une belle qu'à proportion qu'on l'aime. Ainsi quand le respect est extrême, c'est une marque que l'amour l'est aussi. J'aurois cru, dit le capitaine Poirau, qu'aimer respectueusement, ç'auroit été aimer froidement. Excepté Gracilie, tout le monde paroissoit être du sentiment du

duc de Vaervir. On diſcutoit cependant s'il étoit exactement vrai, que la meſure du reſpect fût celle de l'amour. On rapporta divers exemples d'amans que la force de l'amour avoit rendus téméraires; on rapporta auſſi d'autres exemples, mais en petit nombre, qui prouvoient que des amans s'étoient bornés à aimer éternellement ſans eſpoir de l'être, ſans dire qu'ils aimoient, ou qui ne l'avoient fait connoître que pour faire voir en eux un amour ſi parfait, qu'il ſe bornoit au ſeul plaiſir d'aimer & de languir, heureux de mourir la victime de ce qu'ils aimoient; ou qui faiſoient voir que pouvant ſe flatter de quelqu'eſpérance, ils s'étoient condamnés à vivre toujours malheureux, plutôt que d'expoſer celle qu'ils aimoient à un retour dont ils ne ſe croyoient pas dignes. Qui a pu produire de ſi grands efforts, dit le duc de Vaervir, ſi ce n'eſt un reſpect extrême? & qui a pu produire un ſi grand reſpect, qu'un parfait amour? Je n'entends rien à toute votre philoſophie d'amour, dit Gracilie; mais j'ai ſouvent ouï dire que l'amour ne pouvoit vivre ſans l'eſpérance, & ſe condamner à être tou-

jours malheureux, me paroît une folie, & la plus grande qu'on puiſſe faire. Quand on aime parfaitement, dit le prince de Felicie, la douceur d'aimer adoucit la douleur de n'oſer eſpérer de l'être; mais manquer de reſpect juſqu'à avouer ſon amour à quelqu'un dont on n'eſt pas digne, quand même on lui inſpireroit quelque ſenſibilité, c'eſt ſe préparer des remords qui rendent malheureux, par des regrets dont rien ne conſole. Cela eſt fort beau, dit le prince de Fullfoi; qu'en penſez-vous, » capitaine Poirau? « Ma foi, dit-il, cela » eſt trop fort pour moi, je n'y entends » rien. Cela peut être très-beau pour des » princes; mais chez les dragons nous ne » connoiſſons point cette ſorte d'amour: » quand nous aimons, nous le diſons ſans » cérémonie; & quand on nous rebute, ou » nous allons aimer ailleurs, ou ſi notre » amour eſt ſi violent, que nous ne puiſſions » nous détacher, il devient téméraire ». Monſieur Poirau réſoud la queſtion, dit le duc de Felicie: « les amans téméraires » aiment leur ſatisfaction; les reſpectueux » aiment la perſonne. » Leſquels préféreriez vous, madame, dit le prince de Felicie,

oie, en s'adreſſant à la princeſſe de Blanchebrune, ſi vous étiez une perſonne qu'on osât aimer d'amour. Ce n'eſt pas une queſtion, répondit la princeſſe; les amans téméraires doivent être bannis & mépriſés: mais ne peut-on accommoder le reſpect avec l'amour, & les faire également connoître; J'avouerai, continua-t-elle, que ſi quelqu'un m'aimoit de cette manière, je ne ſerois pas fâchée de le ſavoir; je crois même que je lui en ſaurois bon gré, & que ſi je ne l'aimois pas, du moins je le plaindrois, & n'eſt-ce rien que d'être plaint de ce qu'on aime? C'eſt une autre queſtion, reprit le prince de Felicie, ſur quoi il y auroit ſujet de diſputer. Je conçois très-bien qu'un amant peut être plus malheureux étant plaint de ce qu'il aime, qu'il ne le ſeroit en lui laiſſant ignorer ſon amour. On agita encore cette queſtion, qui fut interrompue par l'arrivée de madame Abor & de mademoiſelle de Granatis, & d'un courier qui apportoit des lettres de Titi. L'accident arrivé au roi de Forteſerre, en étoit le principal ſujet.

Enfin, l'heure du ſouper étant venue, on fut ſe mettre à table. Et peu de temps après le ſouper, le prince de Felicie, chargé

du ſabot & des lettres pour Forteſerre, partit avec autant de peine qu'il avoit eu de joie de quitter *Alburgetſtad* pour venir à Bititibi.

Il trouva le roi de Forteſerre preſque guéri, quoiqu'on l'obligeât à garder encore le lit, pour ménager ſon genou. Il y ſentoit beaucoup de foibleſſe & quelque petite douleur. On craignoit qu'un trop prompt mouvement n'en prolongeât la durée. Les dames vinrent voir le ſabot. Elles avoient toujours cru que ce qu'on en avoit dit n'étoit qu'un conte que le roi avoit fait pour ſe divertir. Le gouverneur même, & ceux qui en avoient ouï parler l'avoient cru de même, & n'avoient feint de prendre la choſe ſérieuſement, que pour inquiéter leurs femmes. Mais quand on vit le ſabot, on commença à croire que ce que le roi avoit dit étoit vrai. Un ſabot d'un ſeul diamant, & travaillé avec tant d'art, ce ne peut être que l'ouvrage d'une fée, & elle aura bien pu avoir la malice d'y attacher la vertu de faire boîter les femmes qui auront eu quelqu'aventure. Que faire ? Le gouverneur étoit ſi jaloux, qu'il eût bientôt pris ſon parti. Ou je me guérirai, dit-il, de mes ſoupçons, ou j'aurai le plaiſir de con-

vaincre ma femme de ſa perfidie. Le préſident qui ne ſe ſoucioit guère de la ſienne, qui étoit hautaine & hypocrite, ne s'embarraſſoit pas de ce qui arriveroit. Cependant il fut réſolu de ſuivre le conſeil que le prince de Felicie avoit donné, afin que ſi leurs femmes boitoient, ils ne fuſſent pas les ſeuls en ville à qui on pût en faire un ſujet de raillerie. Ils firent donc écrire une requête, pour ſupplier le roi, au nom de tous les habitans d'*Alburgetſtad :* « qu'il plût à ſa » majeſté de permettre que toutes les fem- » mes de ladite ville puſſent faire uſage du » ſabot, afin que leur vertu parût aux yeux » du public exempte des ſoupçons dont on » voudroit les noircir, & confondre ainſi » les calomniateurs & les jaloux ».

Après avoir ſigné cette requête, ils la firent ſigner par tous ceux qui avoient été admis à faire leur cour au roi. Par les médecins & les chirurgiens qui voyoient ſa majeſté. Par tous les officiers de la garniſon qui étoient mariés, & qui ſe divertiſſoient par avance de voir boiter leurs femmes. Et enfin, on envoya de porte en porte la faire ſigner par tous ceux qui étoient mariés. Perſonne n'oſoit refuſer de ſouſcrire. Les

railleries qu'on avoit faites aux premiers qui avoient fait quelque difficulté, avoient préparé les autres à n'en point faire.

Cependant toutes les femmes étoient dans une grande inquiétude. Quelques-unes prenoient la résolution de fortir d'*Alburgetftad*, fi la chofe s'exécutoit, & de n'y rentrer de leur vie. Les plus réfolues difoient : que ce n'étoit qu'un jeu, qu'il falloit faire bonne contenance, & qu'au pis aller, fi elles boitoient, elles ne boiteroient pas feules, *bonté*, madame, difoit un jour la préfidente à la gouvernante & à la femme d'un confeiller, *fi ce maudit fabot, le ciel me le pardonne, alloit faire boiter celles qui n'ont point fait de mal, nous ferions bien attrappées. On croiroit que nous en aurions fait.* Une autre, c'étoit la femme du fubdélégué, lui confeilloit d'emprunter le fabot, comme pour en admirer la beauté, & de l'effayer en cachette. Cette femme étoit l'amie de cœur de la gouvernante. *Je vous remercie*, lui dit-elle, *effayez-le vous-même, & fi vous ne boitez pas, je l'effayerai après.*

Le prince de Félicie avoit informé le roi de ce que le duc de Vaervir avoit dit au

ſujet de la gouvernante, mais il n'y avoit pas moyen de l'exempter de l'eſſai du ſabot. Tout ce qu'on auroit pu faire n'auroit ſervi qu'à perſuader que ſi le ſabot ne l'avoit pas fait boiter, elle n'en méritoit pas moins d'être boiteuſe. Le roi crut donc qu'il falloit ſeulement s'aſſurer du gouverneur, ainſi que des autres maris, en leur faiſant promettre, qu'en cas que leurs femmes vinſſent à boiter, ils leur pardonneroient ſincèrement tout le paſſé, aux conditions qu'elles ne ſe mettroient plus en danger de boiter à l'avenir; & que ſi les maris ne tenoient pas leur promeſſe, on les puniroit ſévèrement. Enfin, le jour fatal arriva.

La garniſon étoit ſous les armes. On avoit fait aſſembler toutes les femmes mariées dans une grande place qui étoit devant le gouvernement, où on avoit fait mettre des chaiſes & des bancs pour les aſſeoir, chacune à-peu-près ſelon ſon rang. Le roi s'étoit fait porter ſur une ducheſſe dans un veſtibule, ou plutôt dans un grand ſallon, au travers duquel on paſſoit de la cour au jardin du gouverneur. Le prince de Félicie, le duc d'Eerhart, le prince de Frycore, le

gouverneur, le lieutenant de roi, les colonels des régimens de la garnison environnoient sa majesté. On avoit fait des échafauds autour de la salle pour placer messieurs les maires & échevins, messieurs du bailliage & présidial, messieurs de la prévôté, messieurs de l'élection & les officiers de la monnoie, qui s'y rendirent tous en habits de cérémonie. Il y eut aussi des places pour les médecins & les avocats, qui pensèrent y avoir dispute pour la primauté du rang. Malgré la présence du roi, ils ne laissèrent pas même que de se dire des injures. Nous vous ruinerons disoient les avocats: nous vous tuerons, disoient les médecins. Laissez-nous seulement vous détacher nos procureurs, disoient les premiers: laissez-nous seulement employer nos apothicaires, disoient les autres. Il y avoit aussi d'autres échafauds & divers gradins, pour les notables de la ville.

Des sergens avec des officiers furent aussi placés dans l'intérieur de la salle, pour servir de garde au roi.

Deux sergens furent postés à la porte qui s'ouvroit sur la cour, & à celle qui s'ouvroit sur le jardin; ils avoient le soin

de les ouvrir & de les fermer, à mesure que les femmes défiloient au travers de la salle, où deux autres sergens étoient nommés pour leur mettre le sabot lorsqu'elles entroient, & le leur ôter quand elles passoient dans le jardin.

Le colonel de la bourgeoisie, avec le lieutenant colonel, les recevoient à la porte de la cour, où chacune étoit amenée selon son rang par le major & l'aide-major de la bourgeoisie. Les capitaines les conduisoient depuis la porte de la cour jusques à celle de la maison, qu'on refermoit dès qu'une étoit entrée, & qu'on n'ouvroit jamais que l'autre ne fût passée dans le jardin. Quand uue femme étoit en marche pour venir au gouvernement, des tambours, des fifres & des hautbois, placés en dehors, annonçoient son arrivée. Quand elle traversoit la cour ; des timbales & des trompettes marquoient son entrée dans le sallon ; & une boîte, à laquelle on mettoit le feu dans le jardin, y annonçoit son passage. Tout se fit avec beaucoup d'ordre.

La première qui parut pour faire l'essai du sabot, fut, ainsi que le rang l'exigeoit, madame la gouvernante. Le colonel & le

lieutenant-colonel qui la reçurent à la première porte, crurent devoir lui faire l'honneur de la conduire jusques à celle du sallon. Elle entra, & fit au roi une révérence de la meilleure grâce du monde. Malgré tous ces apprêts, elle n'étoit pas sûre encore que ce ne fût pas une comédie que le roi se donnoit pour se désennuyer. Le prince de Félicie & le prince de Frycore avoient contribué à le faire croire, afin de donner aux femmes le courage de ne se point trahir par leur résistance, ou par les foiblesses que la crainte du sabot auroit pu leur causer avant l'essai. Madame la gouvernante entra donc avec cette espérance, qui la portoit à montrer plus de résolution que de crainte; mais dès qu'on lui eut chaussé le sabot, elle sentit au premier pas qu'elle boitoit si fort, qu'elle courut en clopinant toute effrayée & toute honteuse, jusques à la porte du jardin, où elle le jeta avec tant de précipitation de son pied, qu'elle ne se donna pas le temps de remettre en mule le soulier qu'on lui avoit ôté.

Le gouverneur se leva avec fureur. La rage étinceloit dans ses yeux. Il vouloit courir après la perfide, mais le roi jetant



Madame la Gouvernante entra donc avec cette espérance qui la portait à montrer plus de résolution que de crainte.

C.P. Marillier Del. | Le Villain, Sculp.

ſur lui un regard ſévère, quoiqu'il eût envie de rire, & le duc d'Eerhart & le prince de Frycore le prenant par le bras, tout-beau, lui dirent-ils, monſieur, ſouvenez-vous de la promeſſe que vous avez faite au roi. Les regards de ſa majeſté, & ces paroles le firent rentrer dans ſon devoir.

Comme le grand bailli étoit veuf, ce fut le tour de madame la préſidente, la même qui avoit inſiſté avec tant d'oſtentation de vertu, pour que le roi fît venir le ſabot. C'étoit une grande femme de quarante ans paſſés, qui avoit été belle, & qui avoit encore de beaux jours. Le préſident n'avoit pas trente ans. Elle l'avoit épouſé par inclination après la mort de ſon premier mari, & lui avoit fait des avantages conſidérables. Mais le gout qu'elle avoit pour lui étoit ſi vif, qu'elle devenoit bourrue autant que jalouſe, quand il étoit avec elle moins amant paſſionné que mari. Ce trop d'amour étoit devenu inſupportable au préſident, qui en galant homme faiſoit de ſon mieux pour lui plaire, & qui y réuſſiſſoit rarement. Il ſoupçonnoit qu'elle boiteroit, ce n'étoit pas ſans raiſon, madame la préſidente boita, comme la femme d'un pro-

cureur ou d'un notaire : on auroit dit qu'elle n'avoit vécu qu'avec des clercs. Elle mit ses deux mains au-devant de son visage, & gagna le jardin, où elle trouva la gouvernante, moitié en larmes moitié en fureur: *Je vous l'avois bien dit*, madame, s'écria la présidente, *que ce maudit sabot feroit boiter celles qui n'avoient point fait de mal, & qu'elles passeroient ainsi pour en avoir fait. Que dira-t-on de nous? Que vont penser monsieur le gouverneur & monsieur le président?* Ce qu'ils devront, dit la gouvernante, & ce que vous & moi ne les empêcherons plus de penser. Croyez-moi, toutes vos exclamations ne servent plus de rien. Notre consolation dépend du nombre de celles qui boiteront comme nous, afin que leur multitude cache notre honte. C'est le dangereux effet du mauvais exemple, le nombre encourage au vice & le maintient, parce qu'il en diminue la honte, ou qu'il en console.

Comme elles parloient ainsi, elles virent arriver la femme du lieutenant général, qui boitoit à ne pouvoir se soutenir. C'étoit une très-grande & grosse femme, âgée de soixante ans. Elle avoit toujours été laide, & si vaine, que ses regards n'étoient qu'or-

gueil : elle étoit si haïe, & son mari aussi, qui n'étoit pas moins orgueilleux qu'elle, qu'on avoit craint que l'orgueil & la laideur de cette femme ne l'eussent mise à l'abri de boiter : mais on eut là-dessus ample satisfaction ; le poids de son corps la faisoit boiter plus pesamment & de plus mauvaise grâce. Ce fut une grande consolation pour les deux autres, que de voir ainsi une femme que son orgueil faisoit tenir si droite auparavant, boiter alors si bas, qu'elle ne pouvoit presque plus se soutenir.

Après elle parut dans la salle une femme si mignonne, qu'on auroit dit qu'on ne la faisoit suivre que pour faire un contraste avec celle qui l'avoit précédée. Elle étoit si déliée & si petite, le visage si blanc & si rouge, avec un air enfantin, quoiqu'elle eût près de trente ans, qu'on auroit dit qu'elle n'en avoit pas seize ; c'étoit une poupée. Elle chaussa le sabot d'une manière plus modeste que timide, marcha, boita, mais boita avec tant de grâces & de légèreté, qu'on battit des mains.

La femme qui vint ensuite offrit un spectacle bien différent. On auroit dit encore qu'on l'avoit fait suivre exprès. C'étoit

la femme du préſident de l'élection. Elle étoit vétue d'une robe blanche toute brillante d'or & d'argent, la plus belle garniture du monde, des diamans; mais ſi boſſue devant & derrière, & ſi laide de viſage, que la beauté de ſes ajuſtemens la faiſoit paroître un monſtre. C'étoit d'ailleurs une impertinente créature, dont l'eſprit mal tourné empêchoit qu'on ne fît grâce aux défauts du corps. On croyoit qu'il étoit impoſſible qu'elle eût pu trouver quelqu'un qui l'eût faite boiter, d'autant plus que ſes grands biens l'avoient fait marier à l'âge de treize ans. Ainſi tout le monde diſoit: pour celle-la, elle ne boitera pas. Elle boita pourtant, & même il y a lieu de croire qu'elle en fit vanité. Ce qui faiſoit la honte des autres, étoit pour elle un ſujet de triomphe. Elle traverſa la ſalle, le derrière de ſa tête appuyé ſur ſa boſſe, & ſes regards auſſi aſſurés que ſi on eût dû lui applaudir. On battit auſſi des mains pour elle.

On vit entrer enſuite une jeune femme de dix-ſept ans, grande & bien faite, les cheveux, les ſourcils & les paupières noires comme jais, le teint blanc comme neige, les lèvres rouges comme un corail

Celle-ci, dit-on, mériteroit bien qu'on la fît boiter; mais elle ne boitera pas, il n'y a que dix jours qu'elle eſt mariée. Point du tout. Elle frémit dès qu'on lui mit le pied dans le ſabot, & ſe précipita en boitant, & en ne faiſant qu'un cri, juſques à la porte du jardin. On la plaignit. Ses parens l'avoient ôtée à un amant qu'elle aimoit, pour la donner à un mari qu'elle n'aimoit pas. C'étoit le ſous-doyen des conſeillers du préſidial.

Enfin toutes les femmes de la magiſtrature & du reſte de la ville, de tout poil, de tout âge, de toutes conditions, grandes, petites, belles, laides, sèches, graſſes, rouges, pâles, jaunes, blanches, noires, firent l'eſſai, & boitèrent, excepté quatre; encore y en eut-il deux qui tirèrent un peu de la hanche.

On peut juger combien ces quatre, & ſur-tout les deux dernières, eurent de mauvaiſes plaiſanteries à ſoutenir de celles qu'elles trouvèrent dans le jardin. Fortes & conſolées par le nombre, elles en étoient devenues impertinentes, non ſans inquiétude pourtant de ce qui leur arriveroit en retournant chez leurs maris.

Ce qu'il y avoit de remarquable parmi ces quatre, c'eſt qu'une d'elles étoit ſans contredit la plus belle femme de la ville, & qu'elle étoit ſéparée de ſon mari ; & qu'une autre, qui étoit auſſi fort belle, avoit épouſé à vingt-ans un homme qui en avoit cinquante, & qui pour lors en avoit cinquante-huit ; car il y avoit huit ans qu'ils étoient mariés.

Cette revue de boiteuſes occupa le roi depuis ſept heures du matin juſqu'à quatre heures du ſoir. Sa majeſté ordonna alors qu'on ſervît dans la ſalle même & dans les appartemens joignans, des tables pour tous ceux qui étoient entrés, qu'on en ſervît auſſi dans le jardin pour les femmes, & dans la cour pour tous ceux qui n'avoient pu être reçus dans la maiſon.

Il y avoit trois jours que les ordres avoient été donnés pour cet effet. On ne vit jamais tant de pâtés, de jambons, de langues fourrées & autres, de cervelats, de bœuf à la mode, de longes de veaux ; tant de faiſans, de poulets, de perdrix froides, de gâteaux, de fruits, de confitures ; enfin de tout ce qui peut commodément ſe diſtribuer. On fit enfoncer des

tonneaux de vin dans la cour, on en donna même en dehors du gouvernement, & on fit ailleurs circuler tant de bouteilles, que la tête de plusieurs des magistrats & des notables s'en ressentit plus que de l'infidélité de leurs femmes.

Allons, dit le roi au premier verre de vin qu'on lui servit, buvons au plus grand nombre : *à la santé des boiteuses*. Le roi but, & la fit boire à la ronde. En même temps on entendit une décharge de toute la mousquetterie de la garnison. Cela commença à mettre en bonne humeur les maris qui étoient les moins déraisonnables : peu de temps après, les autres s'y mirent aussi. Le bon vin & les propos du roi, du prince de Félicie & des deux seigneurs, qui faisoient de leur mieux pour seconder les intentions de sa majesté, les y engagèrent. Cependant, avant que le vin eût trop échauffé les cervelles, mais lors seulement qu'il eut ramené la gaieté, le roi crut qu'il étoit temps de faire faire aux maris des réflexions utiles. La vertu du sabot que vous avez vu, leur dit-il, ne se borne pas à faire boiter les femmes, que le tempérament ou la tendresse ont

fait aller trop loin; quand un homme y met le pied, s'il a promis ce qu'il n'a pas tenu, le pouvant tenir, s'il n'a pas été fidelle à son prince, à son ami, à sa femme, à sa maîtresse; s'il a abandonné ceux qui avoient de la confiance en lui, s'il a marqué une amitié qu'il ne sentoit point, & qu'il ait négligé ceux qu'il en avoit assurés; s'il a séduit une femme par des promesses trompeuses, ou par un amour qu'il exageroit; enfin s'il n'a pas eu le courage de dire & de soutenir la vérité, ou qu'il ait eu au-contraire la foiblesse de la trahir par le mensonge, en quelque cas que ce puisse être, il boite, & même des deux côtés, si on lui change le sabot de pied, & qu'il soit coupable de plus d'une des choses que je viens de dire. Ainsi, messieurs, continua le roi, si vous le jugiez à propos, pour consoler les boiteuses, nous pourrions les engager à demander que leurs maris fissent aussi l'épreuve du sabot tantôt d'un pied, tantôt d'un autre, sur chacun des cas que je viens de marquer: car quoiqu'on puisse dire qu'il y a dans cette ville, & surtout parmi vous, messieurs, un grand

nombre d'honnêtes gens qui ne boiteroient d'aucun pied, je crois pourtant qu'il s'en trouveroit d'autres, & peut-être en assez grand nombre, qui boiteroient, & même des deux. Ainsi nous pourrions après demain faire au sujet des maris ce que nous avons fait aujourd'hui au sujet des femmes. « Ah, sire, s'écria le président, » que votre majesté nous en préserve ! Je » suis un des chefs de la justice, & je » crois que je ne passe pas ni pour mau-» vais sujet, ni pour faux ami, ni pour » flatteur, ni pour menteur, ni pour un » homme qui manque à sa parole ; mais » avec tout cela, sire, j'avoue que je boi-» terois si votre majesté me faisoit essayer » le sabot, & je la supplie que cet aveu » m'en dispense. C'est bien assez que ma » femme boite, elle l'a voulu, ce n'est » pas ma faute, votre majesté en est té-» moin : mais si j'allois à boiter comme » elle, & peut-être des deux côtés, nous » ne pourrions plus marcher ensemble ; » rien ne seroit plus ridicule que de nous » voir clopinant tous les deux à droite, » à gauche, en danger de nous frapper la » tête en nous rapprochant. Et sans vou-

» loir offenser personne, ajouta-t-il, j'ose
» dire que si quelqu'un assuroit qu'il y a
» dans cette ville plusieurs honnêtes gens
» qui ne boiteroient ni de côté, ni d'au-
» tre, & qu'on lui fît chausser le sabot,
» il boiteroit sur le champ. Ainsi je le ré-
» pète, sire, avec tout le respect que je
» dois, je supplie votre majesté de me
» dispenser de l'épreuve ». Et pourquoi n'y passeriez-vous pas comme les autres, monsieur le président, dit le lieutenant général, & ne boiteriez-vous pas, si tout le reste doit boiter? Parce que j'avoue que je boiterois, répondit le président, & qu'il est injuste de donner la question à un homme qui avoue de bonne foi ce qu'on lui demande. Vous avez raison, dit le roi, vous êtes un bon & galant homme, monsieur le président, & je vous dispense de l'épreuve. Mais, sire, dit le lieutenant criminel, dont la femme avoit boité tout bas, sur ce que votre majesté dit du sabot, l'épreuve seroit plus sévère pour nous que pour nos femmes; car elle ne les fait boiter que pour une chose, & elle nous feroit boiter pour plusieurs. C'est, répondit le roi, que vous n'avez attaché

la vertu des femmes qu'à une chose, où vous avez encore moins consulté la vertu que vos intérêts & votre esprit de domination : car si c'est une vertu que de s'abstenir de ce que vous leur défendez, pourquoi vous le permettez-vous? Pourquoi n'êtes-vous pas déshonorés d'une faute qui déshonore vos complices, qui n'y tomberoient souvent point, si vous n'employez toute sorte de soins & d'artifices pour les séduire. C'est vous qui les rendez coupables, & vous ne voulez pas l'être ; ce sont vos fautes qui les déshonorent, & vous ne voulez pas être déshonorés : il n'y a rien de plus injuste. Peut-être pensez-vous, dit le roi, en regardant le prince de Félicie, le duc d'Eerhart & le prince de Frycore, que ce discours ne me sied point, à moi qui ai jeté par une fenêtre une maîtresse qui m'étoit infidelle : mais malgré le tempérament violent que vous me connoissez, je vous proteste que si elle m'avoit avoué qu'un nouveau goût la portoit à me quitter, je le lui aurois pardonné ; & qu'en la jetant par la fenêtre, je n'étois irrité que de sa perfidie, & non de ce qui peut être appelé un écart

en amour. Votre majesté nous permettra de lui remontrer, dirent le lieutenant criminel & quelques-uns des magistrats, que c'est précisément ce qui nous irrite contre nos femmes : elles nous ont promis ce qu'elles ne nous tiennent point; elles nous caressent, elles font les vertueuses, lorsqu'elles nous trahissent; n'est-ce pas perfidie? Il faut bien distinguer, reprit le roi, entre une femme & une maîtresse. Une maîtresse peut vous quitter quand il lui plaît, elle n'est pas obligée de vivre avec vous; c'est perfidie que de vous tromper, rien ne l'y oblige : mais une femme est liée avec vous, & liée pour toujours avec vous, qu'on l'a peut-être forcée d'épouser contre son inclination, ou qui avez avec elle des manières qui la détachent malgré qu'elle en ait. Que voulez-vous qu'elle fasse? Elle ne peut vous quitter. La nature a ses droits, le cœur en veut jouir; un autre que vous lui plaît, elle trouve avec lui les douceurs qu'elle devroit goûter avec vous, & qu'elle n'y trouve point; elle se livre, elle a la bonté de vous le cacher, elle vous craint, elle veut vous épargner l'injustice de la

punir de vos propres défauts ; vous lui reprocheriez qu'elle ne vous aime pas, lorsque vous ne faites rien pour vous rendre aimable ; vous feriez bourru, colère, emporté, chagrin, elle redouble de soins pour vous cacher ce qui pourroit vous déplaire ; vous appelez cela perfidie ? Ce n'est qu'une prudente dissimulation, moins criminelle que ne feroit l'imprudence. S'il y a de la perfidie, ce n'est qu'une perfidie nécessitée, qui vient d'une crainte ou d'une bonté dont vous devez leur tenir compte. Si cela est ainsi que votre majesté le dit, & qu'on doit en convenir, répondit le président, il faut convenir que ce sont les liens du mariage indissoluble qui obligent les femmes à cette perfidie ; & qu'ainsi il seroit à souhaiter que les loix que le feu duc de Félicie a établies à l'égard du mariage, fussent aussi établies dans ce royaume. Peut-être cela se fera-t-il quelque jour, dit le roi. Nous les enrégistrerions de bon cœur, dit le sous-doyen des conseillers, qui avoit le cœur navré de ce que sa bossue étoit encore devenue boiteuse. En vérité, dit le prince d'Eerhart, n'est-ce pas injustice

que d'aimer ce qui n'eſt point aimable ; & l'exiger, n'eſt-ce pas prétendre l'impoſſible ? Lorſqu'une femme hautaine, chagrine ou avare rend ſa maiſon déſagréable à ſon mari, ſe croit-il coupable de ſe faire ailleurs un attachement qui l'en conſole ? Point du tout. Il en rejette la faute ſur ſa femme. Avouons-le de bonne foi, meſſieurs, les femmes n'ont que trop ſouvent ſujet de juſtifier de même leur conduite. Ce n'eſt pas que le roi veuille déclarer innocentes celles qui manquent aux engagemens qu'elles ont pris, ou qui même n'ont pas aſſez de courage pour ſacrifier une tendreſſe de cœur aux égards qu'elles doivent à leur réputation, & au reſpect qu'elles doivent au nom de leur mari ; elles ſont coupables ſans doute : mais ne doit-on pas excuſer leurs foibleſſes ? Ne devons-nous pas leur pardonner des fautes dont nous ſommes toujours les complices? Et ſi manquer à leurs engagemens eſt un crime, pour quel autre crime le ſabot feroit-il boiter leurs époux ? N'eſt-ce pas manquer à ſes engagemens, que de ne pas tenir ce qu'on a promis, quand on a pu le tenir ? Un ſujet qui n'eſt pas fidelle

son prince, ne manque-t-il pas aux engagemens de sa naissance ? Un homme ne manque-t-il pas aux engagemens de l'amitié & de l'amour, s'il manque à son ami, à sa femme, à sa maîtresse ? S'il abandonne ceux qui ont de la confiance en lui, ne manque-t-il pas aux engagemens de l'humanité ? S'il marque une amitié qu'il ne sent point, ou qu'il néglige ceux qu'il en avoit assurés, n'est-ce pas perfidie, & manquer aux engagemens de l'honneur, aussi bien que d'avoir la bassesse de n'oser soutenir la vérité, ou de la trahir par le mensonge ? Ainsi, messieurs, si manquer à ses engagemens, est un crime qui puisse faire boiter les femmes, pourquoi les hommes seroient-ils exempts de boiter, s'ils en sont coupables ? C'est pourquoi, dit Forteserre, je crois que nous ferons bien de faire passer après demain les hommes par l'essai du sabot. Ce sera une consolation pour les pauvres boiteuses. Qu'en dites-vous, monsieur le gouverneur ? Ce qu'il vous plaira, sire, répondit le gouverneur. Je ne crains point de boiter pour ce qui regarde les engagemens de mon métier. Oui, bien pour les engagemens de votre

métier, dit le prince de Fricore. Tout le monde ſait que vous êtes un bon officier & un bon ſerviteur du roi: mais pour ce qui regarde le premier & le plus important de tous les métiers, le métier de l'honnête homme, ce à quoi la probité engage, par cela même qu'on eſt homme, n'y avez-vous jamais manqué? Comment, monſieur, répondit le gouverneur, manquer à la probité? Ne vous fâchez pas, monſieur le gouverneur, reprit le prince. Vous ſouvient-il d'*Everyville*, où vous étiez en garniſon? Vous ſouvient-il qu'il y avoit dans cette ville une fort jolie fille que vous avez mariée à un ſuiſſe, après lui avoir fait eſpérer pendant trois ans que vous feriez ſon époux, & qui, ſous cette eſpérance, quitta la maiſon de ſon père, pour vous ſuivre à *Otherſtad?* Vous ſouvient-il de cette pauvre petite blonde de *Fulanbourg*, auprès de qui vous feignîtes une paſſion ſi vive, que vous parvîntes enfin à vous en faire aimer, & dont la paſſion pour vous devint ſi tendre & ſi ſincère, qu'elle a fait le malheur de ſa vie? Je ne vous en dis pas davantage. C'eſt une autre affaire, répondit le gouverneur. Si

Si vous croyez, mon prince, que la galanterie fasse boiter, vraiment je boiterois. Et qu'ont fait vos femmes, dit le prince, que des galanteries? Elles vous ont manqué de foi, vous en avez manqué à d'autres. Peut-être même y a-t-il plusieurs femmes parmi celles qui boitent dans le jardin, qui n'ont point manqué à leurs maris, & qui ne boitent que pour quelqu'aventure qui a précédé leur mariage. Mais les maris sont des tyrans, qui veulent qu'on se soit conservé pour eux, lors même qu'on ne les connoissoit pas. Si votre majesté me permet de dire mon sentiment, interrompit le prince de Félicie, je répéterai ce que j'ai déjà proposé, qu'elle dispense ces messieurs de l'essai du sabot, aux conditions qu'avouant sincèrement à leurs femmes qu'ils auroient boité comme elles, s'ils avoient été mis à l'épreuve, ils leur pardonnent de tout leur cœur tout le passé, & que se réconciliant parfaitement, on ne songe plus de part & d'autre qu'à remplir avec joie les devoirs de l'honneur & de l'amitié. L'amour même s'y joindra, pourvu qu'on soit attentif à chercher réciproquement à se plaire. Si quelqu'un n'est pas dans ces dispositions,

votre majesté peut sur le champ lui faire faire l'essai du sabot, & même le lui faire faire des deux pieds. Tous ceux qui étoient présens, applaudirent à la proposition du prince de Félicie. C'est là où le roi vouloit les réduire. Il leur fit donc promettre qu'ils se réconcilieroient si parfaitement avec leurs femmes, qu'ils ne leur donneroient aucun désagrément au sujet du passé, & les assura que si quelqu'un d'eux y manquoit, non-seulement on le feroit boiter des deux jambes, mais qu'il seroit même plus sévèrement puni, s'il en étoit besoin.

On détacha quelques magistrats de ceux qui avoient l'honneur d'être à la table du roi, pour aller informer les autres tables de la résolution qu'on venoit d'y prendre. On envoya même en instruire ceux qui étoient dans la cour. Tout le monde acquiesça à ces résolutions, excepté quatre ou cinq hommes du bas peuple. Ils crurent leur honneur outragé, & jurèrent qu'ils casseroient les bras & les jambes à leurs femmes. Rien n'étoit plus plaisant que de voir les exclamations qu'ils faisoient au sujet de leur honneur. On eut beau les menacer du sabot, leurs voisins eurent beau leur faire

des remontrances; ils dirent que quand ils devroient boiter des deux jambes, que quand le roi devroit les faire pendre, ils ne souffriroient pas que leurs femmes les eussent ainsi *affrontés*, sans les en punir. Ils traitèrent leurs voisins de lâches, qui n'avoient pas plus d'honneur que s'ils étoient des gens de condition. Enfin, on fut obligé d'aller chercher le sabot, croyant par-là les mettre à la raison. On le fit essayer des deux côtés aux deux plus résolus. Ils boiterent si bas, que quand ils faisoient un pas d'un côté, ils avoient peine à se redresser de l'autre. Cependant ils juroient toujours qu'ils vengeroient leur honneur outragé, & que dès qu'ils tiendroient leurs femmes chez eux, ils les tueroient, ou du moins les battroient tant, qu'elles n'en échapperoient pas. On informa le roi de leur folie. On les fit mettre en prison, dans le dessein de les bannir comme perturbateurs du repos public, avec défense de rentrer dans *Alburgetstad*, sur peine de la vie. Pour les trois autres, dès qu'ils virent boiter leurs camarades, ils promirent tout ce qu'on voulut.

Alors le roi fit donner l'ordre d'avertir la garnison, qui étoit toujours sous les armes,

de faire une nouvelle & double décharge au signal d'une santé qu'il devoit bientôt boire. Peu de temps après, ayant démandé un grand verre, sa majesté fit dire à toutes les tables qu'elle portoit *la santé des Boiteuses & Boiteux qui vouloient marcher droit.* On la but au bruit d'une double décharge de mousquetterie, suivie des fanfares, des trompettes, du bruit des tambours, des fifres, des tymbales & des hautbois. Enfin la gayeté ayant banni l'humeur noire, le roi proposa de faire rentrer les boiteuses, & que la réconciliation fût publique. Les maris y consentirent. Tout se passa si bien, que celles qui n'avoient jamais aimé leurs maris, conçurent en ce moment-là, pour eux plus, ou du moins autant d'amour qu'elles en eussent jamais senti pour un amant; & que celles qui les avoient aimés, sentirent la tendresse se renouveler dans leur cœur. Il n'y eut que le gouverneur & le lieutenant-général qui au premier instant firent une grimace si extraordinaire, que le roi & le prince de Félicie eurent beaucoup de peine à s'empêcher de rire.

Pour confirmer un oubli néceſſaire, & l'entretenir en prolongeant la joie, le roi

voulut que la journée finît par un bal. On fit passer les hautbois dans le jardin, où on ordonna des illuminations. On envoya chercher les violons pour le sallon & les appartemens. Le peuple eut la permission d'entrer partout. Le roi se fit reporter dans sa chambre, où les princes & ducs le suivirent, & où ils passèrent la nuit à s'entretenir du plaisir qu'ils auroient à raconter à Bititibi toutes les singularités de cette journée.

On dormit le lendemain, pour se dédommager de la veille. Il y a lieu de croire que si, en scellant la réconciliation, les maris n'eurent pas pour leurs femmes toute l'ardeur des amans, les femmes marquèrent à leurs maris toute la tendresse des maîtresses. La prudence vouloit qu'elles n'oubliassent rien pour convaincre de la sincérité de leur repentir.

Cependant, pour empêcher de croire que le roi n'avoit regardé le libertinage des femmes que comme un jeu, & non pas comme un crime qui les deshonoroit, quelque peu vertueux que fussent d'ailleurs leurs maris; & qu'on n'interprétât ainsi au désavantage de la vertu ce que Sa majesté

n'avoit dit & fait que pour prévenir les suites d'injures, dont au fond la blessure est peut-être incurable; ce prince fit inviter à dîner les quatre femmes qni n'avoient point boité. Il fit aussi inviter leurs maris, quoique deux des quatre fussent de la plus simple bourgeoisie. Le roi & le prince de Félicie dînèrent avec les femmes; honneur qu'il ne fit depuis ce jour-là à aucune autre, pas même à la gouvernante, à qui le chagrin, le dépit ou la fatigue firent garder le lit jusques au départ du Roi.

Le duc d'Eerhart & le prince de Frycore eurent à leur table les quatre maris. On ne peut s'imaginer la joie que ces quatre couples ressentirent de l'honneur qu'ils reçurent, combien ces femmes se félicitoient intérieurement d'avoir été sages, combien les maris se glorifioient aussi intérieurement de l'honneur que la vertu de leurs femmes leur procuroit, & combien cette distinction redoubla dans leurs cœurs leur amour & leur confiance pour elles. En faisant ce qu'on doit pour rendre heureux ceux avec qui on a à vivre, c'est travailler à son propre bonheur. Le roi ne se contenta pas de cette marque de distinction; il but en géné-

ral *à la santé des femmes qui n'avoient rien fait qui dût les faire boiter*; & ensuite il but à la santé de chacune des quatre qui avoient l'honneur d'être à table avec sa majesté, & à chacune de ces santés la garnison, qui étoit par ses ordres sous les armes dans la place du gouvernement, fit une décharge à laquelle répondit tout le canon des remparts.

Après le dîner, le roi qui avoit eu la bonté de dire mille choses obligeantes, tant aux quatre maris qu'aux quatre femmes, ajouta qu'il y avoit deux choses sur lesquelles il vouloit être éclairci. L'une, dit-il, en s'adressant au mari de la plus belle, c'est de savoir pourquoi vous ne vivez pas avec votre femme, qui est sans contredit la plus belle femme de la ville, & que l'épreuve du sabot a fait voir aussi sage qu'on peut le souhaiter. Sire, répondit cet homme, j'ose assurer votre majesté qu'il n'y a point de femme dans le monde que j'estime plus que la mienne, je reconnois en elle toutes les grandes qualités qui méritent une véritable estime : quoiqu'il y ait du temps que je sois son époux, je la trouve encore si belle, que quand je la regarde avec attention, je sens dans mon cœur des transports

d'amour qu'il m'afflige de réprimer ; je m'en ſuis ſéparé pour la rendre heureuſe, ou du moins moins malheureuſe, en ne la troublant plus par la préſence d'un homme dont le caractère n'a pu mériter un amour aſſez tendre, pour vaincre en elle une incompatibilité d'humeur qui me faiſoit extrêmement ſouffrir. Si cela eſt ainſi, dit Forteſerre, vous avez raiſon de vous être ſéparés. Les premiers ſoins, & la complaiſance la plus vive doivent ſans doute venir d'abord de l'époux ; mais ſi le cœur de la femme n'y répond pas, le lien du mariage devient un eſclavage pénible, où la différence de l'humeur ternit la joie & augmente les peines. Avec une femme vertueuſe, un mari qui n'en eſt pas aimé peut être extrêmement à plaindre, & elle devient à plaindre elle-même. Cette belle femme ne put alors retenir ſes larmes : vous les donnez, lui dit ſon mari d'un ton pénétré de douleur, vous les donnez au regret de ne pouvoir m'aimer ; c'eſt votre vertu qui vous les fait répandre, & non l'amour. J'en donne tous les jours au regret de n'avoir pu le mériter. Il ſe retira dans l'embraſure d'une fenêtre en finiſſant ces mots, pour cacher une émo-

tion qui lui alloit aussi coûter des pleurs. Voilà deux personnes que je plains extrêmement, dit le roi; mais c'est d'eux seuls que peut venir le remède. Rien ne me convainc mieux de la sagesse des loix du feu duc de Félicie, concernant le mariage.

Pour vous, monsieur, dit-il, en s'adressant à celui qui avoit épousé à l'âge de cinquante ans une très-belle fille, qui n'en avoit pas vingt, dites-moi, je vous prie, comment, malgré la différence de l'âge, & dans huit ans de mariage, vous avez pu vous conserver la fidélité d'une femme aussi belle & aussi aimable. Sire, répondit cet homme, je ne puis l'attribuer qu'à sa vertu & à mon bonheur. Si j'y ai contribué, ce ne peut être que par le soin que j'ai eu de me montrer tel avant le mariage, qu'elle m'a toujours trouvé depuis; ou plus attentif encore à lui plaire. Sire, dit la femme, je puis rendre à votre majesté un meilleur compte que mon mari. J'ai toujours cru, il est vrai, qu'une femme devoit se respecter assez pour ne rien faire qu'elle pût se reprocher; mais malgré cela j'aurois peut-être boité comme une autre, si j'eusse fait mon choix avec moins de précaution que je n'ai

fait. Lorsqu'il me recherchoit en mariage, il y avoit trois ou quatre jeunes gens qui me faisoient le même honneur. Ils m'aimoient tous autant qu'on le dit ordinairement, au moins vouloient-ils me le faire croire. J'étois à leurs yeux une personne accomplie; il n'y avoit que lui qui me trouvoit des défauts, & qui osoit m'en parler. Cela me déplut d'abord; je lui dis un jour pourquoi il vouloit m'épouser, puisqu'il me trouvoit des défauts. C'est, me répondit-il, en relâchant un peu de sa sincérité, que je vous en trouve moins qu'à une autre, & que je vous aime assez pour souhaiter que vous n'en ayiez point du tout, si cela est possible. Je fis alors cette réflexion, puisqu'il reconnoissoit mes défauts, qu'il avoit le courage de m'en avertir, & qu'il avoit pour moi des empressemens aussi vifs, & des attentions aussi délicates que les autres, il falloit qu'il m'aimât le plus parfaitement; qu'il n'étoit ni flatteur, ni trop aveugle; qu'ainsi je ne pouvois mieux faire que de l'épouser. Son attachement ne s'est point démenti; je serois bien indigne si je manquois à celui que je lui dois. Voilà des époux, dit le duc d'Eerhart, qui n'ont pas

besoin des loix du feu duc de Félicie. Aussi ces loix-là, reprit le roi, ne les obligeront-elles pas à se séparer. Je voudrois bien que les deux premiers fussent aussi raisonnables. Pourquoi n'être vertueux qu'à moitié? Sire, répondirent-ils en se rapprochant du roi, nous venons de prendre une ferme résolution de mettre dans notre union tant d'attention & de complaisance, que nous nous réunissons aujourd'hui pour ne nous séparer jamais. Je le souhaite de tout mon cœur, dit Forteserre; je veux savoir ce qui en sera; je donnerai ordre qu'on m'en informe.

Après les avoir assurés tous de sa protection, fait un présent de ginguets d'or aux hommes, & promis aux femmes de leur envoyer à chacune un diamant, qui seroit en même temps le symbole de leur vertu, & une marque de son estime; ce grand roi, avant que de les congédier, voulut les honorer, ou plutôt honorer en elles la vertu, en leur donnant à chacune un baiser. Je me ferai honneur, leur dit-il, du baiser que je vous donne; qui peut se vanter d'avoir donné dans sa vie un baiser à quatre femmes telles que vous?

Toutes ces distinctions excitèrent vivement l'envie des boiteuses, qui s'en trouvoient très-mortifiées ; mais ce fut un excellent exemple pour les filles qui n'avoient encore rien fait pour boiter. L'ignominie des unes, l'honneur que reçurent les autres empêcha de tomber plusieurs filles qui étoient sur le bord du précipice, & qui, sans cet aiguillon de la vanité, auroient peut-être boité des deux jambes.

Cependant les boiteuses, jalouses même des filles qui ne boitoient pas, portèrent les jeunes gens de la ville à présenter au roi une requête, pour qu'il plût à sa majesté de faire passer toutes les filles de la ville par l'épreuve du sabot. Mais le roi craignant que cela n'empêchât trop de mariages, refusa, sans en dire la raison. On la devina sans beaucoup de peine.

Deux jours après Forteserre, extrêmement ennuyé à *Alburgetstad*, malgré les scènes qu'il s'y étoit données, en partit pour Bititibi. Son genou étoit encore si foible, qu'il ne pouvoit marcher que lentement, & qu'avec beaucoup de précaution. On craignoit les accidens de la chaise de poste. On disoit même que le seul

mouvement ſeroit très-nuiſible ; mais on prit toutes les précautions dont on put s'aviſer, & il arriva enfin trois jours après dans le lieu charmant où étoit ſa chère princeſſe de Blanchebrune. Elle avoit été informée du départ de Forteſerre par un courier dépêché deux jours auparavant. Titi en avoit été informé de même, & la joie étoit grande dans les deux cours, par l'eſpérance de leur prompte réunion.

Forteſerre, qui ne vouloit pas retarder la joie que Titi auroit de revoir ſa chère Bibi, ne reſta qu'un jour à Bititibi, où on ne laiſſa que le ſeul capitaine Poirau. La vie qu'on avoit menée dans cette maiſon avoit été ſi douce, qu'il ne falloit pas des motifs moins preſſans pour ſe réſoudre à la quitter. Madame Abor, ſurtout, ſentoit une peine infinie. Elle avoit aſſez de raiſon pour ſuivre ſon mari & ſa fille, mais elle n'en avoit pas aſſez pour ſe mettre au-deſſus des inconvéniens du nouveau genre de vie qu'elle alloit mener ; du moins cela lui coûtoit des efforts pénibles. L'ambition de voir Bibi reine ne la dédommageoit point, parce qu'elle connoiſſoit la vanité des grandeurs hu-

lui demanda du tabac de sa belle tabatière. Il l'ouvrit & la présenta à la princesse qui, après avoir pris du tabac, prit la tabatière pour la considérer. Après l'avoir considérée quelque temps, elle fit un petit écart à gauche, & se tourna pour l'ouvrir promptement en cachette, & voir ce qui en arriveroit. Tout le tabac se répandit. Le prince de Félicie, qui s'étoit douté de quelque chose, & qui du coin de l'œil avoit épié la princesse, vint alors tout près d'elle en baissant les yeux pour y cacher la joie qui y éclatoit malgré lui; il tira son mouchoir, & sans proférer un seul mot, essuya promptement une longue traînée de tabac qui étoit sur la robe de Gracilie. Elle étoit devenue plus rouge que du feu, & lui rendit la tabatière sans oser lui parler. Ayez la bonté, madame, dit le prince, de considérer le rubis balais qui y brilla dès le premier jour, & qui efface tous les autres diamans par sa beauté, & de vouloir bien le comparer avec celui de votre bague. La princesse le fit, & les trouva si semblables, qu'elle crut y entendre un mystère qui s'expliquoit favorablement pour elle & pour le prince.

Elle lui rendit cependant la tabatière, ſans lui rien dire ; leurs regards ſe rencontrèrent alors, & reſtèrent fixés quelques momens. Qu'ils ſe dirent de choſes ſans parler ! quelle effuſion de cœur ! que de douceurs ! que de ſenſibilité ! que de charmes ſe communiquèrent à leurs ames ! qu'ils éprouvèrent parfaitement qu'il peut y avoir entre des êtres ſenſibles une communication de ſentimens, dont ils ſe pénétrent en un inſtant d'une manière plus vive, plus étendue, plus touchante, plus perſuaſive mille fois, & plus éloquente, que les plus beaux diſcours ! Ils ne ſe parlèrent point. Ils ſe dirent plus de choſes qu'on n'en peut exprimer. Tout ce qui peut aſſurer de la tendreſſe la plus vive & la plus pure, de la fidélité la plus parfaite ; tout ce qui peut marquer l'état d'une ame ravie & tranſportée de ſon bonheur, leurs yeux ſe le dirent en un moment, & ſi bien, qu'ils ſe bornèrent à ce langage.

La joie dont le cœur du prince de Félicie fut pénétré, ranima celle qui lui étoit naturelle. Il redevint vif, enjoué, charmant, il fit la joie du reſte du voyage.

Tout le monde fut ſurpris de ſon changement, & Bibi l'en félicita, ſans vouloir pénétrer, dit-elle, ce que vous m'avez dit qu'il falloit feindre de ne pas pénétrer.

Le huitième jour du voyage, on n'avoit plus que trois heures de chemin à faire pour arriver auprès de Titi; la joie redoubloit dans tous les cœurs, lorſqu'on vit paroître un nuage ſi épais, qu'on pouvoit dire à la lettre que le ſoleil en étoit éclipſé. On craignoit un orage affreux; les gardes qui accompagnoient le roi de Forteſerre, & tout ce qu'il y avoit de gens à cheval avoient déjà déployé leurs manteaux, le peuple qui étoit ſorti en foule hors de la ville, s'attendoit à être inondé. Le nuage baiſſoit, & l'obſcurité augmentoit ſans-ceſſe. Nous allons être ſubmergées, diſoient les princeſſes, notre entrée ne ſera guères brillante. Bibi en étoit fâchée: elle craignoit preſque que cela ne fût un mauvais augure. Cependant une odeur délicieuſe parfumoit l'air, & l'on vit tomber de petits flocons blancs, que tout le monde prit pour de la neige. C'étoit des fleurs d'oranges, de citrons, de jaſmins, de violettes, de muguets, de

giroflées, d'œillets, de tubéreuſes même, & autres ſemblables, qui continuèrent de tomber ainſi, juſqu'à l'arrivée du roi de Forteſerre dans la capitale, ou plutôt juſqu'à l'arrivée de Bibi; car c'étoit pour en marquer le jour par quelque choſe de merveilleux, que Diamantine avoit envoyé ce nuage. Les toits de toutes les maiſons ſe trouvèrent couverts de fleurs, les rues en étoient toutes parſemées, & les campagnes à plus de deux lieues à la ronde. Ces fleurs rappelèrent dans l'automne les zéphirs du printems. Ils ſe divertiſſoient à les tranſporter, tantôt à les amonceler, tantôt à les répandre. L'air en reſta parfumé pendant plus d'un mois. Le peuple regarda cet événement comme un miracle, & le prit pour un heureux préſage.

LIVRE HUITIÈME.

Retour de Forteſerre à la Cour de Titi, ſon mariage avec la princeſſe Blanche-brune, celui de Titi avec Bibi, du duc de Felicie avec la princeſſe Gracilie. Fin du roman.

LE peuple étoit venu au-devant de la cour, & animoit par ſes cris de joie la route que la fée avoit couverte de fleurs. Titi regardoit Bibi avec des yeux d'amour. Il ſembloit lui dire : je jouis d'un bonheur bien rare, & que mes égaux ne connoiſſent point ; j'élève ſur un trône celle que j'aime ; j'ai des amis, ils ſont heureux : un roi m'aime & ſe plaît à ma cour.

Les apprêts du mariage ne furent différés que le temps néceſſaire à l'arrangement des fêtes, & ce temps étoit long, car les rois ſont plus malheureux qu'on ne penſe. Il faut, même dans leurs amuſemens, le concours de tant de monde, que rien ne ſe fait auſſi vîte qu'ils le déſirent, & auſſi ſecrétement qu'ils le voudroient. Déjà les premiers

de la cour ſavoient quel habit on porteroit, & à quel rang on danſeroit : les autres de moindre qualité avoient leur place marquée ainſi que leur parure ; le peuple eut la ſienne, il devoit danſer non point à la cour, mais dans la capitale, au milieu d'une halle qui devoit être agréablement décorée.

Mais Titi & Bibi, toujours plus ſenſibles malgré leur bonheur, rendirent une déclaration qui mérite d'être rapportée en entier. « Chers ſeigneurs, ſujets & amis, honneur » & ſalut à tous : nous connoiſſons ſi parfai- » tement l'extrême affection que vous nous » portez, que nous ſommes aſſurés d'avance » des ſoins que vous allez vous donner pour » rendre la fête brillante. Nous nous em- » preſſons de vous mander que de beaux » habits, qui vous coûteroient cher, & qui » peut-être ſeroient ruineux, ne ſont pas » ce qui rendra à nos yeux la fête ſuperbe. » Venez-y avec contentement, déployez » devant nous un air de joie, que nous » puiſſions dire à part nous : ce bonheur ne » ſera pas payé par les regrets du lende- » main. Nous vous ordonnons de ne paroî- » tre que dans le coſtume que nous avons » déjà preſcrit. Croyez que les bons rois

» sont bien plus satisfaits de la félicité uni-
» verselle qui dure toujours, que d'un mo-
» ment de fête qui s'évanouit en fumée ».

Cette déclaration fut reçue avec transport, & chacun se disoit : voilà donc une fête qui ne nous ruinera point. Titi alla plus loin, il annonça que six jours après les nôces il donneroit une audience à ses sujets, & qu'il seroit permis à chacun de lui exposer le tableau fidèle de ses besoins. Mon bonheur, disoit-il, seroit empoisonné dans les bras de ma reine Bibi, si un souvenir importun me rappeloit un de mes sujets qui fût dans la peine.

Il n'avoit pas achevé de prononcer ces paroles, qu'il entendit grater à la porte. Il ouvrit; c'étoit la fée Diamantine; elle étoit dans l'ajustement d'une jeune personne de quinze ans: un bouquet au milieu du sein & des fleurs sur la tête. Elle fit sa révérence, & en se relevant Titi découvrit une belle couronne ornée de pierreries d'un éclat éblouissant: elle étoit posée sur des sacs d'argent, sur lesquels étoit écrit : *sacs inépuisables suivant l'usage*. Embrassez-moi Titi, dit la fée, votre souhait m'a touchée, je vous apporte de quoi satisfaire aux be-

soins de vos sujets ; c'est de l'or, c'est de l'or qui ne doit jamais manquer à un roi. Il faut qu'il fasse si bien qu'il en ait toujours assez pour subvenir aux besoins des souffrans. Mais je vous préviens que ces sacs inépuisables, tant que vos bienfaits tomberont sur les vrais malheureux, seront épuisés toutes les fois que des indiscrets, des avares & des ingrats viendront implorer votre assistance. Je vous préviens, Titi, que c'est par ces épreuves que vous apprendrez à connoître les hommes ; quand vous les connoîtrez...... mais non..... l'expérience vous apprendra le reste de ma prédiction.

Et vous Bibi, vous êtes belle, gracieuse ; mais il faut opter entre ces deux dons ; voyez, imaginez lequel des deux convient mieux à une reine ; la beauté est un avantage précieux, il est vrai, quand on ne s'occupe que de soi, & ce n'est pas là le soin qui doit être le premier dans la tête d'une reine. Bibi lui coupa la parole & demanda à haute voix : je veux toujours être gracieuse à tout le monde : n'est-ce pas, cher prince ? On est toujours belle, quand on est gracieuse, reprit Titi. Ainsi,

dit la fée, Bibi fera toujours gracieu... sans préjudice, dit Bibi, du don de mé... morphose que vous m'avez donné; car... veux prendre tant de figures aimables po... plaire à Titi! Le prince se jeta à ses g... noux, & la fée prit ce moment pour l... baiser tous les deux au front. L'Éveillé e... troit, & quoiqu'il fût prince de Félicie... il avoit conservé toute la gaieté d'un pag... il frappa légèrement sur le blanc cou de ... fée: elle tourna la tête, & elle ne put ... défendre d'un de ces baisers de surprise ... ont aussi leur prix. Vous allez régner, ai... ble prince, lui dit-elle, dans des états où... divorce est permis; je vois loin dans l'aven... & je crois que vous trouverez un jour cett... loi très-sage; elle n'a pas été faite sans i... tention; car les princes ont toujours l'éni... me de celles qu'ils font. Adieu, cher pag...

La princesse Blanchebrune devoit épous... le roi Forteserre; mais ce roi qui ne diso... pas non, & qui recherchoit sa main ave... l'empressement d'un jeune homme, ave... dans la tête des fantaisies si plaisantes, qu... en devenoit injurieux aux dames. Il n'éto... pas content d'avoir fait boiter presque tout... les femmes *d'Alburgetstadt*, il vouloit fai...

enco

encore une nouvelle épreuve ; une de celles, prétendoit-il, qui ſont néceſſaires pour être sûr qu'on ſe convient ; car j'en ai tant vu, continuoit-il, qui faiſoient des mauvais ménages, parce que l'un étoit froid & l'autre chaud, que je ne voudrois pas de la princeſſe, ſi elle n'étoit pas douée des qualités analogues aux miennes ; car il s'en faut bien que mon amour ſoit détaché des ſens. C'eſt par les ſens que j'aime, c'eſt par eux que je veux être aimé. Il fit cet aveu tout haut. Jugez avec quels yeux les princeſſes le regardèrent. Il n'en fut point déconcerté ; & il répétoit à demi voix des ſens ! Un peu, pas beaucoup. Avec cela jamais de querelle. Les princeſſes feignoient de ne point l'entendre ; mais enfin, Diamantine prit la parole. Que voulez-vous donc dire prince, avec votre refrain ? Expliquez-vous. J'entends, répondit le roi Forteſerre, que j'aime, & que j'idolâtre la princeſſe, & que je vais être malheureux en l'épouſant, ſi elle n'a point dans ſon naturel ces diſpoſitions qui font les bonnes femmes. Vous êtes plaiſant, lui répondit la fée, avec vos précautions. La princeſſe eſt bien élevée, elle eſt jeune, elle eſt comblée de tous les dons de

la nature. Mais vous devriez y voir ces qualités qui valent mieux, ces vertus douces, ce caractère sensible & compatissant qui sait inspirer le respect même à son mari, quelque grand roi qu'il puisse être. La princesse Blanchebrune leva en effet les yeux sur le roi : ses beaux yeux avoient un maintien de noblesse, une expression de réserve mêlée de tant d'agrémens, & du plus joli sourire qu'on ait jamais vu, que le roi tomba à ses pieds. Ah! princesse, en voilà déjà beaucoup. Que ne m'inspirez-vous pas? Blanchebrune avoit abandonné sa main au roi qui la couvroit de baisers, & elle ne put se défendre de serrer un peu légèrement celle du roi. Aussi-tôt il se releva avec des transports singuliers, j'en ai vu assez, dit-il à la fée, je suis content. Qu'avez-vous vu? lui répondit-elle : moi qui vous suivois attentivement, je n'ai rien soupçonné. Ah, dit-il, c'est que pour soupçonner cet accord enivrant de la plus tendre sympathie, il faut aimer; pour en deviner l'expression, l'effet qu'elle produit dans nous, il faut aimer. J'avois la main dans celle de la princesse. Jusques-là, c'étoit moi seul qui brûlois, qui sentois, qui l'appelois. Mais elle a enfin

ſerré, preſſé la mienne. Alors c'eſt elle qui a ſenti, c'eſt elle qui m'a répondu. Que je connois bien ce langage! Comme il retentit au fond du cœur! ô qu'une main touchée dit de choſes! ou plutôt combien d'amour ſon expreſſion muette fait diſſimuler & dérober à tous les yeux. Vous en avez la preuve. J'étois heureux, & vous ne vous en doutiez pas. Princeſſe, dit-il en s'adreſſant à la princeſſe Blanchebrune, cela ſuffit. Si je vous rends auſſi heureuſe, que vous m'aſſurez de félicité, il n'eſt aucun roi, pas même Titi qui puiſſe me le diſputer. La princeſſe rougiſſoit juſques dans le blanc de ſes beaux yeux. Son teint qui ſembloit un velin blanc & poli, avoit reçu dans le même inſtant la couleur d'une belle roſe. Regardez-la, reprit le roi, elle eſt roſe de la tête juſqu'aux pieds. Quel bonheur de la cueillir! Ah! roſe chérie, épouſe adorée, jamais je n'oſerai ni profaner, ni flétrir cette aimable fraîcheur. Fleur d'hymenée, ô vous ſerez ſans ceſſe reſpirée, & jamais effeuillée! Un ſouffle d'amour en ouvrira doucement les feuilles. Paix, lui dit la fée, vous iriez trop loin; ſentir beaucoup & ſe taire, couvrir d'un emblême heureux ſa joie &

ſes tranſports, c'eſt le devoir d'un mari : il doit à ſon épouſe en public, eſtime & reſpect ; en particulier il lui doit plus, mais il n'a qu'elle pour amie & pour confidente. Je le vois bien, généreuſe fée, dit le roi, vous & la princeſſe me corrigerez un jour de mon entêtement. Déjà je ſens que je deviens moins colère.... Ce que c'eſt que d'aimer une princeſſe douce & ſereine !

Enfin, il étoit arrivé le jour heureux pour tout le monde. Titi, précédé d'une brillante cour, conduiſoit à l'autel Bibi plus belle que jamais. Des dames la ſuivoient : Blanchebrune, Gracilie & Granatis étoient auprès d'elle. La cérémonie nuptiale fut donnée avec pompe ; Titi paſſa la bague au doigt de Bibi, des cris de joie & le bruit des cloches annoncèrent la félicité des monarques.

De l'autel Bibi paſſa ; ſuivant l'uſage à la ſalle du feſtin. Soixante tables étoient dreſſées ; les plus aimables cavaliers ſervoient les dames qui étoient aſſiſes. On but à la ſanté, chacun de celle qu'il adoroit, en ſecret. Forteſerre fit uſage du gobelet que Damantine lui avoit donné, qui ne déſempliſſoit point, & changeoit à volonté de liqueur & de vin. Bibi mangea peu,

Titi encore moins : Ils se rassasioient du plaisir de se voir, d'être ensemble, & de toucher à ce moment si désiré.

Du festin, on passa quelques heures dans les salles de jeu. Titi crut que, sans rien perdre de sa dignité, il pouvoit être banquier, & tailler un pharaon à tout venant. Le jeu ne le servoit pas si bien que l'amour, & il réalisoit ce vieux proverbe : *heureux en femme, & malheureux au jeu*. L'argent pleuvoit dans les mains des courtisans, Titi rioit de voir tous les joueurs rire, ce qui n'arrive pas toujours à de pareilles fêtes. Il rioit de voir les dames tricher les ponteurs, & ceux qui avoient fait des mises avec elles : Elles y mettoient tant d'adresse, une effronterie si aimable, qu'il n'y avoit qu'à en rire.

On passa enfin dans la salle du bal : Diamantine entroit, tenue par le prince de Félicie, & après Bibi elle étoit la plus belle & la plus brillante. Titi voulut ouvrir le bal avec elle, elle refusa ; en vain lui disoit-il que la reconnoissance passe avant l'amour. Elle jeta un regard engageant sur le prince de Félicie ; souvenez-vous que vous étiez l'Eveillé, lui dit-elle. Toujours

éveillé pour vous, répondit-il. Titi dansa avec Bibi, & Diamantine avec le prince. Vous dire ce qui se passoit dans l'ame de Gracilie, c'est ce qu'il n'est pas encore temps d'éclaircir. Forteserre dansa avec Blanchebrune. C'étoit le menuet quarré, la vieille & longue danse, qui n'en supposoit ni moins de souplesse, ni moins de grâces, ni moins de jarret. Forteserre dansa vigoureusement pour un roi, & la princesse avec toutes les mines d'une brune.

La nuit avoit passé la moitié de son cercle; Titi entra dans ses appartemens, & ne tarda point d'aller se présenter à Bibi: quelle vue! Enfin, le temps étoit venu. Cher prince, lui dit-elle! ma reine, lui dit-il!.... Le point du jour parut trop vîte; l'heureux réveil! quelles journées il annonçoit! Point d'étiquette; Bibi étoit la première à terre; Titi entr'ouvroit lui-même ses rideaux. Bibi ouvrit la fenêtre; & voyant sur le balcon des colombes qui sautilloient: voilà Bibi métamorphosée en colombe, & Titi en amoureux ramier. Ce n'étoit pas tout, elle se changea en tourterelle, & elle l'entendit exprimer les accens du tourtereau, elle devint fauvete, & il devint

ſerin. Bibi étoit ingénieuſe, ſa tendreſſe multiplioit les preuves d'amour, en multipliant les métamorphoſes. Elle alloit prendre la forme d'une hirondelle, quand Titi, revenu à la forme humaine, s'arrêta, & lui dit, chère Bibi, ne prenez jamais de pareilles métamorphoſes, les hirondelles d'amour ſont trop inconſtantes. Reſtez Bibi, & que du moins je retrouve toujours la tendreſſe de Bibi. Heureux les époux qui peuvent ſe diverſifier; & avec des goûts nouveaux, & des facultés nouvelles, [illegible] pour aimer davantage! Hélas! Ils étoient rois, ils ne purent s'entretenir plus longtemps. S'ils avoient été de ſimples particuliers, on les auroit laiſſés en paix. Ce n'étoit pas trop d'un jour entier pour ſe voir ſeuls & ſans diſtraction.

Il fallut paroître. Titi avoit annoncé ſon audience publique. Il avoit fait poſer ſur une table les *ſacs inépuiſables*. Les courtiſans ſont toujours très-matineux, & les ſacs ſont un attrait qui les a toujours tenus éveillés. Le premier qui parut fut un ex-miniſtre, qui s'étoit enrichi dans le miniſtère, & qui, non content d'avoir amaſſé de grands biens pour lui & pour ſes arrière-

neveux, vouloit doter un enfant qu'il n'avoit pas eu de son épouse. Il avoit revêtu l'habit le plus modeste de sa garde-robe ; c'est-à-dire un vieux velours surchargé d'une riche broderie en épinars, des dentelles superbes, mais d'un vieux dessin. Il étoit venu dans un beau & large carosse de parade ; & comme la forme avoit changé, il se croyoit ridicule dans un char magnifique, & dit au roi : sire, je ne puis rajeunir mon équipage. Cependant après tant d'années de service, je ne puis doter.... Il n'acheva pas, & pour cause. Le roi mit la main dans le sac, le sac étoit vide. Il sourit, & lui dit : j'en suis bien fâché, mais je ne puis rien vous donner. L'ex-ministre reprit son sérieux, fit une profonde révérence, & remonta dans son char, en disant : il n'y a plus de dignité ; où est donc la vieille cour, où l'on représentoit si bien ? Vint une de ces jolies duchesses qui ont tant d'esprit & de si beaux yeux, & qui, dans leur journée, font tant d'affaires ; affaires d'argent, affaires d'amour, affaires de famille, affaires d'ambition, affaires de protection, placement & déplacement de ministres, de généraux, &c. Titi la reçut gracieusement. Que de-

mandez-vous ? en quoi ſerai-je aſſez heureux pour vous obliger ? Pour cette fois, c'eſt de l'argent, Sire, on a tant de peine à ſe ſoutenir en cour. En voilà, dit le roi, & vîte il fouilla dans le ſac : le ſac ne groſſiſſoit point, Titi en fut étonné. La ducheſſe avoit réellement des beſoins qui avoient été occaſionnés par des dépenſes exceſſives & déplacées : les rois ne doivent point gratifier ceux qui ſe ruinent ; mais comme la ducheſſe n'avoit que les torts de l'étourderie, qui ne permettent pas de ſuivre de l'œil l'emploi des revenus, & qui ont leur excuſe, Titi voyoit avec plaiſir que les ſacs, quoique peu fournis, le mettoient en état de contenter la ducheſſe. Il enfonçoit ſa main avec plaiſir dans les ſacs myſtérieux, mais il avoit une peine infinie à trouver l'argent néceſſaire, & il ne la retiroit qu'à petite poignée. On ne déconcerte pas facilement les dames de cour. La ducheſſe, en recevant, diſoit à demi-voix, voilà pour moi, voilà pour moi, voilà pour moi, voilà pour mon mari en dédommagement de l'eſpèce d'exil où je le tiens. A peine elle eût dit pour mon mari, que les ſacs devinrent plus abondans. Titi ſourit & ſe dit,

à part lui : apparemment que la ducheſſe a, parmi ſes folies, une bonne application à faire de cet argent, donnons-lui. Voilà pour ma ſœur, dit-elle ; les ſacs s'ouvrirent encore plus, car ſa ſœur étoit réduite au revenu d'une modeſte légitime qui ne pouvoit pas ſuppléer à tous ſes beſoins. Voilà pour.... reprit la ducheſſe ; ce fut alors que Titi ne trouva abſolument rien. C'étoit en effet la portion d'un jeune ſeigneur..... Vinrent ces marquis joueurs qu'on combleroit de biens, ſans jamais pouvoir les enrichir ; ces comtes ſi fous de toutes les femmes équivoques : Titi ne trouva dans les ſacs ni or ni argent. Il étoit ſurpris de ne pas voir approcher les vrais pauvres ; c'eſt que toutes les avenues étoient fermées, & qu'il falloit que les gens de qualité paſſaſſent avant eux ; en fait de demandes, c'eſt un chapitre que les courtiſans coulent à fond, & commentent avec un eſprit infini. Un très-grand nombre eut la douleur de tendre la main, & de ne rien recevoir, car, comme je l'ai dit, les ſacs ne donnoient rien aux ingrats, aux avares & aux méchans. Titi ne vouloit point forcer la fée, dans la crainte de voir ſon or ſe tarir par le mauvais uſage.

Enfin s'approchèrent les bons pauvres, les bourgeois, les artiſans, cette portion qui conſtitue le peuple, qui fait des enfans, donne des ſoldats à l'état, des ſavans, des artiſtes & des commerçans. Ils s'approchoient en tremblant, demandoient peu, & paroiſſoient ſi aiſes de peu! Titi ſe ſentoit entraîné par une force puiſſante; il donnoit plus qu'ils ne vouloient; dans ſon cœur, il éprouvoit une ſatisfaction douce, ſon ame s'épanouiſſoit. Jamais, ſe diſoit-il, jamais je ne ſentis autant de plaiſir en donnant. Quelle volupté, quand on place bien ſes bienfaits! Il regardoit ſes ſacs, & ils doubloient ſans ceſſe. Mais ce qui toucha juſques au fond de l'ame Titi, c'étoit la franchiſe de leur reconnoiſſance. Elle étoit ſi bien déployée ſur leurs fronts, ſur leurs lèvres. Quand la bouche ne diſoit pas aſſez, les geſtes venoient au ſecours. Il ſe vit entouré, ſi preſſé, on n'oſoit baiſer ſa main, mais chacun à ſon tour colloit ſes lèvres ſur le pan de ſon habit, tous lui diſoient, notre père, notre bon père. Ce mot, qu'il n'avoit jamais entendu, lui parût être ſi expreſſif, ſi vrai, qu'il s'écria, mes enfans! Tous lui répondirent, notre père! Appe-

lez-moi toujours ainsi, dit Titi. Une voix s'éleva & articula très-distinctement ; nous vous nommerons le père du peuple, ce qui signifiera le sens du mot de *roi* dont on s'étoit servi. Celui qui avoit trouvé cette épithète, étoit un poëte, car il en faut, on a beau dire, de ces gens-là, qui savent chanter les bons rois, établir leur renommée, instruire les sujets, & les amuser par les productions des beaux arts. La nation qui compte une foule de poëtes & de savans, est à coup sûr la plus éclairée & la plus aimable. Titi chercha des yeux le poëte qui lui avoit donné un si beau nom, il se tenoit à une certaine distance, Titi lui en fit un reproche. Pourquoi vous éloignez-vous, votre place est bien près des rois ; que seroient - ils sans l'assistance de vos égaux ? Un roi ignorant n'est jamais qu'un roi médiocre. Venez, annoncez à vos égaux que j'ai marqué leur rang, & qu'à l'avenir leur sort sera à l'abri des besoins. Il mit la main dans les sacs, & il fut si surpris de n'y pas trouver assez d'or pour combler le poëte de largesses. C'est, lui répondit le poëte, que le sage vit de peu. Ainsi finit sa journée, la plus belle de toutes, car il

alloit se coucher avec Bibi, & avec la pensée qu'il avoit fait tout ce qui dépendoit de lui pour rendre tout le monde content.

Comment Bibi avoit-elle passé son jour? En reine, c'est-à-dire, en recevant les présentations des dames, en écoutant des chroniques scandaleuses & de mauvais persiflages sur les figures, sur les mines, sur les gaucheries, sur les révérences, sur le blanc, sur le rouge, sur la pluie, sur le beau temps, sur mille riens. Aussi elle avoit bâillé, sous son éventail, au moins dix fois; elle avoit dit cependant à chacune un mot gracieux, donné son inclination de tête, fait sa révérence, & les honneurs du tabouret, de sa droite, de sa gauche, observé les rangs & les prérogatives des princes. On l'avoit trouvée charmante jusqu'au moment où madame Abor étoit entrée, les bras allongés sur la reine, courant & criant: bon jour, ma fille. Ce défaut d'usage avoit scandalisé les dames, leur minois se renfrogna bien davantage, quand ils virent la reine bondir de son fauteuil, ouvrir ses bras, & embrasser madame Abor, en l'appelant *ma mère*.

Jamais on n'avoit parlé ſi crûment ! Une reine embraſſer ainſi ſa mère, & quelle mère ! Cela ne s'étoit jamais vu ; faire aſſeoir au plus haut bout une femme qui n'avoit point de rang, qui n'avoit point de nom, & qui n'étoit, après tout, que la mère de la reine ! On ſe gardoit bien de parler à madame Abor. Une princeſſe qui étoit là eut aſſez de courage pour lui dire *bon jour, madame Abor*, & madame Abor, de ſe lever de ſon fauteuil, & de lui répondre ſans façon, *très-bien, madame, car je viens d'embraſſer ma fille Bibi.* Ce mot de madame fâcha la princeſſe, qui dit à demi-voix : elle n'a point d'uſage. Je lui pardonne d'ignorer qu'on dit à une princeſſe, ſon alteſſe, & non madame. Madame Abor, qui l'avoit entendue, lui dit : il eſt vrai, madame, je manque d'uſage ; mais j'en ſais aſſez pour ne pas prêter à rire aux dépens de la mère de votre reine. La princeſſe ſe leva, & dit : on n'y peut tenir. Je n'y reviendrai plus. Vous y reviendrez, lui dit Bibi, ſi vous tenez à l'amitié de la reine, & ſi le ſpectacle d'une famille bourgeoiſe & aimante, aſſiſe ſur le trône, peut vous

intéresser. Elle accompagna ces paroles d'un sourire si gracieux, que la princesse dérida son front & sourit. Mais qu'est-ce qu'elle veut donc dire ? disoit madame Abor, moi je n'entends rien à tous ces grands airs. Je vais bonnement, la cérémonie me tue. Pauvres gens !, eh ! où est ma cabane ? Quand je donnois à manger à mes poulets, ils me caressoient. Est-ce qu'une reine n'est pas la mère aux petits ? Quand on n'a que de bonnes intentions pour eux, pourquoi n'auroient-ils pas l'air reconnoissant de mes poulets. Ah ! ma chère cabane. Ah ! mon petit jardin. Ah ! mes poulets. Ah ! monsieur Abor, vous vous êtes laissé gagner. Mais, ma mère, lui disoit Bibi....... Laissez-moi parler, reprit madame Abor, je veux me plaindre. C'est bien le moins, quand on est malheureux.

Titi vint dissiper ces nuages domestiques. Titi étoit bon fils, bon roi, bon époux. Il venoit de recevoir un courier de la reine sa mère, qui lui demandoit un asyle à la cour. Qu'en pensez-vous madame ? dit-il à Bibi. Qu'il faut aller au-devant de la reine mère. Les nôces du roi de

Forteſerre m'en ont empêché. J'ai ordonné qu'on rendît à ma mère les honneurs qui lui ſont dûs ; je lui ai deſtiné ſon ancien logement. Et qu'eſt donc devenu Triptillon ? Il eſt mort d'une chûte de cheval : il ne ſavoit pas qu'un prince ſe doit, avant tout, au bonheur de ſes ſujets. Triptillon croyoit ſe devoir tout entier à la chaſſe, à la table, &, vous le dirai-je, il étoit galant, mais il n'étoit point généreux, & ne ſavoit point enrichir celles qu'il aimoit. Il n'avoit jamais rencontré de dame qui voulût l'aimer de bonne foi. Son cheval l'a jeté en dehors d'un parapet élevé, & il eſt mort. Je ne croyois point réunir jamais à mes états la ſouveraineté que je lui avois abandonnée. Il ne m'aimoit point, & mon frère avoit tort. Titi prononça ce diſcours d'un ton ému ; mais ceux qui l'écoutoient reſtèrent froids. Tel eſt le ſort des méchans princes, & des ſouverains ſans bonté & ſans génie ; ils meurent, le marbre de leur tombe reſte glacé, & couvert d'une pouſſière qu'aucun ami ne vient humecter de larmes.

La princeſſe Blanchebrune voyoit approcher, avec une joie modérée, le jour

de ſon mariage: quoique le roi de Forteſerre ne fût plus jeune, il promettoit de la ſanté & beaucoup d'amour; la converſation dont elle avoit été témoin lui en étoit un garant. Déjà les corbeilles étoient envoyées, déjà la couronne avoit été portée dans la chambre de la princeſſe; il n'y avoit plus qu'à dire un *oui*.

Titi & Bibi en firent les apprêts avec un éclat ſingulier, & encore plus brillant que le leur. Forteſerre parut rajeuni, & Blanchebrune étoit d'une pâleur étonnante. Elle étoit ſi décontenancée.... il ſembloit qu'elle alloit perdre plus que la vie. A peine eût-elle prononcé *oui*, que Forteſerre, toujours original, fit un ſigne, & les fanfares bruyantes firent retentir les voûtes du temple royal. Il voulut que toute la journée ſe paſsât avec du bruit, des carrouſels, des pas d'armes, des joûtes, des luttes. Il oublia la douleur que ſon genou lui faiſoit encore, & deſcendit dans l'arène; il renverſa la plupart des lutteurs; un ſeul tenoit tête. Il te ſied bien, lui dit-il, de ne pas céder à un roi. Veux-tu avoir la gloire de me vaincre, inſolent? Ne ſais-tu pas que par-tout où un

roi se montre, la première place est pour lui. Mal-adroit, tu ne veux pas me faire ta cour! Blanchebrune entendit ces propos hautains, & fit un signe au lutteur de poursuivre. Le lutteur serroit le roi fortement aux hanches. Le roi écumoit de rage. Tu me le paieras. Non, dit Blanchebrune, ce n'est pas lui, c'est moi qui dois payer, parce qu'il m'a obéi. Croyez-vous avoir une volonté plus forte que la mienne: Parlez, & plus d'époux, plus de reine. Que diroit-on, reprit Forteserre, d'un roi que sa femme mèneroit par le nez? Je vous laisse pleinement le maître de vos états, lui répondit la reine; mais dans le ménage je veux régner. Ah!, passe pour ce partage, tout est oublié.

Huit jours se passèrent en fêtes; & pendant ces huit jours, Forteserre & Blanchebrune faisoient les préparatifs de leur départ.

Mais qui est-ce qui étoit mélancolique, c'étoit la princesse Gracilie? Elle aimoit le prince de Félicie: car elle n'avoit point oublié la tabatière & le tabac répandu sur sa robe, ni la vivacité avec laquelle le prince avoit emporté avec son mouchoir

la traînée, sans prononcer un seul mot. Elle n'avoit cessé de se le figurer dans la même attitude ; ou plutôt son cœur étoit resté dans la même situation où il se trouvoit pendant l'action du prince. L'amour n'est en effet qu'une préoccupation continuelle, que le défaut de distraction : rien n'avoit distrait Gracilie : nous ajouterons, rien n'avoit distrait le prince. Jamais une tabatière renversée n'avoit produit un effet aussi singulier ; qu'est - ce donc que le pouvoir de l'amour ! c'étoit du tabac répandu qui alloit marquer les destinées du prince & de la princesse d'un souvenir délicieux.

Gracilie cherchoit la solitude, le bonheur d'autrui l'importunoit, son départ l'accabloit. Le prince aimoit autant qu'elle la retraite & le silence. Heureusement pour eux, la fée, qui s'occupoit sans relâche de leur félicité, les conduisit par des sentiers différens au même but. Ils se trouvèrent en présence l'un de l'autre sans s'en douter : le prince ne put que lui dire, madame, je viens d'apprendre que vous partez..... Deux ruisseaux de larmes couloient de ses yeux.

Gracilie avec précipitation, & sans savoir ce qu'elle faisoit, porta son mouchoir sur les yeux du prince pour les essuyer : le prince tira le sien pour rendre le même office à la princesse. Ainsi ils s'étoient devinés, & ils s'étoient tout dit par un geste, par un mouchoir : la première déclaration avoit commencé par enlever le tabac de la robe de Gracilie avec le mouchoir, l'explication s'étoit faite en essuyant des larmes avec le mouchoir : jamais préliminaires d'hymen ne furent si courts ni plus muets.

Pendant ce temps la fée instruisoit le roi de leur situation, & Titi les cherchoit pour les unir. Leur mariage n'offrit rien de remarquable qu'un combat donné par des génies mutins que la fée avoit amenés. Ils se battirent avec une opiniâtreté constante, & la victoire restoit incertaine : la fée les sépara, & les deux partis vinrent se réfugier aux pieds de Gracilie : là, ils recommencèrent leurs querelles. Vous ne savez pas, dit la fée, que des génies si mutins, sont animés d'une portion du feu qui vous brûle. Ceux-là sont les amours, ceux-ci les génies d'hymen. Et vous voyez

qu'ils ſont chez vous d'égale force ; c'eſt
à qui l'emportera. Animez-les toujours de
la même flamme, c'eſt l'unique moyen
d'être unis & contens.

Monſieur & madame Abor qui ne ſe
plaiſoient pas à la Cour, & qui trouvoient
que la félicité n'exiſtoit pas dans les ti-
tres & les grandeurs, vouloient ſe retirer.
Ils offrirent le duché de Félicie à l'Eveillé.
J'y conſens, dit Titi, mais j'ai encore
beſoin de vos ſages conſeils pour quelque
temps. Quoiqu'il m'en coûte beaucoup,
répondit monſieur Abor, je reſterai. Je
vous promets, ajouta le roi, de me don-
ner tant de ſoins, que je ſerai bientôt
en état de me paſſer de miniſtre, & alors
vous ſerez libre.

Il y avoit un dernier mariage à faire ;
c'étoit celui de mademoiſelle Rababou,
ou *Granatis*. On ne s'en doutoit pas, elle
alloit ſi doucement, d'un air ſi pudibond,
elle ſembloit n'y pas toucher. Mais à la
Cour, l'hiſtoire des deſſous de cartes eſt
intariſſable ; celle des amourettes ne finit
pas. Un comte qui vouloit faire fortune
l'avoit lorgnée ; mademoiſelle s'étoit laiſ-
ſée lorgner, la petite dupe avoit pris pour

ferme foi, des fermens dictés par l'ambition. Elle fe croyoit aimée, Blanchebrune lui étoit attachée. Il fallut bien donner Granatis au comte qui fauta de joie, bien plus du brevet d'écuyer de la reine qu'on lui donna, que d'être l'époux de fa femme qui n'étoit pas plus jolie qu'il ne falloit. Tu feras malheureufe, lui dit la fée. J'aime le fort de tant de dames qui font à la cour, difoit la petite entêtée ; car rien n'égale l'entêtement de ces demoifelles, arrivées à la veille d'un mariage arrangé dans leur tête.

On partit : Forteferre retourna avec Blanchebrune dans fes états. Titi en eut du chagrin ; il fentit tout ce qu'il en coûte quand on fe fépare d'un ami ; c'eft être réduit à la moitié de foi. Gracilie pleura en embraffant Blanchebrune qui pleuroit auffi. La feule Granatis & fon mari ne pleuroient point, parce que les courtifans font fobres de larmes. Diamantine donna à tous une fête champêtre au milieu d'un bois. La chaffe fut brillante. Jamais on ne vit autant de bêtes, & jamais on n'en prit fi peu. Elles échappoient au javelot, à la flêche, & on fe douta

bien que la fée n'avoit voulu que procurer un plaisir innocent. Elle trouva un moment pour dire un bon jour au duc de Félicie, & le duc en trouva deux propices, l'un pour se mettre à ses genoux, l'autre pour baiser sa main; car il se piquoit de reconnoissance & d'amitié, autant que Titi & Bibi se piquoient d'amour.

Titi tranquille & tout entier au soin de son royaume, fut bientôt en état de dire à monsieur Abor: vous pouvez vous retirer si vous le trouvez bon. Ce discours qui est partout l'expression de la disgrace, fit un effet joyeux sur Abor. Il sauta au cou de son roi. Je suis enchanté, lui dit-il, de ce que vous valez mieux que moi; je reprends ma liberté & je vous en remercie. Vous restez ministre d'état, ajouta le roi, & vous ne me refuserez point de venir au conseil, quand j'aurai besoin de vos avis. Oui, sire, je serai toujours à mon roi & à l'état.

Je voudrois prolonger la carrière de Titi, mais il touchoit au terme de son bonheur. Il trouva des ingrats; l'ingratitude l'aigrit, il se méfia des hommes, &

les craignit. Il s'écrioit ſouvent, je ferai toujours le bien, mais les ingrats ont empoiſonné le plaiſir que je ſentois à le faire. Bibi lui diſoit ſans-ceſſe : un roi qui n'eſt pas le plus indulgent des hommes, eſt le plus médiocre de tous les rois, & Bibi avoit raiſon (*a*).

(*a*) M. de Saint-Hyacinthe n'avoit mené ſon roman que juſqu'au ſeptième livre ; monſieur de Mayer a bien voulu y ajouter le huitième qui donne une concluſion néceſſaire ; il s'eſt rapproché, tant qu'il l'a pu du ſtyle, du genre des fictions, & du ton de plaiſanterie de l'auteur : nous croyons que le public nous ſaura gré de ce complément.

Fin du vingt-huitième Volume.

TABLE DES CONTES,

TOME VINGT-HUITIÈME.

SUITE DE L'HISTOIRE DU PRINCE TITI.

Fin de la table du vingt-huitième volume.

